

I.S.S.N. 1141 - 135 X

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD

TOME CXXXII — ANNÉE 2005  
2<sup>ème</sup> LIVRAISON



*Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.*

*Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format word. Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.*

**Directrice des publications :**  
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

**Assistants :**

Pierre ORTEGA et la commission de lecture

**Ont collaboré à cette publication :**

Anne BÉCHEAU,  
MARIE BROSSET-CLERCQ,  
Jean-Marie DEGLANE,  
Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC,  
Jean-René DUJARRIC DE LA RIVIÈRE,  
Philippe JANOT, François MICHEL,  
Hubert DE PAYSAC (†),  
Alain RIBADEAU DUMAS, Pascal  
RICARRÈRE, Philippe ROUGIER,  
Jeannine ROUSSET.

**Secrétariat :**

Sophie BRIDOUX-PRADEAU  
et Sébastien POMMIER

**Communication, relations  
extérieures :** Guy PENAUD

**Gestion des abonnements :**  
Michel BERNARD

*Le présent bulletin a été tiré  
à 1 450 exemplaires*

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

---

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

---

La directrice des publications :  
Marie-Pierre Mazeau-Janot  
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

I.S.S.N. 1141 - 135 X

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



TOME CXXXI — ANNEE 2005  
2<sup>ème</sup> LIVRAISON

## SOMMAIRE DE LA 2<sup>ème</sup> LIVRAISON 2005

- Compte rendu de la séance
  - du 2 février 2005 ..... 187
  - du 2 mars 2005 ..... 192
  - du 6 avril 2005 ..... 196
  
- Editorial : Ce patrimoine multiforme ..... 201
  

- Les figurations masculines pariétales en Périgord-Quercy (Marie Brosset-Clercq) ..... 203
- Histoire d'un site : Malut (Les Graulges) (Alain Ribadeau Dumas) ..... 213
- Un disciple de Malebranche en Périgord (Jean-René Dujarric de la Rivière) ..... 231
- Henri Léon Vigier dit Vignal (1818-1862) officier de santé à Miremont (Philippe Rougier) ..... 243
- Il y a 60 ans, témoignage sur l'alimentation en carburant de la Brigade RAC (Hubert de Paysac †) ..... 253

  
- Dans notre iconothèque : Les ruines de la préceptorerie des templiers à Labattut (Sergeac) (Brigitte et Gilles Delluc) ..... 261
  
- Travaux universitaires : Les peintures murales du XVI<sup>e</sup> siècle au château de Bannes (Pascal Ricarrère) ..... 273
  
- Vient de paraître : Lascaux, le geste et l'espace, de N. Aujoulat (François Michel) ; La division Das Reich, de G. Penaud (Anne Bécheau) ; Les pigeonniers, de A. Bord (Jeannine Rousset) ; Pont Lasveyras, nouveaux témoignages. Sœur Philomène, histoire vraie, de M. Maureau (Jean-Marie Deglane) ; Le monde cheminot. Une communauté perdue, de J.-S. Éloi (Philippe Janot) ..... 285
  
- Notes de lecture : La vallée de la Dronne (D. Audrerie) ; Issigeac (C. Bourrier) ; Les maires de Nontron ou deux siècles de vie municipale (H. Lapouge) ; Tombes et cimetières privés du pays de La Force (collectif, A.R.A.H.) ..... 293
  
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) ..... 295

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

**Photo de couverture :** Décor peint du XVI<sup>e</sup> siècle sous un badigeon rose datant du XIX<sup>e</sup> siècle, embrasure de la baie, visage masculin, cabinet du château de Bannes (photo Pascal Ricarrère).

# Comptes rendus des réunions mensuelles

## *SEANCE DU MERCREDI 2 FEVRIER 2005*

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 102. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### *FELICITATIONS*

- Le général Bresse, nommé directeur du musée des Invalides
- Le Dr Yves Laillou, élu président de l'Université du Temps Libre de Périgueux.

### *NECROLOGIE*

- Maurice Monégier du Sorbier
- M. Saint-Priest d'Urgel
- François Ducouret

### *ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE*

#### **Entrées d'ouvrages**

- Comptoir général financier, 2003 et 2004 : *Monnaies. Ventes sur offres*, Editions Les Cheveau-Légers/CGF, Paris, dates de clôture du 19 juin 2003, du 18 juin et du 27 novembre 2004 (don de Claude Boisseuil)

- Audrerie (Dominique), 2004 : *Naturellement vôtre*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'auteur)
- Marcouly (Jeanne-Luce), 2004 : *La Cerise, suivie de recettes choisies*, avec des aquarelles originales de l'auteur, Périgueux, éd. COPEDIT (don de l'auteur)
- Robin (Michel), *Alles-sur-Dordogne, une histoire*, Bayac, éd. du Roc de Bourzac (don de l'auteur)
- Desplat (Jacques), 2004 : *Fournier Sarlovèse, général d'Empire (1772-1827), un hussard digne de leur légende*, Le Bugue, PLB éditeur (don de l'éditeur)
- Collectif, 1957 : *Le Val de Grâce et l'école d'application du service de santé militaire*, Paris, S.P.E.I. (don du Commandant Chazoule)
- Association pour la recherche et la conservation des poteries populaires anciennes, 2005 : *Les poteries anciennes du musée de Saint-Émilion. Répertoire 2005*, Saint-Émilion, éd. ARCPA
- Collectif, 2004 : *Les enfants trouvés et l'hôpital de la Manufacture à Bordeaux (1689-1880)*, Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde, colloque du 17 mai 2003
- Beauvais (Jean-Jacques), 2004 : *L'Etoile ferroviaire de Ribérac 1881-1951, la saga de la ligne Ribérac-Parcoul-Médillac*, éd. de l'Épinette, multigraphié.

### **Entrées de documents, tirés-à-part et brochures**

- Archives départementales de la Dordogne, 2004 : *Accroissement de la bibliothèque 2003*, Périgueux, A.D.D.
- Coussy (Céline), 2003 : *Implantation du monde religieux dans le Nontronnais à l'époque médiévale (Ve - XVIe siècles)*, mémoire de maîtrise d'histoire médiévale, Limoges (don de l'auteur)
- Sortie d'été de la S.H.A.P. dans le Ribéracois, juillet 2004, photographies
- *Vieux Périgueux. Rue de l'Harmonie*, gravure ancienne (don de M. Soulier)
- Hôtel des ventes du Périgord, 2004 : *Peintres et artistes bordelais et du Sud-Ouest, XIXe et XXe siècles et contemporains*, vente à Bergerac, 16 mai 2004 (don de A. Biraben)
- PIASA Paris, 2004 : *Lettres et manuscrits autographes. Documents historiques*, Vente à l'hôtel Drouot (don de D. Chaput-Vigouroux).

## REVUE DE PRESSE

- Groupe archéologique de Monpazier, 2004 : *Les Eglises romanes du Monpaziérois*, Monpazier : notice sur 13 églises
- *Société d'Etudes historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 2005, n° 142 : un notaire aux travaux forcés, Cliquet, ex-maire en Dordogne
- *Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 2004, vol. 166 : l'émergence de la préhistoire jusqu'en 1904
- *Contribution à l'histoire du protestantisme en Entre-Deux-Mers*, Targon, A.S.P.E.C.T. : l'affaire Dreyfus, de Bergerac à Sainte-Foy-la-Grande
- *Le Festin*, 2005, n° 52 : Périgueux Renaissance
- *Bull. de la Société Botanique du Périgord*, 2005, n° 55 : le site de La Roche Pécout (Génis) (don de Sophie Miquel)
- *Bulletin communal de Saint-Chamassy*, 2005, n° 7 : le conseil municipal de 1811.

## COMMUNICATIONS

Le président déclare ouverte l'assemblée générale ordinaire. Il remercie tous ceux qui sont venus nombreux montrer leur attachement à notre Compagnie. Il exprime notre gratitude pour les deux ou trois cents lettres de vœux, souvent accompagnées du chèque de cotisation et d'abonnement : à ce jour, près de la moitié des membres ont tenu à se mettre à jour. Il invite ceux qui ne l'auraient pas encore fait à suivre leur exemple. Il remercie très vivement Charles Turri, notre ancien trésorier, et Guy Rousset d'avoir accepté d'être nos nouveaux commissaires aux comptes, pour remplacer MM. Brenac et Mention, désormais empêchés.

Le rapport moral et le rapport financier sont acceptés à l'unanimité, après lecture du rapport des commissaires aux comptes et quelques compléments d'information pour éclaircir des points de détail.

Mme Véronique Merlin-Anglade, conservateur du musée du Périgord, offre à notre bibliothèque le nouveau guide du musée, qui porte en sous-titre : « Musée d'Archéologie, des Beaux-Arts et des Arts premiers de la Ville de Périgueux ». Ce guide a été édité à l'occasion du centenaire de l'ouverture au public des locaux édifiés cours Tourny. C'est un très bel ouvrage collectif, dans lequel Guy Marchesseau présente la Préhistoire et Elisabeth Pénisson le Gallo-romain. Un tarif préférentiel de 20 euros est réservé aux membres de

la S.H.A.P. Le président remercie Mme Merlin-Anglade. Il la félicite d'organiser « Les Jeudis du musée ». Chaque jeudi, entre 12h30 et 13h, les personnes intéressées se réunissent, en effet, autour d'une présentation thématique, toujours très appréciée.

Notre iconothèque vient de s'enrichir des copies de deux caricatures, l'une du ministre Pierre Magne et l'autre de son fils, Alfred Magne, qui fit bâtir le « nouveau » château de Trélissac.

Au cours du mois de février, Gilles Delluc (avec la collaboration de Brigitte) a présenté « L'Histoire du diabète » à l'Hôtel-Dieu à Paris et « Os, articulations et pathologie de l'Homme préhistorique » à Villeneuve-sur-Lot. Le samedi 19 février, France3 a diffusé une émission « Escapades » sur Bourdeilles : Gilles Delluc, au fond des oubliettes du donjon médiéval, y a présenté les bas-reliefs attribuables aux templiers et les graffiti des étages supérieurs qu'ils ont découverts et publiés (BSHAP, 1968, 1977 et 1989).

Brigitte Delluc annonce la parution de *La Préhistoire. Histoire et dictionnaire* sous la direction du Pr Denis Vialou, aux éditions Robert Laffont, dans la collection « Bouquins », très abordable d'un point de vue financier. C'est un ouvrage fondamental pour les personnes intéressées par la Préhistoire.

M. Jacques Mahuas, qui fut longtemps journaliste à Périgueux, nous parle ensuite d'une importante émigration bretonne en Périgord au XX<sup>e</sup> siècle, entre les deux guerres. Entre 1921 et 1924, plusieurs centaines de familles bretonnes ont été amenées à Périgueux par huit convois ferroviaires en provenance du pays bigouden et du Morbihan : 208 contrats de fermage ou de métayage ont été signés. L'émigration angevine et vendéenne aura lieu un peu plus tard. Les plus grosses concentrations en Périgord sont à Périgueux, à Sainte-Alvère et Lalinde et à Sarlat. Il y a un vitrail à Eglise-Neuve-de-Vergt en souvenir de l'émigration bretonne. La statue de sainte Anne dans l'église Saint-Étienne de la Cité a la même origine. Ils ont été longtemps regroupés en associations mutuelles de Bretons émigrés en Dordogne et il existe toujours des associations de Bretons en Périgord. Cette émigration bretonne est à l'origine de nombreux échanges entre nos deux régions. Depuis cette époque, on fait du foie gras en Bretagne.

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

*ADMISSION* d'octobre 2004 (pour l'année 2005) (complément)

- M. Courcelle Labrousse Pierre, 24600 Vanxains, présenté par le marquis de Castellane et le P. P. Pommarède.

*ADMISSION* de décembre 2004 (pour l'année 2005) (complément)

- M. Ménéchal Yves, 152, allée de la Pièce du Lavoir, 91190 Gif-sur-Yvette, présenté par Mme A. Herguido et le P. P. Pommarède.

*ADMISSIONS* de février 2005

- Mme Hutteau Anne-Simone, 5, rue de l'Abbé-Bibault, Montission, 45650 Saint-Jean-le-Blanc, présentée par Mme J. Bernard et Mme S. Bridoux-Pradeau ;

- Mlle Malafaye Claire, 8, rue Jean-Baptiste-Dumas, 75017 Paris, présentée par M. C. Malafaye et Mme J. Bernard ;

- M. de Blignières Gilles, 5, square du Trocadéro, 75116 Paris, présenté par M. G. du Mas des Bourboux et M. E. de Royère ;

- M. de Haseth-Möller Philip, Château Monestier-La Tour, 24240 Monestier, présenté par M. S. Pommier et Mme S. Bridoux-Pradeau ;

- Mme Heinguez Yvonne, 26, rue Désiré-Bonnet, 24000 Périgueux, présentée par Mme M.-R. Brout et M. J.-M. Védrenne ;

- Mme Cassagnol Josette, 126, route d'Agonac, 24750 Champcevinel, présentée par Mme M.-R. Brout et M. J.-M. Védrenne ;

- M. et Mme Rouchaud Pierre et Marcelle, Le Bourg, 24350 Saint-Victor, présentés par Mme E. Bergougnoux et M. C. Bergougnoux ;

- Mme Ducouret Françoise, 19, bd Pasteur, 75015 Paris (prend la suite de son mari François Ducouret) ;

- M. et Mme Constant Daniel, 45, rue Limogeanne, 24000 Périgueux, présentés par Mme M. Chouri et M. P.-J. Chouri ;

- Mme Carbonnier Michelle, Le Bourg, 24400 Sourzac, présentée par M. A. Darcos et M. J. Gouny ;

- Mme Codevelle-Papion Monique, Castang, 24370 Orliaguet, présentée par Mme A. Lebon et Mme J. Rousset.

## SEANCE DU MERCREDI 2 MARS 2005

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 90. Excusés : 9.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### FELICITATIONS

- M. Louis Vogel, à l'occasion de son centième anniversaire
- M. Frédéric Fonfroide de Lafon, nommé chevalier des Arts et Lettres
- Le Dr Jacques Magimel-Pelonnier, nommé chevalier des Palmes académiques
- Les lauréats du *Clocher d'or* : Maurice Biret (sur Manzac) ; Paulette Fourniou (sur la commune des Farges) ; Pauline Devaux (sur l'occupation médiévale du pays d'Hautefort et de la forêt de Born).

### ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

#### Entrées d'ouvrages

- Bourrier (Christian), 2004 : *Issigeac*, Le Bugue, P.L.B. éditeur (don de l'éditeur)
- Audrierie (Dominique), 2004 : *La Vallée de la Dronne*, Le Bugue, P.L.B. éditeur (don de l'éditeur)
- Lapouge (Hervé), 2005 : *Les Maires de Nontron*, Nontron, éditions Deltaconcept (don de l'auteur)
- Collectif, 2003 : *Hercule. Résistance*, Périgueux, La Lauze (discours et textes concernant Roger Ranoux et la Résistance)
- Maureau (Michel), 2005 : *Pont Lasveyras, nouveaux témoignages. Sœur Philomène, histoire vraie*, Périgueux, Fanlac
- Mouret (Jean-Noël) (textes choisis et présentés par), 2004 : *Le Goût du Périgord*, Mercure de France
- Cadroas (Pierre), 2004 : *Résistances. Chronique de l'histoire 1939-1945*, Ribérac, éditions Les Presses de la Double
- Bélanger (Jacques), 2004 : *Limeuil sur Dordogne-Vézère*, Bergerac, Les Collectionneurs Bergeracois
- Fressignac (Yves), 2004 : *Mouleydier 1944. De la Résistance à l'an 2000*, Périgueux, La Lauze
- Schoentgen (Jacky), pour les photographies, et Clément (Bernard), pour les textes, 2004 : *Regards sur Bergerac 1978-2004*, Périgueux, Fanlac.

### Entrées de documents, tirés-à-part et brochures

- Ligondès (Léonor de), 2004 : *Etude architecturale d'une église du Périgord entre le X<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle : Saint-Pierre-ès-liens de Siorac de Ribérac*, mémoire de maîtrise, Paris IV, deux volumes (don de l'auteur)

- Inauguration de la place Gilbert-Privat à Paris (14<sup>e</sup> arrondissement), discours (don de Mme Gilbert Privat)

- Olive (Max), s.d. : *L'Album d'Émile*, La mémoire retrouvée, tome 2, brochure multigraphiée

- Vedrenne (Jean-Marie), s.d. : *Un acteur Lindois Pierre Lafon 1773-1846*, brochure multigraphiée

- Agrafeil (Jean-Pierre), s.d. : *Ombres et lumière. Monographie d'un village périgourdin de la Révolution aux portes de l'an 2000*, Vergt, chez M. Agrafeil

- Fourniau (Paulette), s.d. : *Les Farges. Une petite commune de plateaux et coteaux en Périgord noir*, brochure multigraphiée (prix Eugène Le Roy, Clocher d'or)

- Dumoutier (John), 2004 : *Monographie de Puymangou de 1083 à 1939*, brochure multigraphiée

- Brives (Henri), s.d. : *Rénovation du réseau routier des cantons de Thiviers, Saint-Pardoux et Nontron*, recueil de photos multigraphié (don de l'auteur).

### REVUE DE PRESSE

- DRAC Aquitaine, 2004 : *Bilan scientifique 2003*, ministère de la Culture et de la communication (ouvrage disponible seulement en bibliothèque) : travaux et recherches archéologiques de terrain et opérations communales et intercommunales, avec une notice par site et indications des projets pour 2004. Citons, en particulier : les fouilles du Roc de Marsal, du Pech de l'Azé IV et de la grotte Maldidier pour le Paléolithique ; le *castrum* de Commarque, pour l'époque médiévale ; les fouilles réalisées sur le trajet de la déviation de Bergerac, sur l'échangeur des Lèches et sur les différents chantiers de Périgueux

- *Saint-Victor (Dordogne)*, 2005, n° 16 : noms de lieux

- *Bull. de la Société des Études du Lot*, 2004, tome CXXV, 4<sup>e</sup> fasc. : Un saint Bernard de Menthon à Carennac et à Cadouin (2 exemplaires dont un don des auteurs B. et G. Delluc)

- *Journal du Périgord*, 2005, n° 122 : quartier des Barris à Périgueux

- *Dordogne Libre*, février 2005 : musée Guy de Larigaudie à Ribérac

- *Sud Ouest*, février 2005 : projet d'espace de protection et d'éducation dans la vallée de la Beune, sur une propriété de la Fédération des chasseurs de la Dordogne ; mise en vente de la maison forte de Reignac

- *L'Écho du Ribéracois*, 11 février 2005 : rectification de route devant la propriété de La Rigale à Villetoueix et découverte de matériels archéologiques gallo-romains.

## COMMUNICATIONS

A la suite de la lecture du compte rendu de la réunion de janvier, Le Dr Gilles Delluc évoque les pages superbes sur l'émigration bretonne en Périgord écrites par Pierre-Jakez Hélias dans *Le Cheval d'orgueil*. En outre, il indique que le milieu médical en Périgord connaît bien la luxation congénitale de la hanche, fréquente dans les familles originaires de cette émigration.

Le président se réjouit de la promptitude de nos collègues à verser leurs cotisations/abonnements pour 2005 : le dernier « pointage », au 1<sup>er</sup> mars, était de 1313 cotisations et de 1081 abonnements. Le conseil d'administration se réunira le lundi 14 mars pour veiller au bon déroulement des travaux et à l'organisation de nos prochaines sorties.

Nous avons reçu, de M. André Bord, le don d'un beau recueil de 44 reproductions d'aquarelles de pigeonniers périgordins. Les œuvres originales pourraient donner lieu à une exposition pour les prochaines Journées du Patrimoine, en septembre prochain.

M. Alain Ribadeau Dumas présente le programme de l'excursion du 2 juillet en Sarladais. La matinée sera occupée par la visite commentée du nouveau musée de préhistoire des Eyzies en alternance avec la visite de l'église romane de Tayac, présentée par Alain Blondin. Après le déjeuner au restaurant près du château de Campagne, aura lieu la visite du château du Roc, sur la route des Eyzies à Sarlat, et, enfin, celle d'un bel hôtel particulier à Saint-Cyprien.

Notre prochaine soirée bimestrielle, le 9 mars à 18h30, sera animée par le chanoine Pierre Pommarède, qui parlera des inventaires des biens de l'Église, consécutifs à la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905. La date de la sortie de septembre n'est pas encore fixée.

Pendant le mois de mars, Gilles Delluc fera plusieurs conférences : sur la sexualité préhistorique, à Carcassonne, le 10 ; sur Louis Delluc, à Villeneuve-sur-Lot, le 29 pour le Temps Libre ; sur l'histoire des sucres, à Périgueux, le 15 et le 31, et à Bordeaux, le 19.

Le 17 mars, au musée du Périgord (musée d'art et d'archéologie du Périgord), aura lieu une conférence sur les poteries médiévales dans le cadre des jeudis du musée.

Deux étudiantes de l'école hôtelière expliquent le questionnaire qu'elles ont mis au point, dans le cadre de leur année universitaire, pour étudier l'état actuel de notre compagnie et pour tenter de préciser l'évolution souhaitée par nos membres. Ce questionnaire a été envoyé à tous nos membres par voie postale. En outre, quelques exemplaires sont mis à la disposition des membres présents qui le souhaitent.

Le Dr Gilles Delluc présente ensuite, à l'aide d'un beau montage au vidéo-projecteur, le Bergeracois « Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour », ouvrage publié aux éditions Pilote 24. Il montre l'incroyable parcours de cet homme mystérieux. Son rôle fut majeur dans la création de la Cagoule, mouvement d'extrême droite qui faillit renverser la République en 1936. Il en était aussi l'animateur secret et l'exécuteur des hautes œuvres, se livrant à des assassinats et attentats divers, y compris contre Léon Blum. Pendant la guerre, on lui attribue un attentat contre Pierre Laval et Marcel Déat, puis contre Eugène Deloncle. Son rôle fut sinistre à la tête du 2<sup>e</sup> service de la Milice de Limoges, en 1944, à l'époque du crime d'Oradour (auquel son service participa très probablement), puis à Clermont-Ferrand. En 1945, réfugié en Allemagne, il tenta même de parachuter des « maquis blancs » en France, pour essayer de reconquérir le pays contre ses libérateurs. Il termina sa guerre en Lombardie, luttant contre les partisans italiens, mais, blessé, parvint à s'enfuir. Il réussit sans cesse à passer à travers les mailles du filet de la police et ses dernières traces ont été repérées en Espagne, sous un faux nom, au sein d'une grande entreprise de cosmétiques. Cette passionnante biographie n'avait jamais été écrite.

Guy Penaud rappelle que, au procès d'Oradour, seul les militaires ont été jugés, pas les miliciens.

M. Jacques Balié, ancien secrétaire général de *Sud Ouest* Bordeaux, évoque ensuite un personnage du Bergeracois. « Que reste-t-il du marquis de La Valette, né à Senlis en 1806, mort à Paris en 1881 ? Son tombeau au petit cimetière de La Force, mais aussi le souvenir de ses bienfaits pour le Bergeracois, dont il fut l'ardent défenseur. Ne lui doit-on pas, en grande partie, l'aménagement du chemin de fer entre Bergerac et Libourne et l'assainissement de 50 000 hectares de terres insalubres dans la Double ? Plusieurs fois ambassadeur sous la Monarchie de Juillet, sénateur à vie durant le Second Empire, le marquis de La Valette occupa des fonctions ministérielles de tout premier plan à l'Intérieur et aux Affaires

Etrangères. C'était un homme de paix, qui mérita l'hommage, hélas tardif, de Napoléon III : « Marquis, si je vous avais écouté, je n'aurais pas fait la guerre à l'Allemagne » (résumé de l'intervenant).

P. Pommarède avait dit, auparavant, quelques mots sur le fils adoptif du marquis de La Valette, Samuel Welles de La Valette, « venu de Boston, qui fit reconstruire, en 1885, l'un des plus grands châteaux de la Dordogne, le château de Cavalerie, entre Prigonrieux et La Force ».

Le premier château de Cavalerie datait de 1846. Il fut détruit par un incendie et reconstruit en 1885. Il fut vendu aux Assomptionnistes qui l'occupèrent pendant quelques années. Puis il devint maison de retraite. Il est à nouveau en vente.

M. Boissavit indique que le tombeau de marbre du marquis de La Valette, dû au ciseau de Carpeaux, est situé à l'extérieur du cimetière protestant de La Force. Gilles Delluc indique qu'on peut consulter un livre de Jean Dalba, intitulé *Le Bergeracois de 1846 à 1892 et les de La Valette*, paru en 1979 aux Presses d'Aquitaine.

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

#### *ADMISSIONS de mars 2005*

- Mme Dortet-Besse Marie-Claude, 45, rue Lagrange-Chancel, 24000 Périgueux, présentée par le P. P. Pommarède et M. J.-J. Gillot ;
- M. Fressignac Yves, 3, rue du Général-Delestraint, 24100 Bergerac, présenté par le P. P. Pommarède et M. J.-L. Leclair.

### *SEANCE DU MERCREDI 6 AVRIL 2005*

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 90. Excusés : 7.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

#### *ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE*

##### **Entrées d'ouvrages**

- Bord (André), 2004 : *Pigeonniers du Périgord. Aquarelles*, Sainte-Colombe-de-Duras, Alise (don de l'auteur)
- Leflon (Jean), 1949 : *Histoire de l'église depuis les origines jusqu'à nos jours. La crise révolutionnaire 1789-1846*, Bloud et Gay éditeurs

- Lacroix (Jacques), 2005 : *Les Noms d'origine gauloise. La Gaule des activités économiques*, Paris, éd. Errance
- Penaud (Guy), 2005 : *La « Das Reich » 2<sup>e</sup> SS Panzer Division*, Périgueux, éd. La Lauze (don de l'éditeur).

#### **Entrées de brochures, tirés à part et documents**

- Gontier (Frédéric), 2005 : *Saint-Capraine et ses quatre cloches*, Saint-Capraine-de-Lalinde, éd. Les Pesqueyroux
- Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord, 2003-2004 : *Recueil d'actes d'état-civil pour les communes de Beaupouyet, Bourrou, Breuilh, Chancelade, La Chapelle-Péchaud, Condat-sur-Trincou, Cornille, Église-Neuve-de-Vergt, Eyvirat, Les Eyzies-de-Tayac, Fleurac, Fouleix, Saint-Priest-les-Fougères (XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, brochures multigraphiées
- Invitation pour l'exposition « Physique impériale » à Bordeaux du 7 mars au 24 avril, Cap Sciences, quai de Bacalan (avec une présentation par Francis Gires, son concepteur).

#### **REVUE DE PRESSE**

- *Paléo*, 2004, n° 16 : datation par thermoluminescence du site moustérien des Forêts à Saint-Martin-de-Gurson
- *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2004, n° 11 : les fouilles paléolithiques de la déviation de Bergerac
- *Le Journal du Périgord*, 2005, n° 123 : Laure Gatet
- *Bulletin de la Société Botanique du Périgord*, 2005, n° 56 : les jardins du château de Losse
- *Archéologia*, 2005, n° 420 : Lascaux
- *Art et histoire en Périgord Noir*, 2005, n° 100 : Nicolas de Sarlat, marchand à Lerida (Espagne), chapelle de Caudon, Louis de Lamothe dans la vallée du Céou en 1884, Guy Georgy
- *Dossiers d'Archéologie*, 2005, n° 301 : *Souterrains. Vie et organisation*. En particulier, les cluzeaux du Périgord
- Presse locale, mars 2005 : grotte de Cussac.

#### **COMMUNICATIONS**

Le président salue Mme Michèle Bouyssonie, qui, il y a une trentaine d'années, avait fondé, avec le préhistorien Jean-Marc Bouvier et plusieurs généreux donateurs, une association « Pour le gisement de la Madeleine ». Après avoir aidé à la sauvegarde du gisement et

permis la publication d'une plaquette écrite par J.-M. Bouvier sur le site magdalénien, cette association n'avait plus de raisons d'être. En conséquence et en reconnaissance du travail accompli par notre compagnie, les deux derniers représentants de l'association ont décidé de nous faire un don financier. En remerciement, nous lui offrons un exemplaire de *Léo Drouyn en Dordogne*.

Notre sortie d'automne aura lieu le 1<sup>er</sup> octobre dans le Ribéracois.

A l'initiative du principal et de notre collègue, professeur, Mme Bugeaud, les élèves du collège Arthur-Rimbaud de Saint-Astier visiteront notre hôtel et s'informeront sur notre Société les 12 et 14 avril. Nous nous réjouissons de l'intérêt ainsi porté à notre compagnie.

Les programmes des manifestations susceptibles d'intéresser nos membres sont disponibles au secrétariat : exposition du *Souvenir napoléonien* le 30 avril à la foire de Limoges ; un colloque au Puy-en-Velay du 8 au 10 juin sur le thème du jubilé.

Au cours du mois, B. et G. Delluc feront plusieurs conférences : sur la nutrition préhistorique le 2 avril à Saint-Germain-la-Rivière et le 6 mai à Bordeaux pour la foire internationale ; sur la sexualité préhistorique le 7 avril à Toulouse pour un colloque médical et le 12 à Périgueux pour l'université du Temps libre ; et une communication sur « Quoi de neuf dans les grottes ornées paléolithiques ? » pour *Les Amis de Notre Histoire* au Bugue le 26 avril.

A noter sur nos agendas, la journée du 12 mai qui sera la journée phare de l'année mondiale de la physique à Périgueux, en hommage au Périgourdin Jean Brossel, ancien élève du lycée Bertran-de-Born. La journée sera marquée par une série de conférences au Centre départemental de la communication (par les Pr Yves Quere, Bernard Cagnac et Claude Cohen-Tannoudji), par deux inaugurations au nom de Jean Brossel (une esplanade à l'IUFM et le bâtiment de physique du lycée) et par l'inauguration de l'exposition « Physique impériale. Cabinet de physique du lycée impérial de Périgueux » aux Archives départementales de la Dordogne par notre collègue Francis Gires à qui nous devons tout cela.

Guy Penaud présente ensuite son dernier ouvrage *La Das Reich* (édition La Lauze), préfacé par Yves Guéna, ancien ministre, ancien combattant des Forces Françaises Libres, avec une introduction de Roger Ranoux, dit *Hercule*, ancien responsable des FTP et des FFI de notre département. « On sait que cette division SS a marqué l'histoire de la Seconde Guerre mondiale par l'horrible drame d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) ou celui des 99 pendus de Tulle (Corrèze). Aucun historien n'avait songé à retracer le parcours de cette unité, depuis son entrée en France, au début de

l'année 1944, jusqu'à sa fuite vers l'est de l'Europe, fin août de la même année. Guy Penaud raconte les circonstances de l'arrivée de cette division dans la région bordelaise en février 1944, son transfert du côté de Toulouse et Montauban en avril, les actions répressives auxquelles elle fut mêlée avant et après le débarquement du 6 juin et, enfin, sa longue montée vers le front de Normandie. Son ouvrage comporte : la composition complète de la *Das Reich*, les suites judiciaires des crimes commis dans le sud-ouest de notre pays, le problème des « malgré-nous » (Alsaciens incorporés de force dans les armées du III<sup>e</sup> Reich), la liste complète, jour après jour, commune par commune, des victimes civiles des SS ». Guy Penaud souligne les événements qui se sont déroulés dans notre département : « Le 8 juin, un bataillon dirigé par Diekmann, qui sera responsable du massacre d'Oradour, laisse des traces sanglantes à Grolejac, Carlux et Carsac-Aillac. Deux jours plus tard, c'est Terrasson qui subit les coups d'une autre unité de cette division avec l'incendie de la mairie et la pendaison d'un résistant. Enfin, c'est à la gare des marchandises de Périgueux que tous les blindés de la *Das Reich* embarqueront du 11 au 14 juin 1944, sur pas moins de 14 trains pour rejoindre les bocages de Normandie. C'est à cette époque que de nombreuses victimes sont relevées dans la banlieue, en particulier à Boulazac, Trélissac, Cornille et Antonne-et-Trigonant » (résumé de l'intervenant).

A l'occasion du centenaire de la mort de Jules Verne, Pierre Pommarède évoque ensuite « l'ascendance périgourdine d'Honorine Verne, l'épouse du romancier ». A plusieurs reprises, cette information est signalée dans notre *Bulletin* (1944, p. 134-135 ; 1978, p. 244 ; 1998, p. 109-112, 303-320, 483-491), ainsi que dans l'ouvrage de J. Lecoq (*Miremont*, imp. Mussidanaise, 2002). A partir de documents inédits et grâce à un reportage photographique de Jacques Brachet, Pierre Pommarède nous entraîne à Chancelade où le grand-père d'Honorine, Joseph de Viane, fut chanoine, avant d'épouser une certaine Marguerite des Bordes, dont la famille était propriétaire des Benoux à Mauzens-Miremont. Le ménage vécut à Cornille dans le domaine de la Mouranie, qui resta dans la famille de Viane jusqu'en 1861. Une de leurs petites-filles, Honorine Hébé de Viane, née en 1829, épousera Jules Verne en 1857. Elle mourut en 1910 et fut enterrée à Amiens près de l'écrivain (résumé d'après les notes de l'intervenant).

Vu, le président  
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc  
secrétaire générale

*ADMISSIONS* d'avril 2005

- M. de Bézenac Alain, 23, rue Ricarville, 76000 Rouen, présenté par le P. P. Pommarède et M. F. Guichard ;
- Mme Pequignot Françoise, 94, avenue Michel-Grandou, 24750 Trélissac, présentée par Mme S. Bridoux-Pradeau et M. S. Pommier ;
- Mlle Chartroule Catherine, résidence Olympie, 2 B, rue du Pot-au-Lait, 24000 Périgueux, présentée par le P. P. Pommarède et Mme H. de Labrousse-Mayoux ;
- M. Martegoutte Pascal, Laubrecourt, 24520 Saint-Martial-de-Nabirat (réintégration).

# EDITORIAL

## CE PATRIMOINE MULTIFORME

Pour ainsi dire, le Périgord est à lui seul un manuel patrimonial par la diversité de son héritage. Mais qu'en est-il de son avenir ?

Il n'est plus question aujourd'hui de se limiter à une réflexion pragmatique sur l'urbanisme, l'aménagement du territoire, la sauvegarde du patrimoine architectural, paysager. Sans négliger par ailleurs, les archives notariales, familiales ou encore les cabinets de curiosité... Encore faut-il sortir des réquisitoires futiles et aborder par une réflexion informée et exigeante la notion de patrimoine. Son dessein devient dès lors très ambitieux.

L'héritage n'est pas irrémédiablement perdu car il subsiste malgré tout des institutions, des collectivités, des associations qui tendent à considérer le patrimoine non plus seulement d'un point de vue économique mais comme un projet global où les rapports culturels de l'homme et de la société s'imposeraient. On cèderait du coup presque à un élan d'optimisme !

C'est certainement une des raisons pour laquelle notre Compagnie s'engage à nouveau cette année dans la 22<sup>e</sup> édition des Journées Européennes du Patrimoine qui se dérouleront le samedi 17 et le dimanche 18 septembre 2005. Le thème retenu par le ministère de la

Culture et de la Communication « J'aime mon patrimoine » est une belle manière de mettre à profit ces deux journées pour manifester notre attachement au patrimoine mais aussi pour réfléchir à celui que nous élaborons aujourd'hui...

Quelque chose me dit qu'il faut nous affranchir de toute nostalgie et s'employer sans délai à réinventer la notion de patrimoine dans sa globalité.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

# Les figurations masculines pariétales en Périgord-Quercy

par Marie BROSSET-CLERCQ

*Le Périgord (dont on peut rapprocher le Quercy voisin) est la région française recelant le plus grand nombre de grottes préhistoriques ornées. Ces œuvres pariétales ont depuis longtemps suscité l'attention des chercheurs et d'innombrables études ont été publiées, rien que sur la région. En revanche, il reste une ombre au tableau, c'est l'étude des hommes dessinés sur les parois. Les figures féminines ont beaucoup attiré les archéologues, sans doute en raison de leurs formes généreuses, mais pour les figures masculines, on retrouve un fort désintérêt. Il est vrai qu'elles ne sont pas très nombreuses et que leur esthétisme est moins enviable que celui des autres sujets pariétaux. Pourtant, l'homme se retrouve volontiers dans des situations particulières : il peut être mi-homme mi-animal, être dans des situations inquiétantes comme confronté au bison de Lascaux, voire traversé par des traits. Ces représentations nous poussent à approfondir notre réflexion.*

*Les figurations humaines masculines répondent sans doute à un but précis. Nous allons donc tenter de répondre aux questions suivantes :*

*1. Les figurations masculines de la région Périgord-Quercy présentent-elles des similitudes entre elles ?*

*2. Les figurations masculines ont-elles une place précise à l'intérieur de la grotte ?*

*3. L'environnement dans la grotte joue-t-il un rôle important ?*

*Avant de répondre aux différentes problématiques, nous allons développer l'aspect méthodologique de ce travail en déterminant les raisons du corpus et en présentant les différents critères qui ont permis de définir les humains masculins. Puis nous présenterons chaque sujet pariétal masculin. Enfin, nous établirons des comparaisons entre les différents êtres masculins afin de faire ressortir les particularités de ce groupe pariétal.*

## **I. Présentation du sujet**

### **A. Un sujet délaissé et négligé**

Tout d'abord, l'être humain masculin n'a donné lieu à aucun travail spécifique et peu d'études abordent ce thème, en particulier dans le contexte pariétal. Le caractère régional et la relation de l'homme avec son environnement n'ont jamais été étudiés.

L. Pales est la première personne à établir des critères anatomiques pour distinguer l'homme de la femme et à faire des comparaisons physiques de tous ces humains (Pales *et al.*, 1981). Il crée une base de données de tous les sujets humains pariétaux et mobilier européen. Ensuite, en 1984, M. Archambeau termine sa thèse sur les figures humaines pariétales de la grotte des Combarelles (Archambeau, 1984) et recense les 46 humains de la cavité, à partir de ses propres critères anatomiques et distingue les hommes des femmes, grâce à des caractères secondaires. Les signes et les animaux à proximité des humains sont aussi recensés, ainsi que leur position à l'intérieur de la grotte. L'auteur confirme l'idée d'une unité des figures à l'intérieur même de la cavité et laisse beaucoup de questions en suspens. Et plus récemment, J.-P. Duhard s'est penché précisément sur les figurations masculines préhistoriques et leur anatomie (Duhard, 1996). Il instaure ses propres critères physiques, pour distinguer les hommes des indéterminés et des femmes. Son travail se penche plus sur la représentation masculine en soit que sur son rapport avec l'environnement ambiant.

En outre, ce thème est beaucoup plus rare (5 à 10% des représentations humaines mobilières et pariétales, c'est-à-dire moins de 1% des représentations pariétales totales). Ce petit nombre a fait que certains ont émis des interprétations hâtives voire totalement extravagantes en ne prenant même pas la peine de vérifier les hypothèses avancées.

## **B. Le Périgord-Quercy : une riche concentration de grottes préhistoriques et d'humains masculins**

Le Périgord et le Quercy abritent de nombreuses grottes peintes ou gravées par les préhistoriques, le tout formant un ensemble artistique assez homogène. C'est pour cela que nous avons choisi d'étudier ce grand complexe régional.

Plus des trois quarts des hommes peints se situent dans cette région ainsi que la moitié des représentations d'hommes quels que soient le support et la technique.

## **C. Les critères d'humanité et de masculinité**

Pour pouvoir recenser les différents sujets masculins, nous avons défini, à partir de l'étude anatomique du genre humain, des critères propres à l'homme.

Pour qu'une représentation préhistorique, quelle qu'elle soit, soit appelée « humain », il faut qu'elle ait au moins deux des critères suivants :

- la tête sur un cou étroit dans le prolongement du dos,
- une station verticale avec ligne dorso-lombaire rectiligne,
- l'orthogénisme du pied sur la jambe,
- la position bipède,
- la présence de mains,
- la nudité du corps et/ou chevelure,
- la présence de caractères sexuels primaires (vulve, pénis, bourses),
- la présence de caractères sexuels secondaires (seins, fesses, barbe).

La présence de caractères sexuels n'est cependant pas indispensable pour différencier l'Homme de l'animal, puisque nos ancêtres ont figuré beaucoup d'êtres asexués appelés « anthropomorphes ».

Pour distinguer l'homme de la femme, on utilise d'autres critères plus spécifiques :

- les caractères sexuels primaires : comme le pénis ou les testicules,
- les caractères sexuels secondaires avec une barbe, une forte pilosité, ou la pomme d'Adam voire un thorax large et plus longiligne,
- l'absence de critères féminins (seins, fesses larges, obésité gynoïde),
- une mise en scène particulière : arme, blessure, confrontation avec un animal (Testard, 1986).

On retrouve aussi des êtres composites présentant des caractéristiques masculines et nous avons choisi de les classer avec les êtres masculins.

## **II. Les différents humains masculins pariétaux en Périgord-Quercy**

Les sujets masculins pariétaux et mobiliers français sont au nombre de 50 (tableau en annexe). Les représentations humaines masculines pariétales en Périgord-Quercy sont au nombre de 15 (planches 1 et 2). Il s'agit des figures des Combarelles (2), de Cougnac (3), du Gabillou (4), de Lascaux, de Pech Merle, de Pergouset, de Saint-Cirq, de Sous-Grand-Lac et de Villars.

## **III. Analyse et interprétation des relevés**

Nous avons étudié individuellement les quinze sujets masculins du corpus, en insistant sur leur description anatomique, leur situation sur la paroi ainsi que leur contexte géographique à l'intérieur de la grotte. Nous avons aussi essayé de distinguer les différents rapports avec les sujets pariétaux situés à proximité. Par la suite, nous avons comparé les sujets masculins entre eux en fonction des points énumérés précédemment puis avec d'autres individus du même sexe (pariétaux et mobiliers) et avec l'image féminine préhistorique.

L'analyse approfondie des sujets pariétaux masculins du Périgord-Quercy fournit les résultats suivants.

### **A. Analyse du corpus des humains masculins pariétaux en Périgord-Quercy : un ensemble divers présentant une certaine homogénéité**

#### **1. L'image pariétale masculine**

On constate tout d'abord que les attributs sont réduits à l'essentiel. Ainsi, le buste étroit est prolongé par un phallus et/ou des membres inférieurs assez fins. Les extrémités sont souvent absentes. De plus, le visage est simplifié, sans traits donnant un caractère à l'individu.

Cette simplification renforce le caractère symbolique de l'individu masculin.

#### **2. La situation de la figure masculine à l'intérieur de la grotte**

La figure masculine est localisée surtout au milieu et au fond de la grotte. La place centrale est la situation privilégiée de l'homme. Quatre figures sont situées dans des lieux difficiles d'accès. Une petite majorité des hommes se trouvent sur la paroi de gauche, dont six des huit sexués. Les « hommes blessés » sont orientés vers le bas ou le plafond.

### **3. Les rapports entre l'homme et le relief**

L'homme est situé de préférence sur des parois planes. Les accidents rocheux sont maîtrisés et contournés avec habileté, souvent intégrés aux ensembles pariétaux.

### **4. Le rapport des humains masculins avec leur entourage**

Au voisinage des humains masculins, on note une forte présence du cheval suivi par le bison, ces animaux étant rarement dessinés en entier. Les signes construits sont nombreux à proximité des figures masculines. Dans les cavités peintes, on note aussi un grand nombre de signes linéaires et de signes ponctiformes. Il n'y a aucun rapport entre les figures masculines et les autres humains à l'intérieur de la grotte.

## **B. Comparaison avec les figures masculines dans l'art mobilier régional, avec les hommes pariétaux à l'échelle nationale et avec l'image féminine : complexité des rapports**

### **1. Comparaison avec l'art mobilier**

On ne relève aucune caractéristique commune hormis leur simplification. Les figures masculines de l'art pariétal et celles de l'art mobilier sont deux formes graphiques différentes n'ayant sans doute pas la même vocation et ni la même signification.

### **2. Comparaison avec l'art pariétal français**

Il y a peu de figures à comparer (4) mais on note le même type d'homme. Trois figures sur quatre sont isolées.

### **3. Comparaison avec l'image de la femme**

Les figures de femmes sont différentes car elles sont souvent stéréotypées et en groupe. Les représentations humaines, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, ne sont jamais des portraits. La plupart du temps, il s'agit sans doute de symboles.

## **IV. Des questions en suspens**

Pourquoi les représentations masculines sont-elles si peu naturalistes à l'inverse de certaines images de femmes ? Il n'y a pas de canons stylistiques chez les hommes. Le visage, lorsqu'il est figuré, est souvent « bestialisé ». Il serait intéressant de réaliser une étude parallèle de l'homme et de la femme pour mieux suivre l'évolution des figures de l'homme et de la femme, à l'intérieur des cavités et, pourquoi pas, y repérer un langage ou une symbolique similaire.

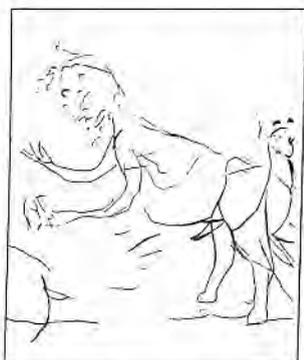


Figure 1



Figure 2



Figure 3



Figure 4



Figure 5



Figure 6



Figure 7

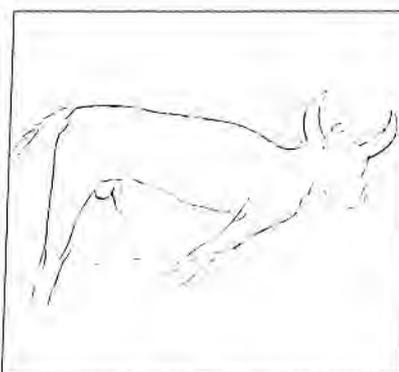


Figure 8

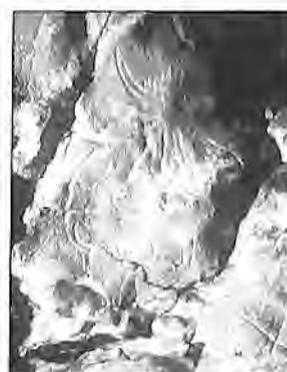


Figure 9

**Planche 1.** Fig. 1, personnage, Les Combarelles (relevé C. Barrière, 1997). Fig. 2, personnage, Les Combarelles (relevé C. Barrière, 1997). Fig. 3, personnage, grotte de Cougnac (cliché Delluc). Fig. 4, personnage, grotte de Cougnac (cliché Delluc). Fig. 5, personnage, grotte de Cougnac (cliché Delluc). Fig. 6, personnage, grotte de Gabillou (relevé J. Gaussen, 1964). Fig. 7, personnage, grotte de Gabillou (relevé J. Gaussen, 1964). Fig. 8, personnage, grotte de Gabillou (cliché J. Gaussen, 1964). Fig. 9, personnage, grotte de Gabillou (cliché A. Leroi-Gourhan, coll. Delluc).



Figure 10



Figure 11

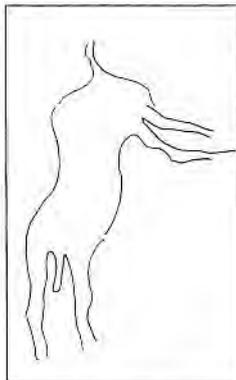


Figure 12



Figure 13



Figure 14



Figure 15

**Planche 2.** Fig. 10, personnage, grotte de Lascaux (cliché A. Glory, coll. Delluc). Fig. 11, personnage, grotte de Pech Merle (cliché Delluc). Fig. 12, personnage, grotte de Pergouset. Fig. 13, personnage, grotte de Saint-Cirq (cliché Delluc). Fig. 14, personnage, grotte de Sous-Grand-Lac (cliché Delluc). Fig. 15, personnage, grotte de Villars (photo d'A. Leroi-Gourhan, coll. Delluc).

Se pose aussi une question relative au phallus. C'est une partie du corps qui caractérise l'homme. Doit-on le mettre en rapport avec les humains masculins ou le classer, dans une catégorie particulière, avec les vulves qui caractérisent les femmes ? Jusqu'ici, le phallus n'a donné lieu à aucune étude particulière. En outre, un certain nombre de phallus isolés n'ont sans doute pas été repérés (comme les vulves naguère).

L'homme est souvent placé dans des situations très privilégiées et singulières. Il occupe le plus souvent une situation à la fois cachée et en exergue. Nous nous demandons donc si la représentation de l'homme à l'intérieur de la grotte n'est pas chargée d'un riche sens culturel ?

Ces différents constats amènent à réfléchir sur la signification exacte des hommes gravés ou peints sur les parois des grottes. Ils nous semblent porteurs d'un sens qui va au-delà d'un simple tracé et avoir une signification différente des autres représentations pariétales.

M. B.-C. <sup>1</sup>

### Bibliographie

- ARCHAMBEAU M., 1984. *Les figurations humaines pariétales périgourdines. Etude d'un cas - Les Combarelles*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Provence, 234 p.
- BAFFIER D., 1984. Les caractères sexuels secondaires dans l'art paléolithique franco-cantabrique, in : *La contribution de la zoologie et de l'ethnologie à l'interprétation des peuples chasseurs préhistoriques*, 3<sup>e</sup> colloque de la Société suisse des Sciences humaines (Fribourg, 1979), éditions universitaires, p. 143-154.
- BAFFIER D., 1990. Lecture technologique des représentations paléolithiques liées à la chasse et au gibier, *Paléo*, n° 2, p. 177-190.
- BARRIÈRE C., 1969. Une scène anthropomorphe à Font-de-Gaume, *Bulletin de la Société préhistorique de l'Ariège-Pyrénées*, XXIV, p. 39-53.
- BÉGOUËN H., 1926. Quelques nouvelles figurations humaines préhistoriques dans les grottes de l'Ariège, *Revue anthropologique*, 36, n° 4-6, p. 181-191.
- BROSSET-CLERCQ M., 2004. *Les figurations humaines masculines pariétales en Périgord-Quercy*, mémoire de maîtrise, Université Paris I, 134 p.
- DARPEIX A., 1939. Sur l'interprétation des figurations anthropomorphes du Paléolithique supérieur, *BSHAP*, t. XVI, p. 144-161.
- DELLUC B. et G., 1971. La grotte ornée de Sous-Grand-Lac (Dordogne), *Gallia-Préhistoire*, 14, n° 2, p. 245-252.
- DELLUC B. et G., 1974. La grotte ornée de Villars (Dordogne), *Gallia-Préhistoire*, 17, n° 1, p. 1-67.
- DELLUC B. et G., 1984. Grotte de Saint-Cirq, in : *L'Art des Cavernes*, Paris, ministère de la Culture, p. 210-213.
- DELLUC B. et G., 1987. Quelques gravures paléolithiques de la Petite Beune (grottes de Sous-Grand-Lac, de Vielmouly et du Charretou), in : *Actes du 39<sup>e</sup> Congrès d'Études régionales de la F.H.S.-O.* (Sarlat, 1987), Société historique et archéologique du Périgord, p. 163-184.
- DELLUC B. et G., 1987. La grotte ornée de Saint-Cirq, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 84, n° 10-12, p. 364-396.
- DELLUC B. et G., 1989. Le sang, la souffrance et la mort dans l'art paléolithique, *L'Anthropologie*, 93, n° 2, p. 389-406.
- DELLUC B. et G., 1991. Les représentations humaines préhistoriques du haut Périgord : Villars, le Fourneau du Diable et Rochereil, in : *Actes du 6<sup>e</sup> colloque de Brantôme*, 1990, *BSHAP*, t. CXVIII, p. 927-947.
- DELPORTE H., 1979. *L'image de la femme dans l'art préhistorique*, Paris, Picard, 320 p.

1. 8, rue Henri-Marrou 92290 Châtenay-Malabry. DEA en cours, mémoire de maîtrise sous la direction de Marianne Christensen et sous le tutorat de Brigitte et Gilles Delluc.

- DELPORTE H., 1989. L'homme et son image, in : *Le temps de la préhistoire*, Paris, Société préhistorique française-Archeologia, 2, p. 152-156.
- DUHARD J.-P., 1990. Les humains gravés de Gabillou, *BSHAP*, t. CXVIII, p. 99-111.
- DUHARD J.-P., 1992. Les humains ithyphalliques dans l'art paléolithique, *Bulletin de la Société préhistorique de l'Ariège-Pyrénées*, XLVII, p. 133-159.
- DUHARD J.-P., 1992. Les groupements humains dans l'art mobilier paléolithique français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 89, n° 6, p. 172-183.
- DUHARD J.-P., 1996. *Réalisme de l'image masculine paléolithique*, Grenoble, éd. Jérôme Millon (collection « l'homme des origines »), 245 p.
- GAUSSEN J., 1964. *La grotte ornée de Gabillou (Dordogne)*, Bordeaux, Delmas (Institut de Préhistoire de Bordeaux, mémoire n° 3), 68 p.
- GAUSSEN J., 1984. Grotte ornée de Gabillou, in : *L'Art des Cavernes*, Paris, ministère de la Culture, 1, p. 225-231.
- LACOURCELLES M., 1971. *Les représentations anthropomorphes dans l'art pariétal pendant le Paléolithique supérieur occidental*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Toulouse.
- LEMOZI A., 1929. *La grotte Temple du Pech Merle. Un nouveau sanctuaire préhistorique*, Paris, Picard, 124 p.
- LEROI-GOURHAN A., 1995. *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Citadelles-Mazenod, 482 p.
- LEROI-GOURHAN A., 1992. *L'art pariétal. Langage de la préhistoire*, Grenoble, éd. Jérôme Millon, 414 p.
- LEROI-GOURHAN A., ALLAIN J. et collab., 1979. *Lascaux inconnu*, Paris, Editions du C.N.R.S., 12<sup>e</sup> suppl. à Gallia-Préhistoire, 381 p.
- LORBLANCHET M., 1984. Grotte du Pech Merle, in : *L'Art des Cavernes*, Paris, ministère de la Culture, p. 467-474.
- LORBLANCHET M., 1984. Grotte de Cougnac, in : *L'Art des Cavernes*, Paris, ministère de la Culture, p. 483-487.
- LORBLANCHET M., 1995. *Les grottes ornées de la préhistoire, nouveau regard*, Paris, éd. Errance, 288 p.
- LORBLANCHET M., 2001. La grotte ornée de Pergouset (Saint-Géry, Lot), Paris, DAF, Edition de la maison des sciences de l'homme, 191 p.
- LUQUET G.-H., 1910. Sur les caractères des figures humaines dans l'art paléolithique, *L'Anthropologie*, 21, p. 409-423.
- MÉROC L. et MAZET J., 1953. Les peintures de la grotte de Cougnac, Lot, *L'Anthropologie*, 57, p. 490-494.
- MÉROC L. et MAZET J., 1977. *Cougnac*, Gourdon, éditions des Grottes de Cougnac, 72 p.
- NOUGIER L.-R. et ROBERT R., 1955. Utilisation des reliefs stalagmitiques dans les peintures quaternaires d'anthropomorphes, *Rivista di Scienze preistoriche*, 10, 1/4.
- PALES L. et TASSIN de SAINTE-PEREUSE M., 1981. *Les gravures de la Marche, T. II, Les Humains*, Paris, Ophrys, 18 p.
- SACCASYN DELLA SANTA E., 1947. *Les figures humaines du Paléolithique supérieur eurasiatique*, Anvers, De Sikkel, 208 p.
- SOUBEYRAN F., 1991. Nouveau regard sur la pathologie des figures pariétales, *BSHAP*, t. CXVIII, p. 523-560.
- TESTART A., 1986. *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, éd. EHESS.
- UCKO P.-J. et ROSENFELD A., 1972. Anthropomorphic representations in Palaeolithic art, in : *Santander Symposium*, Actas del Symposium internacional de Arte Rupestre (Santander, 1972), p. 149-215.

	Sexué	Art mobilier	Art sur Bloc	Art Pariétal	Périgord Quercy	Groupe Pyrénées	Groupe Poitou
1 Bédeilhac (M.A.N.76.261)		✗				✗	
2 Brassempouy	✗	✗					
3 Château des Eyzies (9)		✗			✗		
4 Colombière (barbu)		✗				✗	
5 Les Combarelles (n°64.2)	✗			✗	✗		
6 Les Combarelles (n°92.2)				✗	✗		
7 Cougnac (entier)				✗	✗		
8 Cougnac (incomplet)				✗	✗		
9 Cougnac (ithyphallique)	✗			✗	✗		
10 Enlène (couple)	✗	✗				✗	
11 Enlène	✗	✗				✗	
12 Espéluque (barbu)		✗				✗	
13 Gabillou (n°38)				✗	✗		
14 Gabillou (n°54)				✗	✗		
15 Gabillou (n°109)	✗			✗	✗		
16 Gabillou (n°204)				✗	✗		
17 Gourdan (2)	✗	✗				✗	
18 Isturitz (MAN 84685)	✗	✗				✗	
19 Lascaux	✗			✗	✗		
20 Laugerie-basse (chasseur)		✗			✗		
21 Laussel (ithyphallique)	✗	✗	✗		✗		
22 Laussel (le chasseur)		✗	✗		✗		
23 Lourdes (grotesque)	✗	✗				✗	
24 Lourdes (sorcier)		✗				✗	
25 La Madeleine (ithyphallique)	✗	✗			✗		
26 La Madeleine (MAN 8.163)		✗			✗		
27 La Marche (n°34.1)	✗	✗					✗
28 La Marche (n°39)	✗	✗					✗
29 La Marche (n°60.1)	✗	✗					✗
30 Mas-d'Azil (MAN 48120)	✗	✗				✗	
31 Murat (n°5577B)	✗	✗			✗		
32 Péchialet	✗	✗			✗		
33 Péchialet (homme barbu)		✗			✗		
34 Pech Merle	✗			✗	✗		
35 Pergouset	✗			✗	✗		
36 Le Placard							
37 Le Portel (n°15)	✗			✗		✗	
38 Le Portel (n°16)	✗			✗		✗	
39 Raymonden (7)		✗			✗		
40 Roc-de-Sers (n°1)		✗	✗				✗
41 Roc-de-Sers (n°2)		✗	✗				✗
42 Saint Cirq	✗			✗	✗		
43 Sous-Grand-Lac	✗			✗	✗		
44 Teyjat (les 3 "ratapas")		✗			✗		
45 Les Trois Frères (n°129)	✗			✗		✗	
46 Les Trois Frères	✗			✗		✗	
47 Tuc d'Audoubert		✗				✗	
48 La Vache (3)		✗				✗	
49 La Vache (6)		✗				✗	
50 Villars				✗	✗		

Les différents êtres masculins préhistoriques en France sur support pariétal (en gras) ou mobilier.

# Histoire d'un site : Malut (Les Graulges)

par Alain RIBADEAU DUMAS

Dans les *Antiquités de Vésone*, Wlgrin de Taillefer écrit : « Les antiquaires modernes donnent aussi le nom de cromlech, ou celui de *mallus*, à des monuments où de très grosses pierres placées en cercle, en demi cercle, et plus rarement en carré, reçoivent ordinairement au centre un bloc plus considérable ». C'étaient « des lieux où nos ancêtres rendaient la justice et tenaient quelquefois leurs grandes assemblées ».

Telle est peut-être l'origine de l'appellation Malut sur notre site, où se trouve, en bordure d'un bois dominant un vallon, un ensemble de gros blocs ferrugineux, proche de la description ci-dessus.

Notre *Bulletin* (1879, t. VI, séance du 3 avril 1879) mentionne : « M. Chauvet signale que, sur la commune de Beaussac, il a trouvé une grotte taillée et un souterrain refuge au village de Mallut, plusieurs haches polies en pierre et silex aux environs de Bretange, des débris d'anciennes forges à bras, probablement gallo-romaines dans les bois de La Côte... ». Bretange et La Côte sont deux propriétés contiguës de Malut qui alors dépendait de Beaussac.

C'est bien dans les nombreuses grottes de Malut, naturelles ou aménagées dans les coteaux, parmi les chênes et buis, que se trouvent les premières traces d'occupation humaine du site. Sur les cinq grottes connues



– d'autres restent à découvrir – quatre sont à moins de 80 m de l'habitation principale. Grandes ou petites, avec une ou plusieurs pièces, quatre furent taillées par l'homme, et utilisées comme refuges. Dans la cinquième, non taillée, furent trouvés les fragments d'une petite poterie sigillée, probablement mérovingienne.

*Poterie, probablement mérovingienne, trouvée dans une grotte de Malut.*

La présence de cuves ovoïdes, creusées dans le rocher, près ou à l'intérieur des grottes, confirme l'occupation du site et l'activité agricole en périodes troublées, où les grains, entre autres, y étaient stockés et cachés. La cuve la mieux conservée est isolée à 20 m d'une grotte, en bordure d'un coteau boisé.

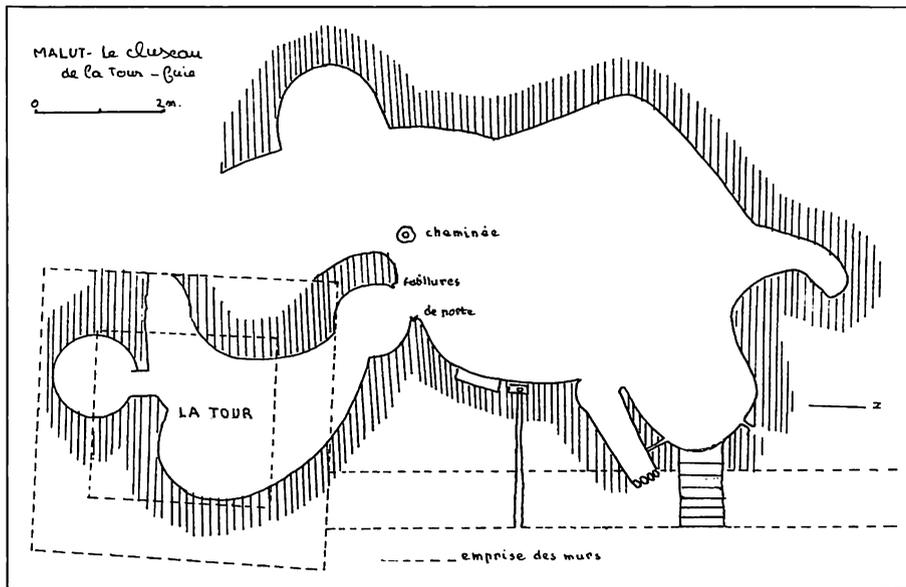
Cette grotte – un cluzeau – à 50 m en contrebas de l'habitation principale, et en bordure de la vallée, est particulièrement intéressante, avec ses deux issues à l'est et au sud, mais surtout par sa communication avec une petite tour construite sur son réduit sud. La grotte, assez grande, mesure 8 m, dans sa plus grande longueur, sur 4 m de large, avec une hauteur, au centre,



*Ruines de la tour-fuie et entrée de la grotte.*

de 1,8 m. A l'est, deux trous de surveillance permettaient de surveiller l'entrée principale ; l'un est surélevé dans une niche, avec orifice carré, en pierre rapportée. A côté est creusée une étagère, et dans le plafond, une cheminée ronde, particulièrement bien taillée. C'est au travers d'une cuve ovoïde éventrée, que se fait la communication avec le réduit (sous la tour) passage qui pouvait être fermé par une porte dont subsistent feuillures et trou de verrou, côté grotte.

D'autres cuves ovoïdes éventrées permettent de circuler dans le réduit bénéficiant d'une sortie à l'ouest, et donc de trois issues : celle-ci, celle de la grotte, plus, par cassure du plafond rocheux, celle dans la tour. Il est possible que ce réduit soit le résultat de l'aménagement de plusieurs cuves ovoïdes éventrées, pour permettre la circulation. L'une d'elles, sous la porte d'entrée de la tour, seulement percée d'un passage, mesure 1,2 m de diamètre.



Plan du cluseau de la tour-fuie.

## La tour-fuie

La tour, appelée aussi fuie ou colombier, située à 50 m en contrebas est de la maison principale, mesure 4,64 m x 4,54 m. Sa hauteur était d'au moins 5 m, pour deux niveaux ou plus, au-dessus de la grotte. Elle fut en partie démolie en 1928, par son propriétaire, afin de construire, avec ses pierres, une maison à Combiers.

Le premier niveau a gardé ses murs intacts, bâtis sur le rocher, de moellons renforcés de pierres de taille aux angles. Epais de 93 cm, hauts de 2,2 m, ils sont percés aux quatre côtés d'une petite ouverture, plus une porte au sud. Celle-ci, de 1,8 m x 0,8 m, à linteau droit et jambages chanfreinés, se fermait de l'intérieur par verrou et barres, dont restent les orifices. Elle est suivie, à l'intérieur, d'une fosse de sa largeur, 0,8 m x 1,15 m, taillée dans le rocher du sol. Etait-ce l'accès à la cuve inférieure, ou bien une chausse-trappe ?



*Intérieur de la tour-fuite.*

Les quatre petites ouvertures des murs sont particulièrement intéressantes, car trois d'entre elles sont invisibles de l'extérieur, ayant leurs orifices de 14 cm x 5 cm cachés dans des joints. A l'intérieur, entourées de pierres taillées, elles mesurent 59 cm et 47 cm x 18 cm et sont à 1,2 m du sol. Elles permettaient une surveillance discrète de l'extérieur, sans être vu : celle du sud est placée à l'angle de la tour, dans l'axe de son chemin d'accès.

Par contre, l'ouverture du mur est, fente verticale de 7 cm x 40 cm à l'extérieur, et à 1,8 m du sol, se montre entourée de pierres de taille, comme à l'intérieur, où, à 1,1 m du sol, elle mesure 34 cm x 40 cm. Son conduit, fortement incliné du bas (intérieur) vers le haut (extérieur) ne pouvait servir que pour l'éclairage.

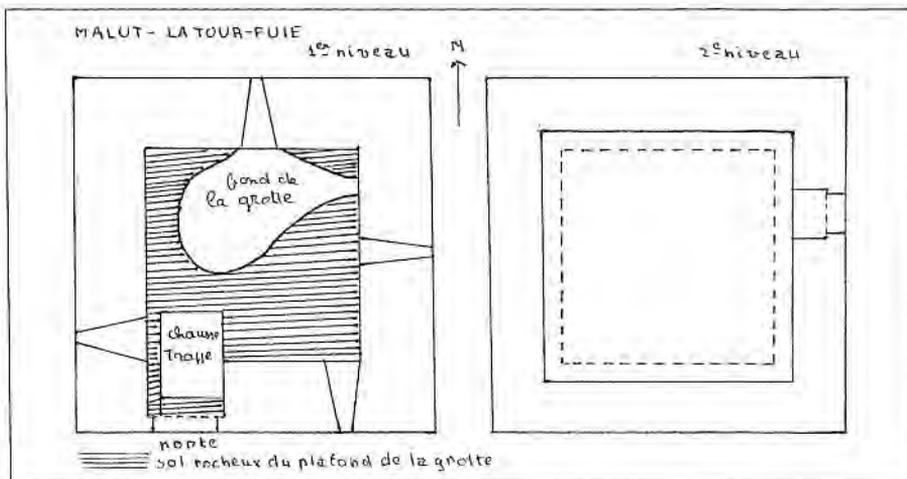


Fenêtre du deuxième niveau

Fente d'éclairage du premier niveau

Intérieur de la tour-fuie.

Le deuxième niveau a perdu le mur ouest et une partie des autres. Celui du nord s'élève encore à 2,3 m et pouvait, à l'origine, mesurer 2,5 m, hauteur vraisemblable du niveau. Les murs présentent à l'intérieur, au niveau du sol, un retrait de 30 cm qui portait les chevrons du plancher. A partir du deuxième niveau, les murs n'ont plus que 73 cm d'épaisseur.



La tour-fuie.

A l'est, reste le tiers d'une belle fenêtre de 55 cm de large, et dont la hauteur devait être d'environ 1 m. En pierres de taille, elle repose sur une allège bien appareillée de 1 m de haut, percée sous la fenêtre d'un orifice carré, dirigé vers le bas, peut-être trou de tir.

Cette tour devait avoir, à l'origine, une destination autre que l'abri des pigeons. En effet :

- bâtir une fuie sur une grotte d'où peuvent venir les prédateurs est illogique.
- pourquoï la fermer et barrer de l'intérieur, et non de l'extérieur ?
- quelle est l'utilité des trois ouvertures de surveillance et de la fenêtre ?

Il semble logique de penser, vue la situation, à une surveillance de la vallée, en relation avec les autres repaires qui y sont visibles, Puyloubard, Bretanges et peut être Poutignac, ceci en poste avancé de La Garde, point culminant de la région, à 1 km de Malut. Ou bien était-ce la persistance de la cache et de la défense sur un site troglodytique comme en nombreux châteaux de Dordogne (Aucors, Bellussière, etc.) mais en existe-t-il avec seulement une tour ?

Près de cette tour est la carrière d'où furent extraits les blocs calcaires des constructions, y compris les nombreux murs de pierres sèches, épais de près d'un mètre, de soutènement ou de clôture, dont ne restent souvent que les assises. De ceux-ci, et des transformations des bâtiments, proviennent les très nombreuses pierres de construction, abandonnées dans les buis ou les cavités : nous en avons trouvé aux angles amortis en cavet, de fenêtres ou portes.

Postérieurement à la tour, entre celle-ci et le logis, furent aménagées les trois terrasses soutenues par des murs de pierres sèches. La plus basse a relevé le sol entourant la tour sur trois côtés de 1 à 2 m, obstruant en partie sa porte, et recouvrant la grotte attenante jusqu'à l'important mur de soutènement dans lequel une porte fut faite pour y accéder.

En 1937, dans ses mémoires, Simon Janet de Lasfonds, lieutenant de l'ouveterie, qui habitait Poutignac, écrivait que pendant la Révolution, en 1793, le propriétaire de Malut « s'était réfugié dans le colombier, où j'ai tué bien des faucons ». Le lieutenant de l'ouveterie devait supprimer les animaux nuisibles, dont faisait partie le faucon.

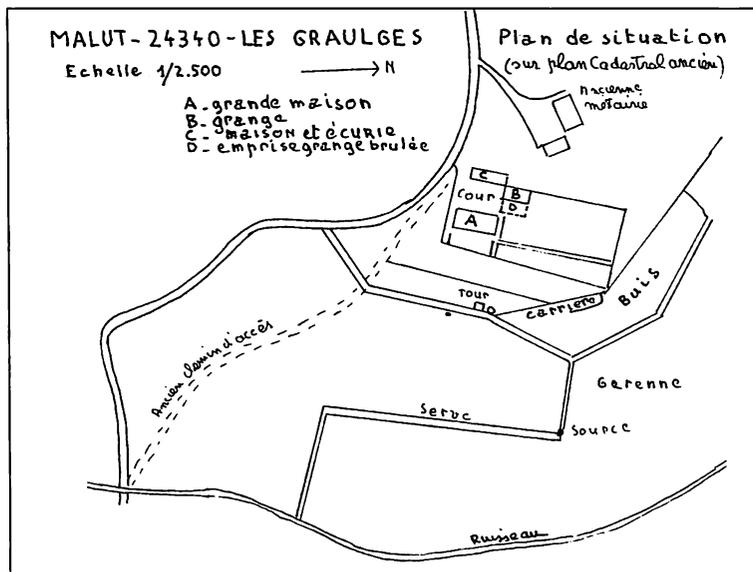
La tradition orale rapporte que ce propriétaire s'était réfugié dans une grotte, en contrebas de sa maison. Celle-ci communiquant avec le colombier, les deux témoignages se complètent et se confirment. René de Campniac, dont il s'agit, avait promis à son employé, qui le nourrissait, de lui donner une métairie s'il ne le dénonçait pas, mais les révolutionnaires l'ayant menacé de mort, il indiqua la cachette de son maître, qui fut pris.

## Les origines du repaire noble de Malut

En 1303, Jean de Maluc, fils de Pierre de Maluc, habitant la *magnamentum* de Maluc, transige avec l'abbé de Grosbot.

« Le jeudi 17 octobre 1303, Jean de Malut, fils de Pierre de Malut, celui-ci défunt, de la paroisse de Beaussac, renonce à ses droits sur la manse de Malut, dans la seigneurie de Mareuil, et les remet à Guillaume de Mareuil ».

La *magnamentum*, ou grande maison, ainsi que la manse de Malut, datent, au plus tard des premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Elles existent encore. Les habitations se trouvent sur le versant exposé sud-est d'un coteau calcaire du crétacé, percé de nombreuses grottes. Ses terres argilo-calcaires conviennent aux céréales, alors que les sables et argiles tertiaires du plateau portent la vigne, les fruitiers, le châtaignier et la forêt dont le minerai de fer fut exploité jusqu'en 1918.



Plan de situation de Malut.

Au bas du coteau, de nombreuses sources alimentent une « serve » et un petit cours d'eau, qui arrose les prairies sur alluvions.

La grande maison, rectangle de 28,5 m sur 12,5 m implanté sans cave sur le rocher, compte deux niveaux d'habitation, et un grenier, sous un toit de tuiles canal, à 4 pentes. Les murs de moellons, avec chaînages d'angles en pierres de taille calcaires, montrent, à l'extérieur, différentes étapes de



*Malut, la grande maison.*

construction : à l'est et à l'ouest, deux « coups de sabre » indiquent un allongement de 6,2 m au sud, alors que, sur le mur nord, un autre « coup de sabre » montre un allongement de 4,9 m à l'ouest. La maison primitive était un rectangle de 22,3 m x 7,6 m.

Sa toiture, dont reste une ferme triangulaire sur un mur de refend, devait être à deux pentes de tuiles canal, débordant largement les murs, sans corniches.

A l'intérieur subsiste un mur de refend épais de 80 cm délimitant la première salle sud – qui a gardé ses dimensions d'origine (6,7 m x 5,7 m), mur de refend contre lequel fut construit ultérieurement l'escalier actuel – et son mur nord. Le nouvel escalier entraîna le déplacement d'une ancienne porte d'entrée, dont restent un piédroit et une partie du linteau, dans le mur est.

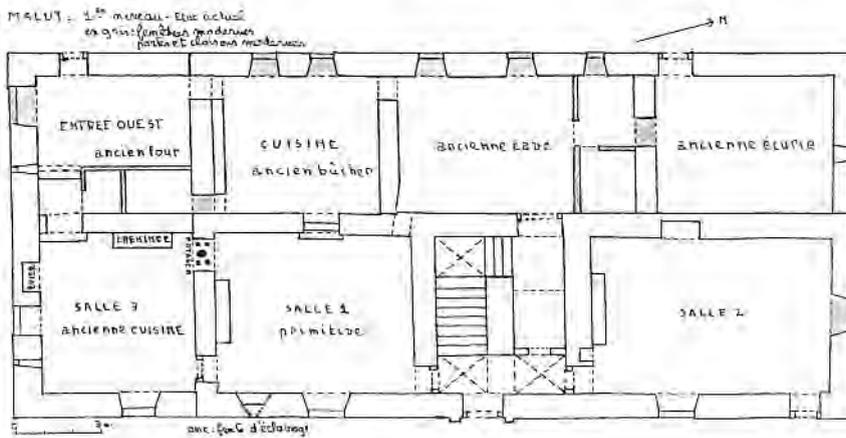
Cette première salle garde des caractéristiques intéressantes se rapportant à son utilisation primitive. Actuellement, sa hauteur sous plafond est de 3,8 m, alors qu'elle n'était, à l'origine, que de 2,8 m ce qu'indiquent à gauche de la cheminée, au-dessus de la porte à linteau droit, et à la même hauteur :

- le moignon apparent d'un chevron ayant soutenu le plafond à 2,8 m,
- le seuil d'une porte du deuxième niveau, avec ses jambages, cachés sous les enduits du premier niveau, mais réutilisés en partie pour la porte actuelle du deuxième niveau.

Ces portes de communication vers un prolongement sud – peut-être différent de ce qu'il est maintenant – indiquent que cette extension eut les mêmes niveaux d'habitation que la maison primitive, soit le deuxième niveau à 2,8 m du sol. Avec leurs linteaux droits, et leurs angles à chanfreins, ces portes, semblables à celle de la tour, sont les seules de ce type, qui était celui de la maison primitive.



Malut, premier niveau, chevron-témoin du premier plafond (à gauche de la cheminée). A gauche, une fente d'éclairage.



Malut, plan du premier niveau.

La première salle, qui a gardé un sol de pisé, présente dans le mur est, épais de 90 cm, et à 1,1 m du sol, une ouverture large de 1,27 m et haute de 83 cm. Son ébrasement, au biais latéral prononcé de pierres taillées, sous linteau de bois, correspondait à une ouverture extérieure, maintenant obstruée, d'environ 10 cm de large x 80 cm. Elle devait être fente d'éclairage, ou peut-être, de défense.

Un autre élément de défense se trouve dans la salle superposée, à l'arrière de la maison primitive. C'est un trou de tir rond, de 5 cm de diamètre dans le mur ouest, à 1,23 m du premier plancher, et débouchant à l'extérieur sur une ouverture horizontale de 32 cm x 10 cm encadrée de pierre taillée.

Le mur est de cette première construction, épais de 90 cm au premier niveau, ne l'est plus que de 70 cm au deuxième niveau, alors que les autres murs de cette façade, identiques au premier niveau, n'ont pas ce retrait. Ce furent bien des constructions successives. Ce retrait de mur, entre le premier et le deuxième niveau existe aussi dans la tour, avec des épaisseurs de murs comparables, probablement de la même époque.

**La maison forte** fut la maison primitive prolongée d'une pièce au sud. Elle mesura 28,5 m x 7,6 m et fut couverte par une toiture, probablement à deux pentes de tuiles canal, sur charpente semblable à celle que nous avons décrite dans « Les maisons du Périgord ornées de poutres en façade » (BSHAP, séance de novembre 1989). Elle couvrait de façon homogène toute la partie avant de la maison actuelle qui, à sa pose, était donc terminée, avec les dimensions ci-dessus.

De cette charpente, qui fut aussi changée, subsistent en place :

- les poutres-entrants - dont les extrémités sont visibles sur les façades est et ouest - celles-ci dans le grenier de l'appentis - portant les planchers du deuxième niveau,

- les piédroits, et leurs jambes de forces - noyés dans les murs du grenier - appuyant sur les extrémités des poutres-entrants.

Les deux échaugettes furent construites. Elles reposent sur des encorbellements de mâchicoulis d'angles, et sont percées de trous de tir ronds, et de petites fenêtres carrées. Coiffées de tuiles plates, sur charpentes pointues, elles pouvaient être, à l'origine, couvertes par la prolongation du toit de tuiles canal, de la maison, comme à la Combe (Beaussac). Ce ne fut plus possible lorsque la pente du toit fut accentuée à la pose de la charpente actuelle qui releva le faîtage d'environ 0,5 m.

L'entrée dans ce bâtiment pouvait se faire par trois portes : sont encore visibles des piédroits et une partie des linteaux noyés dans le mur est, au premier niveau (face au mur nord de l'escalier, et contre la baie la plus au sud), et au deuxième niveau, à l'ouest. Celle-ci, antérieure à l'escalier actuel, fut conservée, allongée, pour s'y adapter (hauteur actuelle de cette porte : 3,5 m). Elle pouvait être barrée.

Les fenêtres de la maison forte, à l'est et au sud (il n'y en avait pas à l'ouest et au nord), ont été modifiées ; seules restent intactes les lucarnes rectangulaires chanfreinées du grenier, visibles quoique obstruées. Elles surplombent les grandes baies actuelles, aux emplacements probables des fenêtres précédentes.

La maison, qui avait alors les niveaux d'habitation actuels, a conservé, dans les deux premières salles superposées, les deux grandes cheminées de pierre, aux caractéristiques voisines. Mais, suivant l'habitude, celle du deuxième niveau, l'étage noble, est la plus belle. Toutes deux d'un modèle

antérieur à la Renaissance, leurs grands manteaux plats (2,45 m de long) sont chanfreinés à la base. Au premier niveau, le manteau est supporté par des piédroits en retrait, chanfreinés ; au deuxième niveau, par des colonnes engagées avec chapiteaux. De belles corniches à 4 et 5 ressauts les couronnent, et leurs foyers sont renforcés par des arcs de décharge, semblables à ceux des cheminées du château de Mareuil.

Le premier niveau devenant pièce d'habitation, il fallut réaliser, probablement en deux fois, l'appentis ouest – en creusant le terrain rocheux de plus d'1 m au Nord – pour les pièces de service : four, bûcher, cave et aussi une petite

écurie à l'extrémité ouest. Pour cette construction, le mur sud fut entièrement fait ou refait depuis l'angle de la façade, car il ne porte pas trace de reprise, alors que les deux portes de communication superposées, au sud de la première salle, prouvent l'existence d'un bâti primitif au sud-est.



*La cheminée du deuxième niveau.*

**La Renaissance** ayant imposé un nouveau style, d'importants travaux, de grande qualité, furent engagés, fin XVI<sup>e</sup> ou début XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi furent faits :

- la porte d'entrée est, avec le crochet de pierre, pour attacher le cheval,
- l'escalier droit et son mur sud (les autres existaient auparavant), avec ses deux cheminées des premier et deuxième niveaux,
- les treize portes au plein cintre segmentaire, dont neuf pour l'escalier,
- les sept grandes baies qui éclairent les deux niveaux d'habitation, à l'est.

La porte d'entrée, en plein cintre, à clef passante et saillante, est encadrée par deux pilastres, et surmontée d'un fronton triangulaire classique, réservant en son milieu une niche carrée. Son dessin rappelle celui de la porte du château proche de Richemont (Saint-Crépin-de-Richemont), datée de 1583. L'escalier de Richemont qui lui fait face, est aussi un escalier droit. La porte de Malut a conservé ses deux battants munis de clous carrés, de fer forgé, qui ouvrent sur un petit vestibule au sol de pisé intact, avec une rosace enfermant une étoile à six branches, placée au bas de l'escalier, comme au château de



*L'entrée voûtée, le pisé du sol,  
une porte en plein cintre.*

disposition dont nous ne connaissons pas l'équivalent en Périgord. Deux croisées d'ogives réunies par un cintre de l'épaisseur du mur d'échiffre, abritent le vestibule d'entrée. Une autre croisée d'ogives couvre le premier palier intermédiaire ; elle est suivie d'un cintre, derrière le mur d'échiffre. Deux voûtes en anse de panier superposées couvrent un passage sous l'escalier et le deuxième palier intermédiaire. Le quatrième palier, sur le vestibule, a perdu sa voûte en anse de panier (dont restent les sommiers, sur les murs), qui fut remplacée par un plancher.

L'éclairage de l'escalier se fait par un œil-de-bœuf à chacun des trois niveaux, plus une grande baie (2 m x 1,2 m) au premier étage. Au-dessus de celle-ci, sur le palier du

Jaillac (Sorges). Le vestibule dessert trois pièces du premier niveau, et l'escalier.

L'escalier de pierre, chef d'œuvre de la maison, occupe un rectangle de 6 m x 4,3 m entre la salle primitive et le prolongement nord. C'est un escalier droit, à six volées irrégulières, adaptées aux niveaux antérieurs, avec un mur d'échiffre (mur central sur lequel portent toutes les marches) épais de 87 cm, derrière lequel se placent deux petites volées de trois marches chacune. Les marches mesurent 1,7 m x 0,36 m et 21 cm d'épaisseur ; leurs angles inférieurs ont un chanfrein.

Son originalité réside dans la belle stéréotomie des voûtes de calcaire blanc, couvrant les paliers.



*L'escalier et la voûte du premier palier.*

grenier, avait été prévue une baie de même largeur, dont seule l'allège et son encadrement subsistent. La réalisation de cette baie ne pouvait se faire sans surélévation des murs de l'escalier, en pavillon, comme à Poutignac (Beaussac). Dans l'allège fut percé un œil-de-bœuf.

Les neuf portes ouvrant sur l'escalier sont en plein cintre (à cinq ou trois claveaux, celles-ci semblent plus anciennes que les autres), même celles du grenier, auxquelles il faut ajouter quatre autres portes du même type : deux desservant les chambres et deux ouvrant sur l'extérieur, à l'extrémité de la façade est. Ces deux dernières donnaient l'accès à un petit appendice à deux niveaux de « cabinets », que nous avons trouvé ruiné.

Les deux cheminées intégrées au mur nord de l'escalier furent faites en le construisant. Celle du premier niveau, destinée à la salle principale, la plus grande (qui est maintenant à ce niveau), est très soignée. Elle est ornée de deux corniches, entre lesquelles se trouve la profonde sculpture d'un cadre de tableau rectangulaire. L'ouverture du foyer est soulignée d'une belle moulure, et son âtre renforcé par un arc de décharge. Sa stéréotomie et son état sont parfaits, comme pour sa sœur du deuxième niveau, unie, plus simple, mais avec le même dessin de corniche. A l'extérieur, la souche de ces cheminées porte quatre petits balustres.

Probablement à la même époque, furent réalisées, en travées irrégulières, avec des linteaux droits segmentaires, les six grandes baies (2 m x 1,2 m) superposées deux par deux, de la façade est, surmontées de petites lucarnes rectangulaires. Il n'y a pas trace de lucarne au-dessus de la porte d'entrée et de sa baie, car un autre parti fut envisagé (voir plus haut). Les appuis des grandes baies devaient être saillants et moulurés (il en reste des traces), comme celui de la petite baie du haut du mur nord.

**Le repaire noble**, au XVIII<sup>e</sup> siècle, subit de gros travaux. La charpente fut entièrement refaite sur la partie avant, avec quatre pentes de toit sur des fermes brisées. Le faitage fut relevé de 50 cm, et une corniche profondément moulurée



*La cheminée de la grande salle n° 2 du premier niveau construite en même temps que l'escalier*

ajoutée sur les murs nord, est et sud. En revanche, le mur ouest, abrité sous l'appentis, est resté dans son état premier, sans corniche, avec les lambourdes largement débordantes de la toiture précédente, qui devait abriter les extrémités des poutres-entraits, toujours présentes.

Les sept œils-de-bœuf furent ouverts pour éclairer le grenier – et remplacer les lucarnes, probablement démodées, encore visibles – ainsi que trois baies à linteaux incurvés au deuxième niveau, deux au sud, une à l'ouest. Les linteaux des petites baies sont monolithes, alors que celui de la grande baie sud est segmentaire ; il pouvait, à l'origine, être droit, comme à l'intérieur, actuellement.

La cuisine fut aménagée au sud, où fut ouverte une porte extérieure, maintenant transformée en fenêtre. La cheminée fut placée à l'ouest et le four – trouvé ruiné – à sa suite. Il ouvrait dans la cheminée. Celle-ci repose sur deux consoles, fortement galbées, pour faciliter l'accès au foyer. L'une d'elles est percée du trou de tournebroche. Le linteau incurvé porte une tablette moulurée, puis le manteau plat couronné par une corniche à mouluration profonde, identique à celle de sa cheminée sœur superposée, toutes deux du modèle – réduit – de la corniche du toit.

Près de la cheminée de la cuisine se trouve le potager inclus dans le mur mitoyen avec la salle à manger, et ouvrant sur ces deux pièces. Sa pierre horizontale est percée de cinq orifices ronds ou carrés dans lesquels se fixent

les paniers métalliques porteurs des braises. La sortie de la cendre se fait à sa base, dans la cuisine. Le potager pouvait servir de passe-plat, de la cuisine à la salle à manger. L'évier, inclus dans le mur sud, est aéré par deux petits orifices ovales, creusés dans la pierre, en hauteur.

La cheminée sœur, superposée à celle de la cuisine, possède, comme celle-ci, un linteau incurvé portant une tablette. Mais, cheminée de chambre, elle a des piédroits, et son manteau porte, sculpté entre deux pilastres aux forts chapiteaux, un profond cadre de tableau au sommet chantourné en « chapeau de gendarme ». Une vigoureuse moulure souligne l'ouverture du foyer.

Alors que le mur sud est uniforme, sans remaniement, le mur est de l'ancienne cuisine porte, de chaque côté de la grande baie, deux piédroits et deux claveaux cintrés, restes d'anciennes portes.



*La cheminée de la chambre du deuxième niveau.*

**La demeure actuelle** conserve l'essentiel de la disposition qu'elle avait au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour l'avant corps, à savoir : l'escalier de pierre et ses neuf portes plein cintre, ouvrant sur trois grandes pièces, inchangées à chaque niveau, avec leurs six cheminées.

L'appentis arrière, où seuls subsistaient les murs et le toit, ouvre sur la cour par deux portes, l'une à linteau droit, l'autre incurvé. Il n'était éclairé que par des œils-de-bœuf et de très petites fenêtres chanfreinées au premier niveau, et par quatre baies au deuxième niveau : les deux petites, linteaux cintrés, au sud et à l'ouest de la prolongation, et deux, plus réduites, rectangulaires et chanfreinées, à l'ouest. Il fut éclairé et redistribué avec un long couloir ouvrant à l'étage sur l'escalier et les chambres, par les portes cintrées qui existaient. Au niveau du grenier, au nord, une petite baie à linteau droit, angles chanfreinés a, seule de la maison, gardé son appui débordant mouluré.

La maison, inhabitée depuis une cinquantaine d'années, ouverte au pillage lorsque nous l'avons acquise en 1959, menaçait ruine. Sa toiture était très endommagée, un mur était lézardé, elle avait perdu ses croisées, portes, planchers (sauf deux portes et un plancher), des chevrons moulurés avaient été coupés. Mais l'essentiel du gros œuvre permettait encore une restauration de l'édifice, en lui gardant son caractère. Et surtout étaient restés la sobriété extérieure et intérieure, la belle stéréotomie des ouvrages de pierre de taille qui font son originalité, et sa beauté.

**La cour**, à l'arrière de la maison, est entourée d'une grange, reconstruite sur la moitié de sa superficie vers l'année 1900 (après un incendie dû à la cuisine des porcs), et un long bâtiment de 20 m sur un seul niveau, comprenant un logement, plus l'ancienne écurie (10 m) ayant gardé sa porte cintrée, en pierre, et ses deux petites ouvertures.

Au Midi, elle est limitée par la petite route, jadis seulement chemin d'accès à la propriété, qui fut allongée en 1875 pour rejoindre la route Les Graulges-Charras. Le puits, entre la route et la maison, donne accès à la citerne qui recueille les eaux des toitures.

A l'Est, devant la maison, une grande terrasse est soutenue par un mur de pierres sèches ; elle est suivie, vers la vallée, des deux autres terrasses qui étaient soutenues de la même façon, la troisième s'appuyant en partie sur la tour-fuie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Malut comprenait trois métairies et la « réserve » du propriétaire, sur environ 100 hectares, dont moitié cultivable et moitié en forêt. C'était la propriété d'un hobereau qui y résidait, et y avait ses revenus.

A. R. D.

*Les plans et photographies sont d'Alain Ribadeau Dumas.*

### Annexe : propriétaires et habitants de Malut

1303. JEAN DE MALUC habitant la *magnamentum* de Maluc transige avec l'abbé de Grosbot (A.D. Charente, HV21). abandonne Malut à Guillaume de Mareuil de qui le domaine est connu provenir (arch. Grosbot).
1360. GÉRARD DE MINZAC rend hommage à Guillaume de Mareuil pour Plambeau, Les Graulges et Malut (arch. privées).
1449. JEAN VIGIER écuyer, au nom de son père Jean Vigier écuyer donne à rentes à Pierre Bordes la manse de Malut (arch. privées).
1452. JEAN VIGIER seigneur de Saint-Mathieu arrente Malut à Guillaume Longieras (A.D.D., 2 E 38). accord avec Ithier Loubert pour Malut et Champelat (A.D.D., 2 E 38.7).
1514. DAUPHIN PASTOUREAU Malut figure parmi les titres de propriété.
1678. ANTOINE DE CONAN seigneur de Connezac demande paiement rentes et arréages à Jean Mousnier et son fils pour la période 1573 à 1678 (arch. privées).
1681. JEAN DE MOUSNIER écuyer, seigneur de Malut (Jeheu, notaire de Charente).
1692. JEAN DE MOUSNIER, sieur de Malut, et feu Jeanne Duteil baptême à Beaussac de leur fille Françoise (A.D.D., E2).
1693. THOMAS DE CONAN sieur repaire Malut donne ses biens dont Malut à son neveu Claude de Conan (seigneur de la Bouchardière, marié en 1692 à Marie Jaquette de Pindray dlle de Bretanges) (Nobiliaire du Limousin).
1697. MARIE JAQUETTE DE CONAN, veuve hérite de Malut à la mort de Claude, tué à Saint-Crépin par Nicolas des Farges (Nobiliaire du Limousin).
1701. MARIE JAQUETTE DE CONAN épouse Jean de Campniac, écuyer, seigneur de Saint-Romain (arch. privées)  
1740, Philippe de Campniac, originaire de Malot Beaussac, est grand chantre de l'église de Tarbes (*Autour de l'abbaye de Ligueux*, de l'abbé Farnier).
1712. GUY DE FAYARD, chevalier, seigneur de la Dausse marié en 1699 à Marthe de Camain, achète Malut à Thomas de Conan, seigneur de Connezac et fait faire état des lieux (A.D.D.).
1739. ALEXIS DE FAYARD, chevalier, seigneur de Malut (fils du précédent) marié à Marie de Cosson-Lavignac à Bourrou, ils auront une fille Marie, qui suit\* (M. Hériard, château des Combes). inhumé à Beaussac en 1741 (A.D. Gironde, 9 J, comte de Saint-Saud).

1746. GUY DE FAYARD, chevalier, seigneur de la Dosse

habite son logis noble du repaire, afferme à Jean Menut la métairie des Brandes Malut 100 livres par an payables à la Saint-Jean et à la Saint-Michel (A.D.D., 3 E).

Il doit 8 000 livres à Marie de Cosson, veuve d'Alexis de Fayard pour le fermage de Puyloubard (A.D.D., 8 J 55).

1748. Mme DE BEAULAURENS, fille héritière de Guy de Fayard

habitant au lieu de Malut, doit à Marie de Cosson 9 000 livres pour le fermage de Puyloubard (A.D.D., 8 J 55).

1749. ALEXIS DE CAMPNIAC, seigneur de Malut épouse Marie de Maillard, fille de Joseph seigneur de Sainte-Croix et de Marie de Pindray (registre paroissial Beaussac).

1754. ALEXIS DE CAMPNIAC, chevalier seigneur de Lascout, habitant le repaire de Malut

afferme le moulin de Lascout Beaussac.

1756. ALEXIS DE CAMPNIAC, sieur de Malut marié à Marie de Fayard\*, fille d'Alexis à Bourrou

naissance et baptême de leur fils René (registre paroissial Les Graulges).

1761. MARTHE DE CAMPNIAC, fille d'Alexis seigneur de Malut et de dame Marie de Maillard

naît au lieu noble de Malut (registre paroissial Les Graulges).

1765. MARIE DE COSSON DE FAYARD, veuve d'Alexis de Fayard seigneur de Malut

teste en faveur de Marie de Cosson sa nièce (A.D.D., 8 J 55).

1767. JACQUES PHILIPPE DE CAMPNIAC est né à Malut

en 1834, il demande un passeport pour se rendre à Tarbes (copie ci-dessus, avec son signalement) (A.D.D.).

1773. MARIE DE MAILLARD, 60 ans, belle-mère d'Alexis de Fayard seigneur de Malut

décède au château de la Combe (Beaussac), enterrée dans l'église des Graulges (registre paroissial Les Graulges).

POLICE GÉNÉRALE DU ROYAUME.	
PASSE-PORT POUR L'INTÉRIEUR.	
Département d _____	
Sous-préfecture d _____	
Commune d _____	
Registre	N.° 19
SIGNALEMENT.	
L. M. campniac (ou) Jacques Philippe	
profession d'ancien capitaine de cavalerie	
né à Malut	
département de la Haute-Garonne	
demeurant à Piquigny	
allant à Tarbes	
d 17 <sup>ans</sup> 9 mois	âge de 67 ans,
taille d'un mètre 73	centimètres ( 1 pied 7 pouce ),
cheveux gris	front décoloré
sourcils noirs	yeux chat clair
nez long	bouche moy.
barbe grise	menton fourchu
visage oval	teint coloré
SIGNES PARTICULIERS.	
	
PIECES DÉPOSÉES.	
L'ancien	
FAIT à	le 29 février 1834.

Passeport délivré à Jacques Philippe de Campniac pour Tarbes en 1834.

1785. RENÉ DE CAMPNIAC, chevalier seigneur de Malut, habitant son repaire de Malut  
rend hommage au château Mareuil à Mgr de Talleyrand-Périgord pour son fief de Malut et des Roches et s'oblige à bailler au dit seigneur une paire de gants blancs par an (A.D.D., 3 E 9903).
1789. MESSIRE LE CHEVALIER DE CAMPNIAC, seigneur de son fief de Malut, demeurant en son château de Malut  
assigné à comparaître devant le sénéchal du Périgord pour assister à l'assemblée des trois états à Périgueux (A.D.D.).
1793. RENÉ DE CAMPNIAC  
est condamné pour émigration (alors qu'il n'avait pas quitté sa propriété) (A.D.D., 7 L 9).
1793. JEAN GRANGER  
achète Malut, bien national après le décès de René de Campniac (A.D.D., Q 850-549).
1806. JEAN DELAGE  
décède à Malut, inventaire au requis de son épouse Jeanne Massacré (A.D.D., 3 E 6756/223).
1815. JEAN MASSACRÉ et les héritiers de Jeanne Massacré  
inventaire (A.D.D., 3 E 6765).
1888. M. DE VILLARS  
« vieux château de Malut appartenant à M. de Villars » (chanoine Brugière).
1911. JEANNE COUSSY épouse Allard  
vend Malut à Albert Peyronnet.
1911. ALBERT PEYRONNET  
achète Malut.
1918. FRANÇOIS JOSEPH GLANGETAS  
achète Malut.
1959. PIERRE EMPOIS  
achète Malut à MM. Campot-Glangetas, exploite les bois et revend Malut à :
1959. JEAN ET ALAIN RIBADEAU DUMAS (celui-ci marié à Sabine Dupin de Saint-Cyr).

N.B. Il nous aurait été impossible de trouver et traduire certains documents d'archives sans l'aide d'amis bienveillants : le chanoine P. Pommarède, Mady Hériard, Claude-Henri Piraud, Gontran du Mas des Bourboux.

# Un disciple de Malebranche en Périgord : le marquis d'Allemans

par Jean-René DUJARRIC de la RIVIÈRE <sup>1</sup>

## **Introduction : l'œuvre de Malebranche du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours**

Nicolas Malebranche, prêtre de l'Oratoire de Jésus, est l'exact contemporain de Louis XIV, né en 1638 et mort en 1715. Dans son œuvre philosophique il s'efforce de pratiquer la pensée autonome à la manière cartésienne dans le respect de l'Écriture et de la tradition chrétienne. Dès la parution de *La recherche de la vérité* en 1674 et pendant toute sa vie, l'oratorien a rencontré beaucoup d'écho et suscité autant de défenseurs enthousiastes que de critiques irréductibles. Le siècle suivant est plus préoccupé de questions économiques et politiques. L'éloge académique de Fontenelle, en 1715, teinté d'une ironie qui annonce déjà Voltaire, est symptomatique de cet éloignement. L'œuvre de Malebranche bénéficie d'un certain retour des idées religieuses au XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, le parti pris laïc de la III<sup>e</sup> République le laisse, dans une certaine mesure, à l'écart de

---

1. Jean-René Dujarric de la Rivière, diplômé d'études supérieures de philosophie, est le fils aîné du professeur René Dujarric de la Rivière dont le nom a été donné à l'hôpital de Périgueux sur décision du conseil municipal du 6 mars 1953.



*Portrait de Malebranche. « Nicolas Malebranche, âgé de 75 ans, peint en 1713 par M. Santerre » inscription au dos du portrait, archives de l'Oratoire.*

l'Université. Il faut attendre les travaux d'Henri Gouhier, au début du XX<sup>e</sup> siècle et, un peu plus tard, de Martial Guérault, pour que lui soit donnée la place qui est la sienne. L'édition des œuvres complètes en vingt volumes par André Robinet à partir de 1966 consacre cette réhabilitation. Malebranche compte aujourd'hui parmi les successeurs reconnus de Descartes, au même titre que Leibniz, dont il constitue l'équivalent pour le catholicisme.

### **Le philosophe**

Malebranche, admis dans la congrégation de l'Oratoire à 18 ans, est ordonné prêtre en 1664, l'année même où la découverte fortuite d'un ouvrage de Descartes <sup>2</sup> va donner une orientation décisive à sa pensée. Sans renoncer jamais à la fidélité aux dogmes chrétiens et aux références à l'Écriture, il se

2. *Le traité de l'homme.*

donne désormais pour méthode la règle cartésienne de l'évidence rationnelle. Les publications se succèdent, à partir de 1674, suscitant objections et réponses. L'oratorien quitte très peu sa cellule : il répugne aux entrevues directes avec ses contradicteurs où, dit-il, « il craint de s'échauffer ». Il entretient donc une abondante correspondance. Parmi ces relations, un Périgordin, Armand du Lau, marquis d'Allemans, seigneur de Montardy, occupe une place privilégiée, et cela est suffisant pour éveiller notre curiosité, curiosité encore avivée lorsque l'on découvre que le seul déplacement d'importance que le religieux effectuera dans sa vie fut pour le Sud-Ouest, et plus précisément le Périgord, pour rendre visite à son ami. Qui était donc Armand du Lau pour mériter une telle marque de faveur ? Quel rôle a-t-il joué auprès de Malebranche ? Le sujet n'est pas indigne d'être proposé aux lecteurs du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* puisque cela a déjà été fait en 1889<sup>3</sup> par Albert Dujarric-Descombes sous le titre « La vie et les écrits du marquis d'Allemans ». En même temps la connaissance plus complète que nous avons aujourd'hui des « relations » du philosophe grâce aux travaux ultérieurs et en particulier à l'édition des œuvres complètes déjà mentionnée, justifie de reprendre le sujet en nous limitant à ce qui dans les œuvres du marquis d'Allemans concerne ses intérêts proprement philosophiques et ses rapports avec Malebranche.

## Le disciple

Armand du Lau, né en 1651, est issu d'une famille originaire de Biscaye, en Pays basque espagnol, installée en Périgord depuis la fin de la guerre de Cent Ans. Famille à l'origine calviniste, ainsi qu'en témoigne encore le prénom biblique de son père, Isaac, la famille du Lau a abjuré le protestantisme vers 1630-1640<sup>4</sup>. Armand est lui-même un catholique convaincu. Son ardeur à défendre le dépôt de la foi et l'église catholique (parmi ses écrits philosophiques on trouve une « défense de l'Église catholique ») participe-t-elle dans une certaine mesure du zèle du converti ? Il faut au moins l'évoquer. Armand du Lau est âgé seulement de 23 ans lorsqu'il découvre en 1674 *La Recherche de la vérité* et la jeunesse de ce disciple ne devra jamais être oubliée. A partir de cette date, totalement acquis à ce que l'on appelle « la philosophie nouvelle », ou « la philosophie des idées », il devient le correspondant et l'ami du philosophe, son interprète et

3. Tome XVI, p. 352-408, 452-497.

4. Chevé (Joëlle), *Une famille noble en Périgord à l'époque moderne. Les du Lau*, TER, Université de Bordeaux III, 1988 (non publié).

son avocat, son représentant dans les « conversations <sup>5</sup> » auxquelles l'oratorien se refuse, met à son service tous ses talents de diplomate et de conciliateur, ainsi que les relations qu'il a pu nouer à la cour. Il a en effet, en 1677, après la mort de son père, acheté une charge d'écuyer de la reine, peu lucrative, et à temps partiel, « par quartier », d'octobre à janvier, et se trouve ainsi introduit à la cour. Rue Saint-Honoré, à Paris, dans la maison de l'Oratoire, il a l'occasion de rencontres avec le philosophe. Saint Simon <sup>6</sup> réunit dans son souvenir l'homme du monde et le philosophe : « M. d'Allemans, qui était un homme fort distingué parmi la noblesse du Périgord... Le père et le fils <sup>7</sup> avaient beaucoup d'esprit, de savoir et de monde. Je les avais connus chez le célèbre père Malebranche, de l'Oratoire, dont la science et les ouvrages ont fait tant de bruit. » Cette période se termine en 1683, à la mort de la reine. D'Allemans se retire en Périgord : il a 32 ans. Mis à part quelques voyages à Paris, ses échanges avec l'oratorien, et bien qu'il juge « incommode de philosopher par lettres », auront lieu désormais de cette façon. Il nous en reste treize, entre 1683 et 1687. Nous ne disposons pas malheureusement de la correspondance qu'il reçoit du philosophe, à une exception près. Mais celui-ci lui envoie tous ses ouvrages dédiés et parfois en manuscrit avant leur publication. Ceux qui ont été conservés portent l'*ex-libris* des du Lau et la mention *ex-dono auctoris* ainsi que la trace des lectures du destinataire <sup>8</sup>. Comment Armand du Lau se montre-t-il à nous à travers cette correspondance ?

### « Des lettres philosophiques »

Sans entreprendre ici un exposé philosophique complet, il importe de situer au moins l'objet des controverses et des « disputes <sup>9</sup> » dans lesquelles Armand du Lau va combattre aux côtés du philosophe et s'exposer aux coups. Il s'agit tout d'abord de la nature des idées et de la très fameuse « vision en Dieu ». Pour Malebranche, nous n'apercevons pas les objets matériels directement, mais par l'intermédiaire d'une idée qui les représente et se trouve en Dieu, lieu de toute intelligibilité. Ici, c'est Arnauld, chef du parti janséniste, le contradicteur, avec son *Traité des vraies et des fausses*

5. Au sens du XVII<sup>e</sup> siècle : rencontres.

6. *Mémoires* pour l'année 1719.

7. Il s'agit de Jean-Armand, troisième fils d'Armand du Lau.

8. Nous devons à l'amabilité d'Henri et d'Hélène du Lau, que nous remercions chaleureusement pour leur accueil, d'avoir eu en mains trois de ces ouvrages, et d'avoir pu parcourir la galerie des portraits de famille, parmi lesquels manque malheureusement celui du « philosophe ».

9. Au sens du XVII<sup>e</sup> siècle, proche du latin « *disputatio* » : débats, controverses.

*idées, contre ce qu'enseigne l'auteur de « La recherche de la vérité »*. Le logicien s'oppose au métaphysicien, qualifié par ses adversaires de « visionnaire ». S'agissant de la conduite de Dieu comme créateur du monde et comme sauveur par l'Incarnation de son Fils, l'opposition vient encore d'Arnauld mais aussi de Bossuet pour qui l'action de Dieu par des volontés ou des voies générales ruine l'idée chrétienne de la providence. C'est le *Traité de la nature et de la grâce* qui est visé. Les jansénistes réussirent même à obtenir de Rome la mise à l'index de cet ouvrage en 1690 et, par la suite, de plusieurs autres œuvres de Malebranche <sup>10</sup>.

Comment caractériser le rôle de d'Allemans aux côtés du philosophe ? Rôle, nous l'avons dit, d'avocat, de représentant, et, avant tout, de conciliateur. Doué d'un véritable esprit philosophique, « esprit fort étendu, fort pénétrant » nous rapporte le jésuite Yves-Marie André, biographe et ami de Malebranche, qui ajoute malicieusement « et même plus théologien qu'il ne sied dans le monde à un homme de qualité ». Nous aurons à analyser plus loin ses essais philosophiques personnels qui en témoignent. Il semble cependant se laisser emporter parfois par le zèle de l'amitié, la force de la conviction et l'ardeur de la jeunesse. Il suffira d'en apporter ici quelques exemples.

Arnauld, dans son *Traité des vraies et des fausses idées*, avait critiqué *La Recherche de la vérité*. Malebranche compose à son tour une réponse à Arnauld <sup>11</sup>. D'Allemans pense qu'elle laissera le contradicteur sans voix : « je doute fort... qu'il écrive contre votre réponse » (lettre à Malebranche du 12 mars 1684). Il crie victoire trop vite, car Arnauld publiera à son tour une *Défense*. Sur le même sujet, il prend l'initiative de venir au secours de Malebranche : « je ne puis m'empêcher de vous proposer ce que je pense », en lui soumettant une démonstration « *more geometrico* », qui selon lui, « renverse l'essentiel du *Traité des vraies et des fausses idées* ». Nous ne connaissons pas l'accueil réservé par Malebranche à cette offre, mais d'Allemans, qui exprime par ailleurs beaucoup de considération pour Arnauld, fait preuve ici sans doute d'un excès d'optimisme.

Le différend avec Bossuet offre un autre exemple de l'activité inlassable de d'Allemans au service du philosophe. La dévotion qu'il lui voue le conduit ainsi parfois à s'illusionner sur les sentiments de ses contradicteurs.

10. Les œuvres de Malebranche figuraient encore à l'index en 1978. Cependant, André Robinet, présentant à Paul VI en 1966 l'édition des œuvres complètes, nous dit : « au cours de l'audience, des assurances formelles nous avaient été prodiguées en ce qui concerne la « libération » et « l'élargissement » de Malebranche et un haut dignitaire du Vatican annonçait que l'index ne serait pas réédité ».

11. On trouve ainsi dans la bibliothèque de Montardy un « recueil de toutes les réponses du père Malebranche à M. Arnauld », daté de 1709, marqué *ex-libris* d'Allemans *ex-dono auctoris*, que nous avons eu le privilège de consulter.

Il s'agit ici de la conduite de Dieu, aussi bien comme créateur de la nature que comme dispensateur de la grâce par l'intercession de Jésus-Christ. Dans les deux cas, pour Malebranche, Dieu ne peut agir que par des volontés générales – il dit ailleurs des voies générales – (il s'agit de l'équivalent théologique de ce que la science appellera plus tard « les lois de la nature ») et non par des volontés particulières à la manière des hommes. Bossuet, que « son crédit à la cour rendait formidable <sup>12</sup> » (Yves-Marie André) et dont on connaît la méfiance à l'égard de la philosophie : « la foi tient lieu de philosophie aux chrétiens », prononce-t-il ailleurs, y voit la négation d'une providence particulière, attentive et tutélaire, conforme à l'enseignement chrétien, et une atteinte à la sollicitude divine. Il saisit l'occasion de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, prononcée à Saint-Denis en 1683, pour lancer la condamnation : « que je méprise ces philosophes, qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut... comme si la souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières... » Cette allusion vise-t-elle Malebranche en particulier ou bien l'ensemble des philosophes, ou encore les philosophes « païens », par exemple les Stoïciens, tenants d'un ordre du monde indifférent à l'homme et qui s'impose à lui ? Autrement dit, le démonstratif « ces » par lequel Bossuet pointe du doigt ses adversaires est-il partitif, ou désigne-t-il l'ensemble de la catégorie ? Quoi qu'il en soit, Malebranche, avec raison, nous le verrons, se considère comme visé et s'en ouvre à d'Allemands. « Je vous avoue, lui écrit-il, que j'ai un très grand chagrin des dispositions de M. de Meaux à mon égard. » D'Allemands déploie à cette occasion tous ses talents de conciliateur. Côté Malebranche, il s'efforce de le persuader que sa doctrine, qui distingue dans l'action de Dieu, un projet qui est conçu « dans le dernier détail, mais exécuté par des voies simples et générales » ne peut être ici en cause. Côté Bossuet, il plaide le malentendu (Malebranche et ses disciples se plaignent souvent d'être mal compris) et s'offre à rédiger à l'intention du prélat, et avec des arguments plus scripturaires que philosophiques, un exposé de la doctrine du *Traité de la nature et de la grâce*, après l'avoir fait approuver par l'auteur. Le résultat n'est pas à la hauteur de ses espérances : Bossuet, dont nous savons par ailleurs qu'il reconnaissait en privé avoir visé Malebranche et s'en félicitait, répond par une missive sévère, qui ne nous est pas parvenue, mais dont on a retrouvé la minute dans ses papiers : « Je ne remarque en vous autre chose qu'un attachement tous les jours de plus en plus aveugle pour votre patriarche... Tout vous plaît de cet homme... Vous recevez à bras ouverts toutes ses nouvelles inventions... Je vous vois donc, cher Monsieur, tout livré à votre maître, tout enivré de ses pensées, tout ébloui de ses belles expressions ».

12. Au sens étymologique, proche du latin « *formido* » : redoutable.

L'hostilité de Bossuet est dirigée ici naturellement contre Malebranche, et c'est assez injustement que son avocat en fait les frais. Bossuet n'avait-il pas écrit, pour tout commentaire, en marge du *Traité de la nature et de la grâce* : « *nova, pulchra, falsa* <sup>13</sup> » ? Il est clair que l'opposition est ici celle de la théologie, au moins de la théologie positive à laquelle se tient Bossuet, et de la philosophie, ou à tout le moins l'opposition du thomisme et de la philosophie nouvelle. D'Allemans espérera encore une réconciliation entre l'évêque et le philosophe, unis dans une même opposition à Fénelon, au moment de la querelle de « l'amour désintéressé », qui pourrait faire l'objet d'une autre étude, sans s'éloigner du Périgord.

### Les écrits personnels et le testament spirituel

La correspondance contenait déjà des ébauches d'essais philosophiques, des démonstrations dans l'esprit et à la manière de Malebranche, comme ces preuves de l'immortalité de l'âme que l'on trouve dans une lettre du 4 janvier 1685. Ce qui était seulement ébauches se trouve développé et conservé, en dehors de toute correspondance et à l'intention sans doute d'un seul destinataire, dans le fonds du Lau aux Archives départementales de la Dordogne <sup>14</sup>. Nous nous attacherons particulièrement au titre I *Principes généraux de la philosophie générale* et au titre II *Conseils du marquis à son fils* <sup>15</sup>, (nous avons déjà mentionné le titre IV *Défense de l'Eglise catholique*). Le propos est ample et l'influence de Malebranche reconnaissable à tous moments. L'auteur se soucie de donner un fondement rationnel à une adhésion chrétienne qui n'est jamais remise en cause : « rien au monde n'est fondé comme la certitude et la divinité de notre foy ». L'exposé se présente le plus souvent sous forme déductive, jusqu'à aboutir à de véritables syllogismes. Tous les éléments sont empruntés à la philosophie de Malebranche.

Il n'y a pas de véritable rupture entre le titre I et le titre II, car, même si cela n'est pas explicitement dit, l'exposé de philosophie générale apparaît comme également destiné à son fils. Nous avons parlé de testament spirituel, car c'est peut-être dans ces pages, œuvre de la maturité (il y est question de feu M. de Meaux, donc après 1704) que Armand du Lau révèle le mieux sa personnalité. L'élève se voit fixer un vaste programme dont l'introduction ne surprendra pas : « les ouvrages du père Malebranche, qui doivent faire l'étude

13. « *nova, pulchra, falsa* » : il n'est pas aisé de traduire ce commentaire, car, pour Bossuet, "nouveau" est à peu près synonyme de "faux". On peut proposer, dans l'esprit plus que selon la lettre : « doctrine nouvelle, brillante, mais fausse ».

14. Il s'agit de la copie d'un secrétaire, et non de manuscrits de d'Allemans, comme le prouve la comparaison des écritures avec les documents contenus dans le fonds Adry, à Honfleur.

15. Il s'agit de son troisième fils : Jean-Armand.

de toute ta vie... » Il s'agit là du programme de l'« avant dinner ». Celui de l'« après dinner » est tout aussi copieux, et tout aussi Malebranchien. Il exige l'étude des mathématiques et des sciences, indispensable pour les cartésiens, jusqu'aux applications techniques. Ainsi, après « l'analyse, la géométrie, la trigonométrie, la mécanique, la sphère, la géographie » on trouve « les fortifications et le canonnage ». L'attitude vis-à-vis de l'histoire est également celle de Malebranche : « à côté de ce qu'on voit dans l'idée, il y a ce qu'on voit dans le fait ». Comme son maître, et comme généralement à son époque, et en particulier chez Bossuet, d'Allemans voit dans l'histoire un enseignement qui confirme le jugement que le chrétien peut porter sur le « monde » : l'universalité du mal et la fragilité des grandeurs. D'Allemans, qui n'a jamais manqué de considération à l'égard de Bossuet, recommande à son fils d'apprendre l'histoire dans le *Discours sur l'histoire universelle* et la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. On comprend que le marquis conclut : « Voilà une vaste carrière que je te propose, mon cher fils... ». Nous ne résistons pas cependant à l'envie de présenter encore quelques extraits de ce que nous avons appelé un testament spirituel où le caractère et la personnalité se révèlent le mieux : « sois simple, bon, vray, franc, gai, ferme et droit, c'est là la vraie noblesse et les titres les plus illustres ». La recommandation de se montrer gai, au premier abord surprenante, s'explique un peu plus loin : « qu'elle [la piété] n'aye jamais en toi cet extérieur sombre, chagrin, qui la rend si odieuse aux gens du monde ». Le trait méritait d'être noté et apprécié. Il s'agit bien d'une réflexion ou d'Allemans rassemble le meilleur de son expérience et de son savoir pour le transmettre à ce qu'il a de plus cher.

## Le voyage en Périgord

Nous avons vu d'Allemans défendre et interpréter Malebranche à qui il voue un véritable culte. Les formules d'envoi de ses lettres vont bien au-delà des formes habituelles de politesse, même en un siècle et un milieu très policés, où l'on redouble d'égard pour son correspondant, où la formule « votre serviteur » est de rigueur. Citons par exemple : « je vous honore, mon très cher et très révérend père, avec des santimans [*sic*] qu'il m'est impossible de vous exprimer ». D'Allemans, retiré dans sa province, souhaite ardemment une visite du philosophe. Dans une lettre du 1<sup>er</sup> juin 1687, il le presse de venir passer l'été à Montardy pour achever les *Entretiens sur la métaphysique et la religion* qu'il est en train de rédiger. La visite tant espérée aura finalement lieu entre mai et septembre 1688, et Malebranche l'effectue en compagnie d'un autre oratorien, le père Julien Salmon. Cette visite et le choix du lieu sont évidemment dictés par l'amitié, mais il faut cependant mentionner ce qui a pu être une raison supplémentaire d'effectuer ce voyage. Il s'agit des liens

particuliers qui existaient à l'époque entre l'Oratoire et le Périgord. Depuis 1666, l'évêque de Périgueux était un oratorien, Mgr Le Boux, auquel l'abbé Riboulet a consacré une étude <sup>16</sup>. Prédicateur ordinaire du roi, il avait, à vingt-deux ans, prononcé l'oraison funèbre de Louis XIII. La réforme, introduite à Bergerac dès 1542, s'y était développée très rapidement et la ville méritait son nom de « Genève du sud ». Elle resta protestante jusqu'au milieu du règne de Louis XIII. Après la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, Mgr Le Boux fit appel à ses confrères oratoriens pour instruire les « nouveaux catholiques ». Nous savons par ailleurs que cette mission rencontra des difficultés auprès du clergé local, mais l'abbé Riboulet reste très discret sur ce point. Les Dames de la Foi, établies à Bergerac, œuvraient également pour l'instruction et l'éducation des converties. Il ne peut s'agir, dans le cas de Malebranche, d'une semblable mission, dont aucune trace n'a pu être retrouvée dans les archives de l'Oratoire. Un détail cependant ne doit pas être omis : il explique un détour, non le voyage lui-même. C'est Mgr Le Boux, qui, en 1664, avait conféré la prêtrise au jeune Nicolas Malebranche, rue Saint-Honoré à Paris. Il n'en reste pas moins que le voyage dans le Sud-Ouest est bien un témoignage d'amitié du philosophe à l'égard de son fervent disciple, et nous pouvons souscrire à l'explication qu'en donne d'Allemans dans son *Mémoire* de 1716 pour servir à la vie du père Malebranche : « sa qualité d'incomparable ami et son si bon cœur le conduisirent chez nous ».

*Cette province quoy que si éloignée de Paris  
a eu le bonheur de le posséder pendant une  
grande partie d'un été et d'une automne.*

Lignes manuscrites de d'Allemans extraites du *Mémoire* :  
« Cette province quoy que si éloignée de Paris... »

« Cette province quoy que si éloignée de Paris eut le bonheur de le posséder pendant une grande partie d'un été et d'une automne » écrit d'Allemans dans le *Mémoire* déjà cité qui nous raconte, de manière trop succincte à notre goût, cet épisode. Mais d'Allemans veut déjà montrer que l'amitié a été plus forte que l'obstacle de la distance. Le départ de Paris a lieu peu après les fêtes de Pâques, dans un calendrier ponctué par la liturgie. La première visite est pour l'évêque de Poitiers, et de là, Périgueux – nous en connaissons la raison – où d'Allemans leur envoie un « équipage » qui les conduit à Montardy. Nous savons seulement que Malebranche, qui avait déjà

16. BSHAP, 1874, t. I, p. 41-56, 94-101, 166-179, 289-309.

achevé à ce moment les *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion* reçut à Montardy un grand nombre de voisins, visiteurs, et admirateurs parmi lesquels restent les noms de Boisset et La Clausure. Le bonheur de son hôte est à son comble. Après l'avoir fait chercher à son arrivée, il pousse la sollicitude et les bonnes manières jusqu'à l'accompagner sur le chemin du retour à Bordeaux et à La Rochelle où Malebranche se renseigne sur la construction des navires, et rencontre des ingénieurs. C'est là qu'ils se séparent. Malebranche est de retour rue Saint-Honoré en octobre 1688 après, écrit-il, « un séjour à la campagne de cinq mois ». Reconnaissons cependant que les documents publiés ou mis à la disposition du public ne satisfont pas notre curiosité et nous aurions souhaité plus de détails sur les occupations et les « conversations » de Malebranche à Montardy.



Château de MONTARDY, Commune du Grand-Brasac (Dordogne)

Vue de Montardy (collection P. Pommarède).

## Conclusion

Il est temps, comme le fait d'Allemans lui-même après la disparition du philosophe en 1715, de chercher la raison de cette relation privilégiée. Les contemporains l'ont reconnue en sollicitant le témoignage et les souvenirs du Périgordin lorsqu'il s'est agi d'écrire la vie du père Malebranche. Le *Mémoire* de 1716 répond à une demande d'informations du père Lelong, alors bibliothécaire de l'Oratoire, qui fournit lui-même des renseignements au jésuite Yves-Marie André, déjà cité. Ainsi que nous l'avons remarqué,

d'Allemans a trouvé dans le « nouveau système » un moyen qui lui permettait d'argumenter et d'étayer sa piété. Au-delà, ou plutôt en deçà, de l'accord des intelligences, la lecture des lettres et des écrits personnels révèle une étroite similitude des tempéraments, des caractères et de l'ensemble de la personnalité. Tempéraments tout d'abord : les deux hommes ont une santé fragile (d'Allemans s'en plaint à plusieurs reprises dans ses lettres, et va jusqu'à adopter la médecine très personnelle que s'administre Malebranche<sup>17</sup>). Ils sont tous deux, ensuite, portés à la retraite et à la méditation. Pour réfléchir et « rentrer en lui-même » – c'est pour lui rencontrer Dieu – Malebranche commence par s'isoler du monde extérieur. D'Allemans, quant à lui, préfère très vite la retraite à Montardy aux prestiges de la cour. L'attachement passionné du disciple pour le philosophe s'explique par cette identité profonde des tendances. N'ont-ils pas été parfois interchangeables ? L'aristocrate prenant en plusieurs circonstances la place du philosophe qui, nous dit l'abbé Riboulet, « l'aimait comme un frère ». Nous espérons avoir réussi à illustrer, pour le lecteur, cette parenté spirituelle.

J.-R. D. de la R.

#### Documents et ouvrages consultés :

- Archives de l'Oratoire de France (Paris).
- Archives départementales de la Dordogne, fonds du Lau, 2 E 1841 article 68 (manuscrits de la main d'un secrétaire).
- Archives municipales de Honfleur, série 15 II, fonds Adry (dernier bibliothécaire de l'Oratoire avant la Révolution), correspondance et « Mémoire » de d'Allemans autographes.

- *BSHAP*

« Etude historique sur Mgr Guillaume Le Boux évêque de Périgueux » par l'abbé Riboulet, 1874, t. I.

« La vie et les écrits du marquis d'Allemans, 1651-1726 », par Albert Dujarric-Descombes, 1889, t. XVI.

- *La Revue du Temps Présent*

« Un marquis philosophe au XVII<sup>e</sup> siècle : Malebranche et le marquis d'Allemans » par Tancrede de Visan (pseudonyme de Vincent Biétrix, journaliste et publiciste lyonnais), décembre 1910.

---

17. Malebranche a découvert une panacée : absorber quotidiennement de très grandes quantités d'eau.

- Chevé (Joëlle), *Une famille noble en Périgord à l'époque moderne : les du Lau*, T.E.R., Université de Bordeaux III, sous la direction d'Anne-Marie Cocula, 1988 (non publié).

Et, plus largement :

- Malebranche, *Œuvres complètes*, par André Robinet,  d. Vrin-CNRS, 20 volumes, à partir de 1966 et particulièrement les tomes XVIII, XIX et XX : correspondance et relations diverses.
- Arnauld, *Des vraies et des fausses idées*, corpus des œuvres de philosophe en langue française, Fayard, 2002.
- Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche et Discours sur l'histoire universelle*.

# Henri Léon Vigier dit Vignal (1818-1862) officier de santé à Miremont

par Philippe ROUGIER

Pendant presque tout le XIX<sup>e</sup> siècle coexistèrent deux catégories de médecins \* « parce qu'il y a deux espèces de malades, ceux qui sont riches et ceux qui ne le sont pas <sup>1</sup> » : d'un côté les docteurs en médecine, terminant leurs études à la faculté par une thèse, de l'autre, les officiers de santé, recevant une formation bien moins approfondie, et examinés par un jury départemental. « Ces médecins de second ordre se contentent d'un salaire moins élevé et leurs habitudes leur permettent de fixer leur domicile dans des localités où pour un homme formé à d'autres coutumes l'existence ne serait pas supportable <sup>2</sup> ». Ils étaient souvent liés au monde rural, tandis que les docteurs s'établissaient plutôt dans les villes (par exemple, Périgueux comptait, en 1847, 11 docteurs pour 6 officiers <sup>3</sup>).

\* Dans un souci de clarté, pour éviter toute confusion, les docteurs en médecine seront désignés par « docteurs », les officiers de santé par « officiers », et le terme « médecins » regroupera ces deux catégories.

1. Lucas-Championnière, *Statistique du personnel médical en France*, Paris, 1845.

2. Lucas-Championnière, *op. cit.*

3. Archives départementales de la Dordogne (A.D.D.), 5 M 5, liste générale des médecins chirurgiens, officiers de santé, pharmaciens, herboristes et sages-femmes établis dans le département de la Dordogne.

La Dordogne présentait, vers le milieu du siècle, une relativement forte densité médicale ; le département se classait 10<sup>e</sup> en France, avec 1 médecin pour 1 310 habitants (moyenne française : 1 médecin pour 1 810 habitants). Cette densité va avec l'abondance des officiers de santé dans le département : ils étaient 240 pour 202 docteurs en 1847 <sup>4</sup>. Au contraire il n'y avait que 4 officiers de santé pour 5 docteurs en moyenne nationale <sup>5</sup>.

La découverte inopinée d'un document curieux m'a mis sur la piste très effacée d'un de ces nombreux officiers de santé méconnus.

### Vignal

Henri Léon Vigier portait comme surnom le nom de la terre de sa famille : Vignal. Dans ce hameau, splendidement situé sur les hauteurs de la commune de Journiac (près du Bugue), était né son père, Antoine Vigier, d'une famille d'agriculteurs. Celui-ci avait été reçu officier de santé en 1808 <sup>6</sup> et resta toute sa vie installé au chef-lieu de la petite commune. Il eut deux fils. L'aîné Marc Henri (né en 1815) devint secrétaire de la mairie du Bugue. Le cadet, Henri Léon (né le 30 janvier 1818), exerça la même profession que son père, comme cela arrivait souvent.

En 1839, Vigier est « élève en chirurgie » à Périgueux (probablement en apprentissage auprès d'un docteur ou à l'hospice <sup>7</sup>) quand il passe devant le conseil de révision <sup>8</sup>. Il est exempté pour « vice lymphatique ». A défaut d'identifier cette maladie, je dirai qu'elle est... rare, puisque aucun autre des 950 jeunes gens examinés dans l'arrondissement de Sarlat ne présente cette pathologie. Il reçoit son diplôme d'officier de santé à Périgueux le 22 octobre 1841 <sup>9</sup>. La préfecture enregistre, le 8 janvier suivant, son installation à Journiac, où il prend la suite de son père qui décède tout juste 3 mois après. L'année suivante, il épouse une certaine Radegonde Reynier – 19 ans – fille d'un notaire de Cendrieux.

Il quitte ensuite Journiac pour s'établir dans la commune limitrophe et un peu plus peuplée de Mauzens-et-Miremont (1 100 habitants contre 900 à

4. *Idem.*

5. Lucas-Championnière, *op. cit.*

6. A.D.D., 5 M 7, registre du bureau des établissements publics de la préfecture de la Dordogne.

7. Victor Cousin (*De l'enseignement et de l'exercice de la médecine et de la pharmacie*, Paris, 1850) estimait que les officiers de santé étaient formés « à peu près au hasard, ici dans une officine, là dans un stage souvent fictif auprès d'un médecin, rarement dans des hôpitaux puis examinés à la hâte par des jurys très médiocrement composés ».

8. A.D.D., 2 R 53 et 2 R 523.

9. A.D.D., 5 M 7, registre du bureau des établissements publics de la préfecture de la Dordogne.

Journiac en 1846 <sup>10</sup>), au village de Miremont, bien plus habité qu'aujourd'hui (55 habitants), en dessous du château abandonné. Il y succède vers 1845 à Jean-Romain Roux, autre officier de santé parti dans le Lot-et-Garonne. Lui aussi est d'une lignée d'officiers de santé : il est le fils de Jean Roux qui a été reçu officier de santé à Périgueux en même temps que Vigier père <sup>11</sup>. Vigier prend leur suite dans leur maison, la belle grande bâtisse en bas du village. Il fixe ainsi définitivement son domicile à Miremont.

### La suppression des officiers de santé ?

Les officiers de santé craignent pour leur sort dans les toutes dernières années de la monarchie de Juillet, à l'occasion du débat concernant la réorganisation de la médecine. Le ministre de l'Instruction publique propose l'instauration d'une classe unique de médecins, tous docteurs, et la suppression des médecins de second ordre. A l'opposé, les arguments d'un Victor Cousin (1792-1867) pour les défendre sont extrêmement révélateurs d'un certain état d'esprit à la veille de la révolution de 1848 : « Que des docteurs se résignassent à aller pratiquer dans des hameaux ? Sauf exception vous n'aurez dans les villages que le rebut des docteurs. Venir exercer dans une campagne ou une très petite ville : quelle chute pour un homme qui a passé plusieurs années au sein d'un foyer de lumières éblouissantes, retombé parmi des paysans, des ouvriers, des petits marchands. Ne vaudrait-il pas mieux un homme moins instruit, un officier de santé né de parents trop peu riches pour aspirer à la haute et coûteuse instruction des facultés ? Voilà le vrai médecin de campagne. Il est aisément le consolateur du pauvre parce qu'il en est presque le compagnon <sup>12</sup> ». En un mot, « aux malades pauvres et simples guérissant facilement au bon air des champs, il faut des médecins pauvres et simples comme eux <sup>13</sup> ».

10. A.D., 6 M 83 et 84, recensements de Journiac et Mauzens-et-Miremont 1846.

11. Jean Roux était lui-même fils du chirurgien Marc-Antoine Roux. Celui-ci avait été désigné en 1789 pour remettre le cahier de doléances du tiers état de Mauzens-et-Miremont à l'assemblée générale à Périgueux (Lecoq (Jean), *Miremont*, s.l., 2002).

12. Cousin (Victor), *op. cit.*

13. Cité par Germain Galérant dans *Médecine de campagne : de la révolution à la belle époque*, Paris, 1990. Ce genre de théorie n'était pas nouveau. La voici expliquée par M. de Saint-Géry à la chambre des députés le 16 avril 1825 : « Il n'est pas exact de dire que les maladies du pauvre et de l'habitant des campagnes exigent les mêmes connaissances que celles du riche ou de l'artisan de nos cités. La vie laborieuse des champs, l'air pur, la simplicité des aliments mettent le cultivateur à l'abri d'une foule d'infirmités. L'épuisement des forces suite d'un travail extraordinaire ou d'une nourriture insuffisante, les excès le jour de repos, les imprudences qui excitent la transpiration sont les principales causes des maladies auxquelles il est sujet. Souvent il suffit d'un peu de repos, de la diète ou d'une nourriture substantielle ». Cité par Jacques Bescond dans *Genèse et devenir de deux ordres de praticiens en France : les officiers de santé de 1803 à 1892* (thèse en épistémologie et histoire des sciences), Paris, 1998.

Le projet de loi est débattu à la chambre des pairs de février à juillet 1847 et sombre finalement lorsque éclate la révolution en février 1848 <sup>14</sup>.

Quoi qu'il en soit, les nuances entre les différentes classes de médecins échappent à bien des contemporains de Vigier, qui est désigné dans les documents officier de santé, chirurgien, médecin, voire docteur en médecine.

## 1848

Avec la révolution, les médecins saisissent l'occasion de participer à la chose publique en tant qu'élus : les deux assemblées élues en 1848 et 1849 comportent la même importante proportion de médecins : 52 sur 878 représentants à l'assemblée constituante de 1848, 42 sur 713 à l'assemblée législative de 1849. Alors que la répartition politique s'inverse entre 1848 et 1849, les médecins restent dans les deux cas proportionnellement plus nombreux dans les rangs des républicains de gauche (les partis politiques n'étant pas constitués, les chiffres ne peuvent être qu'approximatifs : 18 sur 100 en 1848, 14 sur 180 en 1849) <sup>15</sup>.

La Dordogne se distingue : c'est le département qui envoie le plus de représentants – sept – du corps médical aux diverses assemblées nationales entre 1848 et 1851 <sup>16</sup>. Sur les 118 candidats de la Dordogne à la Constituante, pas moins de 16 sont des médecins. Plusieurs figures marquantes de républicains se trouvent dans les 29 médecins signalés par l'abbé Rocal dans *1848 en Dordogne*, parmi lesquels Vigier aura connu au moins Burette, officier de santé au Bugue, candidat à la constituante, et le Dr Brou de Laurière, son témoin de mariage à Cendrieux, président du bureau de la Nouvelle Ruche du Centre, l'organe des démocrates-socialistes. Il aura aussi eu connaissance de la revendication de Clément Dulac (candidat communiste de Saint-Léon-sur-Vézère) qui demande des médecins fonctionnaires <sup>17</sup>.

Vigier ne paraît pas avoir joué de rôle particulier (il ne figure pas non plus sur les tables des francs-maçons <sup>18</sup>), mais des indices postérieurs permettent de déduire, semble-t-il, que ses opinions étaient celles d'un républicain modéré.

Dans ces années autour de 1848, la situation change résolument dans le petit secteur près de Miremont. De 1847 à 1851, le nombre de docteurs au Bugue passe de un à trois tandis que les docteurs de Cendrieux et de Saint-Léon,

14. Galérant (Germain), *op. cit.*

15. Léonard (Jacques), *La vie quotidienne du médecin de province au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1977 ; Seignobos (Charles), *La Révolution de 1848. Le second empire*, Paris, 1921.

16. Léonard (Jacques), *op. cit.*

17. Rocal (Georges), *1848 en Dordogne*, Paris, 1934.

18. Bibliothèque nationale de France, Fm2 343 et 766.

et les officiers de Rouffignac et de Saint-Félix-et-Mortemart ; seul demeure celui de Plazac, Pierre Tibeyrant <sup>19</sup>, appartenant à la famille dont l'histoire a inspiré *Thalie de Molènes* <sup>20</sup>, sans compter un nombre indéterminé de guérisseurs et rebouteux, surtout Hautefort la Brugère, célèbre au-delà des limites de Rouffignac et dont Eugène Le Roy a laissé le portrait <sup>21</sup>.

### Trois enterrements et deux remariages

Autre changement, l'épouse de Vigier meurt à 24 ans le 14 avril 1847. Elle n'habitait plus avec son mari depuis un an au moins. Chose remarquable, elle est soignée pendant ses trois derniers mois chez une famille du Bugue à qui elle lègue tous ses biens sans rien laisser à son mari.

Il ne tarde pas à se remarier. En épousant en septembre 1848 une nièce de Jean Roux, Nathalie Freyssengeas, il entre officiellement dans la famille Roux. Elle avait compté plusieurs propriétaires aisés, mais il ne reste plus à Miremont que les veuves et les jeunes filles à marier. Nathalie Freyssengeas est légataire de plusieurs immeubles et les Vigier habitent une « maison de maître » toute proche de celle qu'il occupait jusqu'alors <sup>22</sup>. Plus rapide que la précédente, la nouvelle épouse meurt sept mois plus tard, à 23 ans, mais cette fois-ci, elle désigne son mari comme héritier universel. Il reste donc dans la maison de Miremont avec sa belle-mère et sa jeune belle-sœur Anna.

Après le coup d'Etat, Vigier est brillamment élu conseiller municipal de Mauzens-et-Miremont en 1852 et 1855. Il prête serment de fidélité à l'Empereur en 1853, mais il est presque constamment absent des réunions du conseil municipal <sup>23</sup>, ce qui empêche d'apprécier ses activités et opinions en tant qu' élu.

A la même époque, Vigier et sa belle-sœur se trouvent contraints d'emprunter et d'hypothéquer « tous les immeubles qu'ils possèdent à Miremont », et il achète plusieurs biens à Miremont pour des sommes modiques. Indice des mauvaises rentrées d'argent du médecin ?

En 1858, après neuf ans de veuvage, Vigier finit par épouser Anna, 27 ans, sœur cadette de sa deuxième femme. Que les âmes inquiètes se rassurent : elle survivra à Vigier et ils ont une fille, Anne Léonie, le 1<sup>er</sup> janvier

19. A.D.D., 5 M 5, liste générale des médecins chirurgiens, officiers de santé, pharmaciens, herboristes et sages-femmes établis dans le département de la Dordogne.

20. Molènes (Thalie de), *Les Tibeyrant* (4 vol.), Paris, 1995-1998.

21. Le Roy (Eugène), *Le Moulin du Frau*, Paris, 1895.

22. A.D.D., 63 P 432, 433 et 1068/3, matrices cadastrales de Mauzens-et-Miremont.

23. Archives municipales de Mauzens-et-Miremont.



Miremont, trois bâtiments habités ou possédés par Vigier : A. la maison de Jean Roux ; B. la maison de Nathalie Freyssengeas ; C. le donjon du château (photo P. Rougier).

1859. Mais rien ne perdure. Vigier était-il malade ? Il reçoit des soins et meurt à 44 ans le 14 mars 1862, sans avoir célébré les anniversaires de décès de ses deux premières femmes et de son père, tous en avril. Il est enterré sous une croix des moins chères (5 francs, le prix de la lessive posthume de ses hardes !). Il aura été le dernier médecin de Mauzens-et-Miremont.

S'il y a quelque mystère autour de ses trois femmes, sa vie professionnelle reste jusque là dans l'ombre, comme celle de tant d'officiers de santé. « Plus obscurs que les docteurs par leurs origines et par leurs carrières, plus enfoncés dans l'anonymat rural, peu cultivés et peu éloquents, ils ne publient rien et n'osent pas se montrer dans les sociétés savantes <sup>24</sup> ». Deux documents posthumes apportent enfin quelque lumière.

## L'inventaire

D'abord l'inventaire après décès <sup>25</sup> révèle que la famille Vigier habitait une maison toute petite mais au mobilier nombreux avec quelques signes d'embourgeoisement (une baignoire, quatre estampes...). Elle paraît correspondre à cette « maison en très mauvais état » dans le haut du village qu'il avait achetée en 1857 et qui est maintenant détruite.

24. Léonard (Jacques), *op. cit.*

25. A.D.D., 3 E 23722, Me Gontier, 7 et 11 août 1862. Toutes les informations sur l'aspect matériel de la vie de Vigier proviennent des nombreux actes passés en cette étude de Mauzens entre 1844 et 1884 (3 E 23704 à 23743).

On tirait des revenus d'une métairie et de deux maisons louées aux entrepreneurs et employés de la compagnie de la ligne d'Orléans occupés à la construction du chemin de fer et du grand viaduc de Miremont (pour lesquels les époux Vigier avait cédé des terrains). Une de ces maisons est... le donjon du château ! Ce n'est pas la moindre surprise que me réservait le personnage. La tradition orale veut effectivement que le donjon ait été habité au XIX<sup>e</sup> siècle.

Quant aux revenus découlant de l'activité du médecin, on enregistre pour 800 F de créances de la clientèle (20 % de la succession !) dont « une grande partie doivent être considérées comme véreuses ». Aux pauvres, on ne distribue que 20 F et « toutes ses hardes et son linge de corps qui étaient du reste de peu de valeur ».

Une autre maison lui servait apparemment plus spécialement pour ses activités professionnelles. Le matériel médical atteste qu'un officier de santé effectuait aussi bien des préparations pharmaceutiques que des accouchements, des extractions dentaires ou des actes chirurgicaux : 1 mortier en marbre, 1 forceps, 2 petits fers pour arracher les dents, 1 trousse avec 8 petits instruments de chirurgie, 1 instrument de chirurgien en acier poli et 1 petite seringue hors d'usage. Des 97 volumes « de médecine et littérature » rangés dans la « petite bibliothèque en peuplier », on ne mentionne malheureusement que cinq titres. Ils appartiennent à de vieilles éditions, certains proviennent peut-être de Vigier père ou de Roux :

– *Dictionnaire des études médicales pratiques* par Amussat *et al.* (1838-1839)

– *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale* par L.-C. Roche *et al.* (3 éd. entre 1828 et 1844)

– *Anatomie descriptive* par X. Bichat (1829)

– *Cours sur les généralités de la médecine pratique et sur la philosophie de la médecine* par J.-J. Leroux (1825-1826)

– *Éléments de pharmacie théorique et pratique* par A. Baumé (1818, s'il ne s'agit pas d'une édition du XVIII<sup>e</sup> siècle !).

D'après l'inventaire, Vigier utilisait un âne pour ses déplacements contrairement, par exemple, au Dr Raffailac d'Auriac qui montait à cheval avant la Révolution de 1789<sup>26</sup>. En effet, les obligations professionnelles des médecins de campagne incluait de très nombreux « voyages » par les mauvais chemins.

26. Favalier (Jeanne), *Auriac-du-Périgord : Histoire et chronique*, Périgueux, 2000.

## Léon le Populaire

Voici enfin un simple feuillet imprimé qui est arrivé jusqu'à Paris grâce au dépôt légal. Ce document inattendu, trouvé à la Bibliothèque nationale de France, est un éloge funèbre en vers. Ces couplets furent « offerts aux habitants de Rouffignac à l'occasion du banquet réunissant à l'issue du service [religieux] les amis les plus intimes du défunt » organisé à Rouffignac le 3 octobre 1864 (soit 18 mois après le décès). Ils sont édités grâce à « une souscription volontaire des habitants de la commune de Rouffignac » et imprimés chez Dupont à Périgueux. Ils laissent entrevoir un homme différent de celui révélé par les documents administratifs : le bon médecin dévoué aux populations démunies et reconnaissantes (je ne cite que des extraits des 9 strophes de 8 vers) :

*A la mémoire de Léon Vigier dit Vignal,  
médecin à Miremont-de-Mauzens (Dordogne)  
né à Journiac 29 janvier 1818, et décédé à Miremont  
le 14 mars 1861 [sic !]*

*Toujours partout de lui l'on se rappelle  
Toujours partout des cœurs battent pour lui [...]  
Des comme lui le bon Dieu n'en fait guère  
Disait un jour un vieillard tout en pleurs ;  
C'était pour tous un véritable frère :  
A Rouffignac on le sait mieux qu'ailleurs [...]  
Léon avait le meilleur cœur du monde  
Il vous l'ouvrait et la nuit et le jour. [...]  
Léon aimait l'enfant du prolétaire  
Comme le fils des plus riches maisons.  
C'était ici sa terre de plaisance ;  
Il lui donnait la moitié de son temps. [...]  
Un médecin n'a pas d'heure précise  
Répondait-il, s'il veut des guérisons.  
Nommons-le donc Léon le Populaire  
Puisque du peuple il aimait les maisons.  
A Rouffignac qui ne pourrait se plaire ? [...]*

Le texte est signé Louis Hamel. Il semble que la rédaction de ces strophes lui ait ouvert une carrière d'auteur de couplets de circonstance. L'hommage à Vigier est le premier de toute une série, comme *A la mémoire de Calixte Souplet* (qui partage les vers et vertus de Vigier : « *Souplet aimait l'enfant du prolétaire ; Il protégeait le pauvre en sa misère* »). Il s'agit

toujours d'encenser des personnages dévoués au pauvre peuple, ou bien de glorifier l'Empereur. Mais ces feuilles sont toutes imprimées à Reims ou Saint-Quentin (Aisne) et je me demande bien comment l'auteur, venu en personne, aboutit à Rouffignac.

Ces paroles ont été conçues pour être chantées sur l'air d'une chanson de Béranger, *A mes amis devenus ministres*<sup>27</sup>, probablement choisie à dessein comme marque d'humilité du défunt :

*Non mes amis, non, je ne veux rien être  
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître [...]  
En me créant Dieu m'a dit « ne sois rien ! »  
Votre tombeau sera pompeux sans doute,  
J'aurai sous l'herbe une place à l'écart.*

Même si le Second Empire usa et abusa des pensées du « poète national » à partir de sa mort en 1857, on se souvenait certainement en Dordogne que le chantre de la révolution de 1830 avait été emprisonné à la Force en 1828-1829<sup>28</sup>.

Pourquoi cet hommage fut-il organisé à Rouffignac ? Sans doute cette commune de 2 640 habitants, bien qu'elle fût alors dotée d'un docteur (pour les malades riches ?), mobilisait-elle Vigier plus que les communes voisines plus petites ou que le Bugue avec plusieurs médecins. Sans savoir si ces faits ont été déterminants, notons que d'une part le docteur de Rouffignac était justement le fils du maire (Jean-François Foulcon-Laborie) et que d'autre part, il y avait là un fort courant républicain, personnifié entre autres par le notaire Pierre Roger (1797-1869), et son fils Emile Roger (1831-1907), le futur sénateur<sup>29</sup>. Le père avait été arrêté au moment du coup d'Etat du 2 Décembre et le fils, élu député, avait refusé de prêter serment à l'Empereur, contrairement à Vigier. La femme du notaire n'était autre que la sœur de M<sup>e</sup> Gontier (1782-1851), notaire et maire de Mauzens-et-Miremont, dont le frère de Vigier avait été le secrétaire.

Hasard ou conséquence ? La veuve Freyssengeas décède quatre jours après la cérémonie en mémoire de son double gendre ! Cette manifestation de reconnaissance publique n'est pas isolée, en un temps où se multiplient les célébrations des « saints laïques » : « Toutes les régions à partir de 1850

27. Béranger (Pierre-Jean de), *Chansons nouvelles et dernières*, Paris, 1833.

28. Touchard (Jean), *La gloire de Béranger*, Paris, 1968.

29. Centre aquitain de recherches en histoire contemporaine, *Dictionnaire des parlementaires d'Aquitaine sous la troisième république*, Bordeaux, 1998.

offrent des exemples spectaculaires de témoignages populaires d'admiration pour les médecins exceptionnels <sup>30</sup> ». Thème fréquent, les louanges au médecin charitable, par exemple à propos du Dr Delbeitz, né en 1818 comme Vigier et député du canton d'Eymet : « un sincère démocrate. Bienfaiteur de la classe pauvre à laquelle il prodigue ses soins avec un désintéressement complet et un dévouement qui a quelque chose de saint. Sa vie politique est le patriotisme en action, sa vie professionnelle est la charité en exemple <sup>31</sup> ».

A Rouffignac qui ne pourrait se plaire ? Après ces événements, la jeune veuve Vigier s'y installe après avoir épousé en 1868 un propriétaire aussi originaire de Miremont. Ils habitent au village de la Boulanchie. Surprise ! Voilà que les couplets trouvés à Paris me ramènent fortuitement à la colline en face de chez moi à Barre <sup>32</sup>. Les descendantes de Vigier, elles, continuent un parcours républicain (la descendance de Vigier, qui vécut entouré de femmes, s'est faite presque exclusivement de femme en femme). Sa fille cultivatrice à la Boulanchie tenait à cheptel des bestiaux du sénateur Roger. Ses petite fille, arrière petite fille, arrière-arrière petite fille, toutes institutrices ou professeur, se sont transmis jusqu'à nos jours son lointain souvenir <sup>33</sup>...

Le voit-on enfin partir avec son âne, pour soigner à crédit comme le médecin de campagne de Balzac « pansant continuellement les plaies du pauvre » ? « Si vous êtes riche, vous paierez bien ; sinon, je ne veux rien <sup>34</sup> ». Peut-être même sa réputation est-elle venue jusqu'à un autre romancier qui connaissait bien Rouffignac et qui songera à ces humbles médecins lorsqu'il écrira *l'Ennemi de la Mort*.

P. R.

---

30. Léonard (Jacques), *op. cit.*

31. Alhoy (Maurice), *Biographie parlementaire des représentants du peuple à l'Assemblée nationale constituante de 1848*, Paris, 1848.

32. Palué (Marie), Rougier (Philippe), « La paroisse de Rouffignac dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (1<sup>ère</sup> partie) : La situation toponymique » in *Art et Histoire en Périgord noir*, 2003, p. 52-60.

33. Je remercie Mme Duteil-Cronenberger et les personnes de Mauzens-et-Miremont et Grun-Bordas qui ont bien aimablement partagé leurs souvenirs.

34. Balzac (Honoré de), *Le médecin de campagne*, Paris, 1833.

# Il y a 60 ans : témoignage sur l'alimentation en « carburant » de la Brigade RAC

par Hubert de PAYSAC (†) <sup>1</sup>

*Ce qui suit est le récit rédigé par Hubert de Paysac – ancien membre de notre Société, décédé il y a maintenant 10 ans – de sa participation originale à l'effort de Résistance contre l'occupant en Dordogne et dans les Charentes.*

*Il le fait à la première personne, en un style direct, qui fait revivre sa personnalité d'homme d'action, mais aussi la vie d'un jeune patriote de 19 ans, au temps des « moteurs à gazogène ».*

A partir de juillet 1944, quelques mois après le retour de mon service au sein de « Jeunesse et Montagne », caché dans le Massif du Champsaur, dans les Hautes-Alpes, j'ai travaillé avec la compagnie du Train de la Brigade

---

1. Ce texte nous a été fort aimablement confié par Gontran du Mas des Bourboux, fils d'Hubert de Paysac.

Rac<sup>2</sup> et j'ai ravitaillé celle-ci en charbon de bois pour ses véhicules à gazogène<sup>3</sup>. J'avais alors 19 ans.

Le chantier de carbonisation de charbon de bois que je dirigeais à Charras, en Dordogne, pour le maquis, était à l'origine l'affaire de mon cousin Guy de Grandmaison. J'y travaillais au départ à titre de charbonnier afin d'éviter le STO (Service du Travail Obligatoire) depuis le mois de mars.

Mon cousin, plus tard connu dans le maquis sous le surnom de *Tagada*, travaillait alors pour la société anonyme Fouillant Angoulême (la SAFA) qui avait son chantier et dépôt de vente dans l'ancienne gare de l'Etat à Angoulême.

Peu de temps après que Grandmaison ait quitté son chantier pour rejoindre le 1<sup>er</sup> bataillon de l'armée secrète, à Nontron, tous les chantiers de carbonisation de la région ont cessé leur activité – en juillet 1944 – y compris le sien, tout au moins dans un large rayon autour de Charras.

### **Au service du maquis de Nontron**

Dès le mois de juillet 1944, me déplaçant à vélo, j'ai pris contact à Nontron, dans une grange avec le capitaine Dupuy, commandant le 1<sup>er</sup> bataillon. Il a été décidé ensemble de remettre en activité le chantier de carbonisation pour assurer le ravitaillement – en carburant – des véhicules de la compagnie puis de la Brigade RAC, de jour en jour plus nombreux.

Je suis ainsi entré de façon originale dans la compagnie du Train. Par la suite, j'avais affaire au capitaine Dorne, chef du service transports.

### **Réquisition du chantier**

A vélo je me suis rendu à Angoulême, alors occupée par les Allemands, et y ai rencontré, M. Robert, le directeur de la SAFA.

Le chantier et les bureaux étaient installés dans l'ancienne gare de l'Etat, face aux installations de la gare du P.O. (Paris Orléans Midi) devenu après la guerre la SNCF.

Je lui ai demandé son accord pour la remise en activité du chantier de Charras afin de ravitailler le maquis de Nontron.

2. Qui faisait partie de l'Armée secrète Dordogne Nord et était commandée par le fameux capitaine Fred (Alfred Dutheillet de Lamothe) (note de Gontran du Mas des Bourboux).

3. Gazogènes : installations montées sur les camions ou sur les autos et qui produisaient du gaz à partir de charbon de bois qui venait ainsi remplacer l'essence (note de Gontran du Mas des Bourboux).

F.F.I.	26 AOU 1944
C.F.L.	
-----	
Secteur Dordogne Nord	
-----	
1er Bataillon	
-----	
<p>Le Capitaine DUPUY, Commandant le 1er Bataillon, certifie que le nommé:</p> <p>Hubert du MAS de PAYSAC, de nationalité française, né le 10 Décembre 1924 à VILLAMBLARD (Dordogne), habitant à CHARRAS et exerçant la profession de charbonnier (Gérant du chantier de carbonisation de CHARRAS de la société anonyme FOULLEANT d'Angoulême)</p> <p>Travaille pour le compte des F.F.I. comme chef de chantier de carbonisation.</p> <p>Le Commandant du 1er Bataillon</p> <p>P. o.  </p>	

*Attestation de travail pour le compte des FFI comme chef de chantier de carbonisation (archives privées).*

Après son refus (il était en colère car il n'avait pas été indemnisé – ou payé – des derniers prélèvements de camions et charbon de bois effectués par ce groupe ; de plus il avait été séquestré durant plusieurs heures à Charras et menacé de mort alors qu'il enquêtait sur la disparition de ses camions), je lui ai – de vive voix – réquisitionné son chantier de la forêt de La Motte à Charras au nom du maquis, et l'ai assuré qu'il serait payé.

Il m'a demandé deux heures de réflexion puis il m'a donné son accord. Durant ces deux heures, je n'étais pas très fier, ni rassuré, étant alors à Angoulême, ville occupée par les Allemands. D'un simple coup de téléphone, j'aurais pu être dénoncé et arrêté par les Allemands ou la milice.

## **Remise en marche du chantier. Les hommes, l'organisation**

De retour à Charras, j'ai remis le chantier en activité. En fait, j'ai doublé ou triplé son activité passée.

Le chantier était situé dans la forêt domaniale de la Motte entre Charras et Les Graulges (près de Mareuil-sur-Belle) puis à Rozet au-dessus de Combiers, entre Mareuil et La Rochebeaucourt.

J'ai embauché onze réfugiés espagnols à qui j'ai confié les fours de tôles pour la carbonisation du petit et moyen bois. Chaque ouvrier alimentait deux fours. Moi-même, indépendamment de la direction du chantier, je continuais à y travailler comme un ouvrier. J'avais mes fours.

J'ai embauché deux vieux charbonniers français avec leurs aides pour monter les meules traditionnelles permettant de faire du charbon de bois avec les plus grosses bûches (ils employaient les techniques anciennes : cheminée, canalisation, aération, disposition des bûches en meules sur deux étages de bois de stères, couverture en fougères et terres, conduite du feu, etc.).

J'ai aussi remis au travail dix-sept bûcherons polonais émigrés, ainsi qu'un débardeur de bois avec ses aides et ses équipages de voitures attelés de mules. Je réceptionnais le travail des bûcherons avec l'aide d'un ancien quartier-maître nommé Lewoski. Parfois les stères de bois avaient été installés sur des souches qu'ils recouvraient, afin de paraître plus volumineux !

Nous avons brûlé 30 000 stères de bois en deux ou trois mois dans la seule forêt de La Motte.

Les charbonniers travaillaient nuit et jour en se relayant. Ils avaient construit des huttes de terre et branchages dans lesquelles ils couchaient sur place dans les bois.

Les Espagnols et leurs familles logeaient à Charras, les bûcherons à Rozet et aux alentours de Combiers, le vieux charbonnier français aux Graulges, les muletiers aux alentours de Charras et moi-même à Charras.

## **Règlement et livraison**

J'avais traité globalement la rémunération, au kilo de charbon de bois produit par chaque ouvrier espagnol. Je remettais l'argent au seul responsable de l'équipe, un nommé Carrera, ancien capitaine de l'armée rouge, lequel le répartissait selon le travail de chacun.

Quand un ouvrier flanchait, Carrera allait à Matha aux environs d'Angoulême, où se trouvait un camp de réfugiés espagnols, et ramenait un volontaire.

L'organisation était la même pour l'équipe des bûcherons qu'encadrait un ancien midship de la marine polonaise nommé André Czewoski. C'était un ami pour moi. Il avait alors vingt-quatre ans.



*Hubert de Paysac remplissant un sac de charbon (archives privées).*

J'ai travaillé exclusivement pour la Brigade Rac pendant toute la libération et la marche vers Royan, jusqu'au retour de l'approvisionnement en essence<sup>4</sup>, au printemps 1945.

J'ai fourni jusqu'à 13 tonnes de charbon bois par jour<sup>5</sup>, une vraie montagne, vu le faible poids spécifique du charbon de bois.

Le charbon de bois était enlevé par un va-et-vient journalier ou biquotidien de plusieurs camions de la compagnie du train, installée au début, à côté de Nontron, sous la direction du chef Thomas (Labarthe), un gendarme de Nontron qui avait pris le maquis – chez Rac –, aidé de 4 ou 5 « Fifi » (FFI : Forces françaises de l'Intérieur).

4. C'est l'auteur qui souligne (NDLR).

5. *Idem.*

J'étais en relation constante, voire journalière, avec le chef Thomas.

A chaque enlèvement de charbon de bois, il m'était signé et remis un bon de réquisition.

Tous les 8 ou 15 jours, j'allais demander au capitaine Dupuy, par la suite à ses services, puis au 4<sup>e</sup> bureau état-major de la brigade Rac, capitaine Dorne, de régler la note me permettant de faire tourner le chantier.

J'allais ensuite à Angoulême reverser cet argent au directeur de la Société anonyme Fouilland Angoulême, M. Robert. Celui-ci me reversait le prix du travail de carbonisation et je revenais à Charras payer les ouvriers.

Je faisais vivre, directement ou indirectement, trois villages : Charras, Les Graulges, Combiers.

Je participais très souvent au convoyage du charbon et au ravitaillement des dépôts des unités (dépôts fixes ou volants) en suivant l'avancée de la Brigade Rac, d'abord en Dordogne, puis vers l'Ouest. Je m'assurais ainsi que le charbon arrivait bien à destination. Je livrais ainsi :

- à Nontron,
- à Mareuil, au carrefour devant le château,
- puis à Brantôme, avec ses ruines de maisons incendiées par les Allemands,
- à Périgueux, en face du palais de justice,
- à Mareuil, à nouveau,
- à Sers, près de Dignac,
- à Angoulême, rue Saint-Roc ou dans les parages,
- à Jarnac,
- à Cognac,
- à Saintes (le PC se trouvait dans une rue commerçante),
- enfin dans le parc du château de la Roche-Courbon, près de Saint-Porchaire, où se trouvait le PC de la Brigade Rac <sup>6</sup>.

## Dangers et risques quotidiens

La direction de ce chantier chargé de ravitailler la Résistance ne fut pas sans risque : celui de se retrouver encerclé dans des bois en feu par les troupes allemandes et la milice, comme ils le firent dans la région de Mussidan, celui d'être à tout moment dénoncé. D'autre part, étant le seul

---

6. Mais là les gazogènes devinrent inutiles, car je vis arriver les files des camions citernes de l'armée de Larminat (note d'Hubert de Paysac).

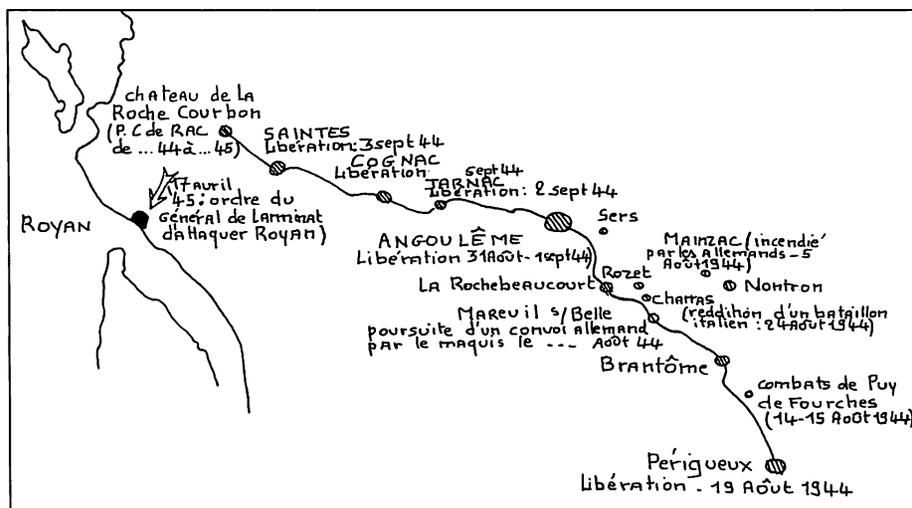
homme jeune et armé <sup>7</sup>, demeurant au village de Charras, j'étais souvent appelé en cas de difficulté.

- Un jour, c'est un homme de 40 ans environ qui me plante son *parabellum* sur la poitrine au milieu de la place de Charras car je lui interdis de prendre le vélo d'une brave femme,

- Une autre fois, c'est un Allemand ayant rejoint le maquis qui veut, à Charras où il occasionnait des troubles, m'apprendre à être français et réédite la scène de la menace de mort avec son arme.

- Une autre fois encore, c'est un ouvrier espagnol qui au fond des bois, sur la coupe, brandit une bûche. Il n'est pas content du travail d'un mauvais ouvrier français appelé Marius que je paie au même tarif que le sien (difficile d'entrer dans les détails et de contenter tout son monde, il me faut produire),

- Une autre fois encore, c'est un chef de groupe FTP qui braque sa mitraillette sur moi à Rozet jusqu'à ce que je lui livre un chargement de charbon destiné à RAC, qu'il détourne à son profit, mais que me paye par la suite RAC.



*Points de livraison du charbon de bois et principaux événements de la Résistance le long de cette route.*

7. J'avais été armé à Charras par le maquis. Ils m'avaient donné un fusil et une grenade à l'occasion de la reddition des Italiens d'Angoulême à Charras. Les Italiens étaient arrivés, encadrés par le maquis avec un canon antiaérien et tout leur équipement léger. Ils ont déposé leurs armes sur une petite place tout près du château. Cela a formé un gros tas de fusils. Alors un des responsables de l'AS, mon cousin Guy de Grandmaison, m'a confié à ce moment là, un fusil et une grenade quadrillée et m'a donné l'ordre de monter la garde du dépôt des armes italiennes pour que personne ne s'en empare pendant qu'il convoyait les prisonniers vers Nontron. Il faut dire qu'à ce moment là, Charras était dans un no man's land parcouru par l'AS de Nontron et des éléments de la garnison allemande d'Angoulême, notamment un side-car (note d'Hubert de Paysac).

### En conclusion

Ainsi, tout comme mes autres camarades du Train Auto de la Brigade, qui conduisaient ou réparaient les camions, j'ai été volontaire. J'ai accompli dans un contexte difficile la mission originale que m'avait confiée le capitaine Dupuy : approvisionner en carburant les véhicules de la brigade. A partir de juillet 1944, nous fûmes les seuls dans ce secteur – à ma connaissance –, à le faire, mon équipe et moi.

Telle est ma participation modeste et originale à la Résistance. Etant heureux d'avoir contribué à ma façon à la vie, à l'action de la Brigade, à la libération de mon Périgord natal et à la marche du maquis vers Angoulême, Cognac, Saintes et Royan.

H. de P. <sup>8</sup>

---

8. Hubert de Paysac fit partie des « Anciens de la Brigade Rac ». Dans un courrier daté de Thiviers le 28 septembre 1978, à l'en-tête du « Bureau Central des Amicales Rac et 50<sup>e</sup> R.I. », Rac (ainsi signe-t-il !) lui écrivait : « Lors d'un récent séjour en Dordogne, nous avons eu l'occasion d'évoquer, parmi d'autres souvenirs, votre aide efficace à l'origine de la bonne marche du Train-auto de la Brigade... » (note de Gontran du Mas des Bourboux).

## **DANS NOTRE ICONOTHEQUE**

# Les ruines de la préceptorerie des templiers à Labattut (Sergeac)

par Brigitte et Gilles DELLUC

*Sergeac a donné lieu à plusieurs publications, comportant la description de l'église romane Saint-Pantaléon et les conclusions des fouilles récentes du cimetière attenant. On mentionne aussi, dans le bourg : le manoir (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), ancienne demeure des maîtres (précepteurs du Temple puis commandeurs de Saint-Jean de Jérusalem) ; les maisons à toits de lauzes du bourg ; la très célèbre croix hosannière, bellement historiée (XVI<sup>e</sup> siècle), dite « croix de la commanderie », au carrefour de la route départementale D 65 (Brugière, vers 1890).*

*Mais les ruines de la préceptorerie-commanderie de Labattut sont très peu connues <sup>1</sup>.*

1. Comme on sait, les templiers vivaient dans des *préceptoreries*. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en feront des *commanderies*. En fait, aujourd'hui, le terme *commanderie* est souvent employé pour désigner aussi les maisons templières. Chassés de Palestine, les hospitaliers sont devenus les chevaliers de Rhodes puis de Malte.

## Une église romane et tout un village

Plusieurs articles et notes diverses (notamment Roumejoux, 1897, Dannery, 1928 et surtout Blondin, 2002, ainsi que Barbeyron et Stéphant, 2002) ont été consacrés à Sergeac, de même qu'une brochure (Roulland, 1996<sup>2</sup>) et, sur le plan historique, plusieurs pages de l'étude récente sur les templiers et hospitaliers du Périgord (Goineaud-Bérard, 2002)<sup>3</sup>. La préceptorerie de Sergeac n'a pas fait l'objet d'une étude comme celle d'Andrivaux (Gendry, 1971 ; Higounet-Nadal, 1988). En outre, Sergeac est un haut lieu de la Préhistoire, dans les abris du vallon des Roches, au pied du belvédère de Castelmerle (aux templiers depuis 1290) : à la suite des travaux de Louis Didon, nous leur avons consacré de nombreuses recherches et publié nos résultats (Delluc, 1978 et 1991) et, de 1996 à 1998, J. Pelegrin et R. White y ont conduit un important chantier de fouilles (abri Castanet) (Pelegrin et White, 1999).

L'église et le bourg retiennent l'attention des visiteurs. L'église romane, bâtie sur le plan des églises templières et fortifiée au XIV<sup>e</sup> siècle, est dédiée à Saint-Pantaléon, médecin et martyr. « Ses murailles révèlent autant de reprises qu'une vieille tapisserie », disait plaisamment Jean Secret (Secret, 1977)<sup>4</sup>. On dirait aujourd'hui un *patchwork*. Une chapelle a été ajoutée au XV<sup>e</sup> siècle. La nef a été restaurée au XVII<sup>e</sup> siècle. L'édifice a été minutieusement étudié, disséqué, par Alain Blondin (Blondin, 2002). L'ensemble a été consolidé (maçonneries et charpentes) et ravalé juste avant 1960, car les grands arcs de la voûte menaçaient de s'effondrer<sup>5</sup>. Un édifice plus ancien serait attesté dès 1053 dans une bulle d'Eugène III : *Santa Maria de Sergiaco* (Gourgues, 1873). Mais ce toponyme ne concerne-t-il pas plutôt Sainte-Marie de Sérignac (Lot-et-Garonne) ? (Gérard, *in* : Tarde, 1887, p. 64).

Bien sûr, le cimetière entourait l'église. Des sarcophages furent découverts en 1987 à quelques centaines de mètres à l'est du bourg ; d'autres à l'ouest lors des labours. La presse s'en fit l'écho (Bernard, 1987). Autour de l'église, lors de la reprise en sous œuvre des fondations, une intervention de sauvetage en 2001 a donné des résultats étonnants par le nombre et l'intérêt des sépultures. L'occupation du site remonte à l'Antiquité tardive

2. Cette plaquette ne comporte pas de bibliographie. L'historique de Sergeac qu'elle présente est identique à celui paru dans le *BSHAP* de 1928 (Dannery, 1928). Dans une éventuelle réédition, les richesses préhistoriques de Sergeac mériteraient d'être actualisées et mieux traitées.

3. Un mémoire de Marthe Marsac étudie la vie aventureuse d'Armand de Périgord, grand-maître de l'ordre du Temple de 1234 à 1244 (mort en 1247). Ce long texte manuscrit (60 pages), dépourvue de bibliographie, est demeuré inédit (bibliothèque de la S.H.A.P.).

4. Sergeac ne figure pas dans son *Périgord roman*, Zodiaque, 1968.

5. *BSHAP*, 1955, p. 15 et 1958, p. 62. De lourdes menaces pèsent encore sur l'église, lourdement coiffé de lauzes, notamment à la suite des années de sécheresse récentes (Blondin, 2002).

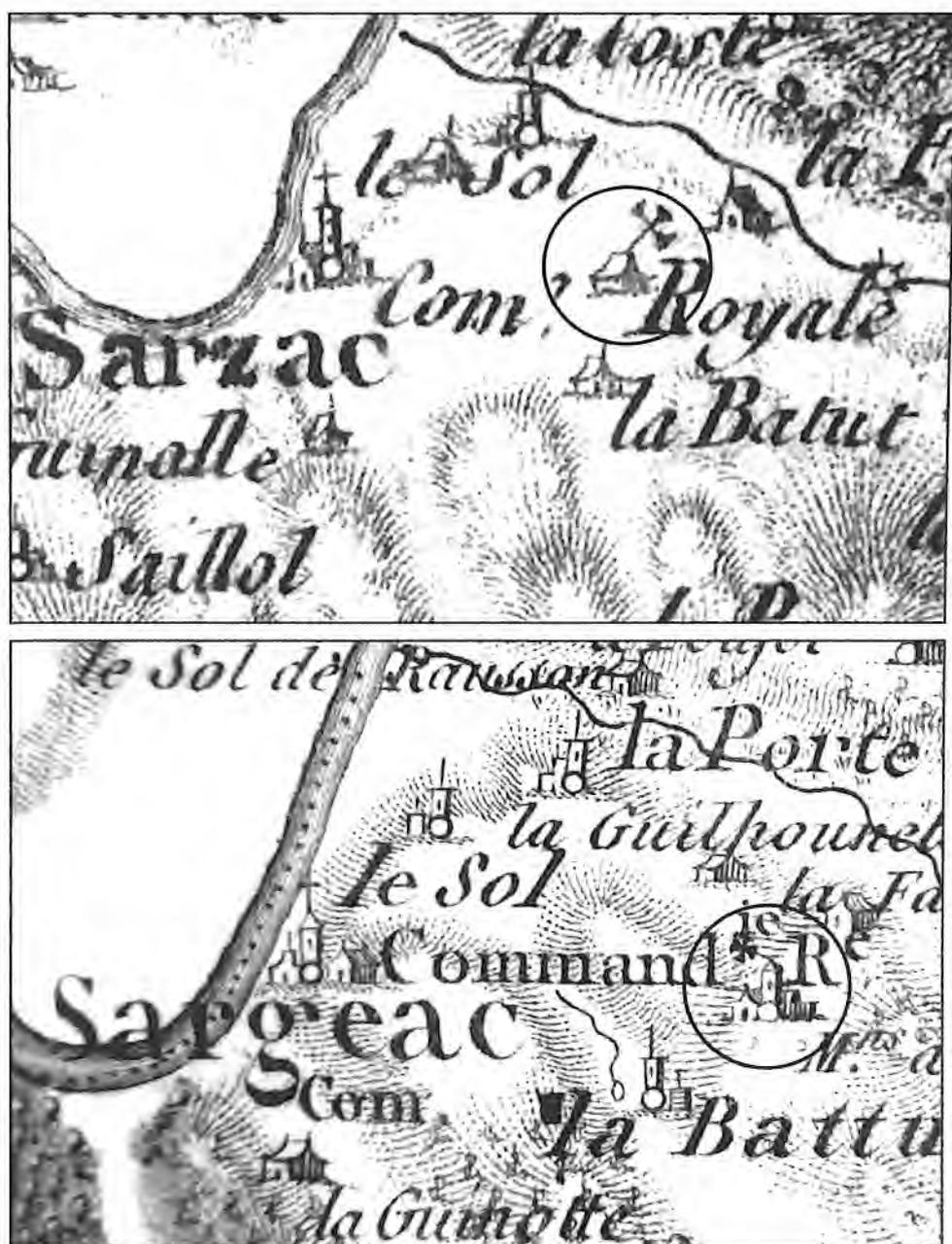


Planche 1 : Carte de Cassini (en haut). Carte de Belleyrne (en bas).

avec un édifice paléochrétien antérieur aux plus anciennes inhumations de pleine terre effectuées le long des maçonneries du VI<sup>e</sup> siècle. Une exceptionnelle sépulture de femme, sans sarcophage, retient l'attention, à cause de son mobilier funéraire : deux fibules ansées en or et argent, deux fibules discoïdales polylobées en argent, toutes cloisonnées de verroterie grenat, une épingle à cheveux en argent avec tête en or, une bague cloisonnée en or, deux perles en pâte de verre, trois perles en cristal de roche dont une cerclée d'argent, une boucle de ceinture, et deux urnes funéraires <sup>6</sup>. Il a été aussi mis au jour une nécropole du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, des silos, puis des sépultures classiques du Moyen Âge, probablement du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Barbeyron et Stéphant, 2002) <sup>7</sup>.

Le manoir (XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles) est fait d'un logis accosté d'une tour ronde de mâchicoulis. Sans doute a-t-il succédé à la maison noble de Cramirac ou Crémirac, sise dans le bourg et citée, dans les titres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en 1309, sous le nom de *Hospitium de Cramiraco*, pour les pèlerins. Guillaume de Crémirac est commandeur à Sergeac en 1316. Une chapelle *Mallard* ou *Mallac* ou *Malac* est aussi mentionnée en 1619, mais non localisée (Gourgues, 1873 ; Goineaud-Bérard, 2002).

Rappelons que la croix de carrefour montre Jésus en croix, la Vierge, un chevalier tenant une épée, un religieux présentant un écu armorié orné d'une salamandre et saint Michel archange. Elle est traditionnellement décrite comme une croix hosannière du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>8</sup>.

### Un édifice ruiné et oublié

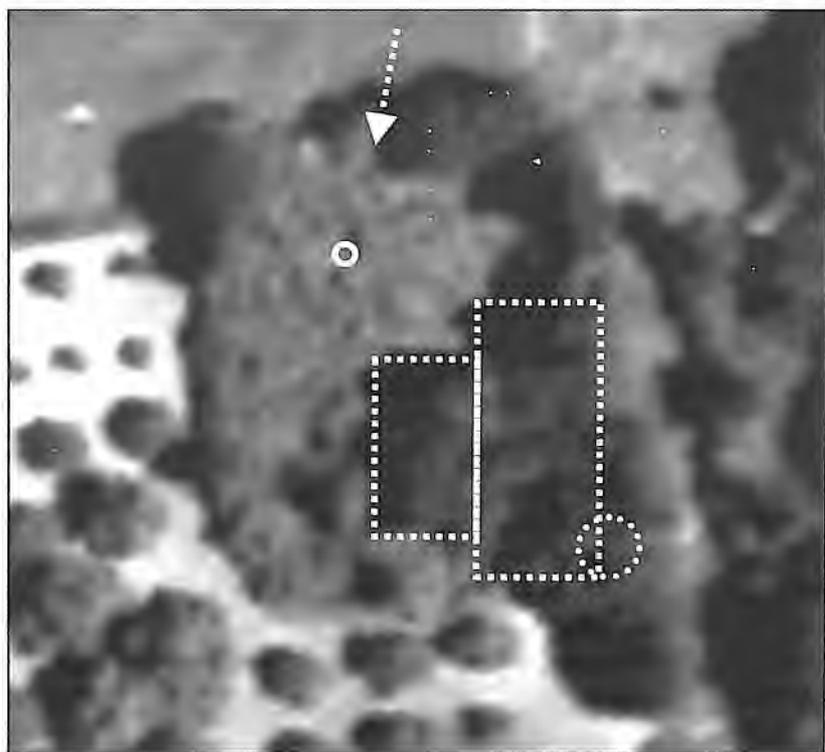
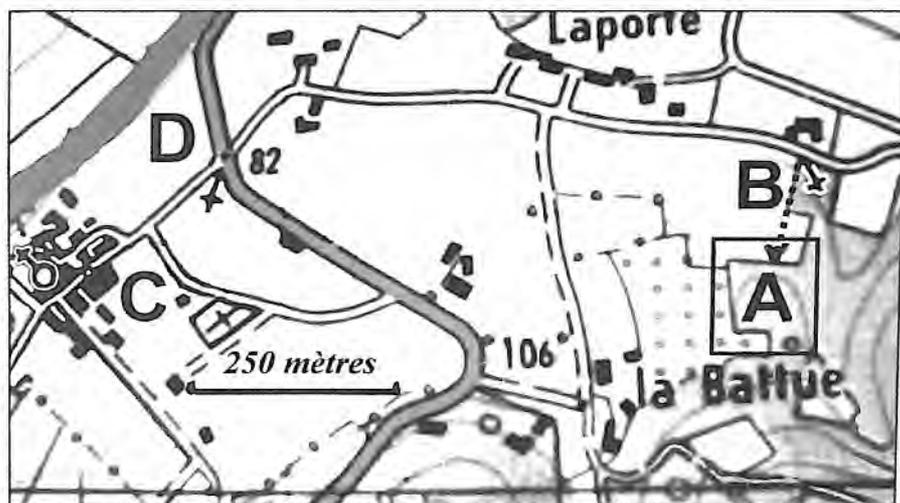
Très peu d'auteurs signalent un édifice ruiné et oublié, à quelques centaines de mètres du bourg. En quelques mots, Hippolyte Brugière et Maxime Dannery citent « une très grande enceinte, fermée par des murailles, qu'on appelle encore la commanderie » (Brugière, vers 1890 ; Dannery, 1928). C'est « une vaste enceinte de muraille » (Goineaud-Bérard, 2002), « où s'élevait jadis la commanderie » (Penaud, 1996). Jean Secret n'en parle qu'une seule fois, en confirmant cette attribution : « *Commanderie*. À l'est de l'église actuelle. Elle était à 500 m. E. de Sergeac, au lieu-dit Labattut » (Secret, 1969).

Pourtant c'est là, à Labattut, à 800 mètres à l'est-sud-est de l'église qu'ont vécu les templiers et, après eux, les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. On notera que le toponyme *Labatut* (participe passé du vieux

6. Ce mobilier rappelle celui de Saint-Martin de Fontenay (Calvados) (Girardy-Caillat, 2002).

7. Ces sépultures mériteraient d'être publiées tant au point de vue archéologique qu'anthropologique.

8. En rapport avec l'hymne chanté le dimanche des Rameaux et commençant par *Hosanna*.



**Planche 2 :** *Plan de situation* (en haut). A : Enceinte de la préceptorerie. B : Croix dite des templiers et chemin d'accès. C : Bourg et église de Sergeac. D : Croix hosannière. *L'enclos vu d'avion* (en bas). On distingue le plan carré de l'enceinte, avec indication de l'entrée, du puits et des décombres des bâtiments.

verbe *abatre*) désigne, dans le Sud-Ouest, un bois défriché (Dauzat, 1963), ce qui ne surprend pas pour une implantation monastique <sup>9</sup>.

On sait que cette implantation est antérieure à la fin de 1275 <sup>10</sup>, date à laquelle Hélie Rudel I<sup>er</sup>, seigneur de Bergerac et de Montignac, vendit à Géraud Lavergne, avant-dernier maître des maisons du Temple dans le diocèse de Périgueux (de 1297 à 1305) et précepteur de Sergeac (de 1275 à 1295 et de 1300 à 1305) (Goineaud-Bérard, 2002), des terres, « avec la moyenne et basse justice ». C'est à Sergeac (ou *Sarjeac*) que le maître des templiers en Périgord installa sa résidence, après 1250 (*ibid.*) <sup>11</sup>. Bernard de Tayac lui succéda à Sergeac. Le *vicus* de Sergeac dépendait de la châellenie de Montignac (Fournioux, 1989 et 2000). La vente de 1275 fut ratifiée au début de 1305 par Renaud de Pons, fils et héritier d'Hélie Rudel (Dessalles, 1885 ; Maubourguet, 1926) <sup>12</sup>.

Sous Philippe le Bel, on pourrait imaginer que les malheureux templiers de Sergeac, arrêtés le vendredi 13 octobre 1307, se retrouvent emprisonnés dans la porte des Tours de Domme, mais ils ne figurent pas explicitement sur la liste des soixante-dix prisonniers détenus en ce lieu, dressée en 1309 (Goineaud-Bérard, 2002) <sup>13</sup>. La chute, le procès et l'exécution des malheureux templiers ont été souvent contés. En 1312, année de la dissolution de l'ordre des templiers au concile de Vienne, Sergeac passe aux hospitaliers de Condat.

Les siècles suivants allaient marquer la ruine de cette demeure forte de Labattut. Sergeac prend une part active dans la lutte contre Archambaud IV et V, traîtres à la cause de la France. En 1367, Archambaud V, dit le Jeune, comte de Périgord, aidé par les Anglais, s'empare des lieux. Il en chasse le commandeur, Arnaud de la Rivière, et « dévaste la commanderie ». En 1398, après le siège du château comtal de Montignac, Archambaud, dernier représentant des anciens comtes de Périgord, est arrêté par Jean Le Meingre dit Boucicaut, maréchal de France. L'année suivante, Charles VI fait restituer au commandeur les biens des hospitaliers de Sergeac. Sergeac est réuni à Condat vers 1410 (Goineaud-Bérard, 2002).

9. A. de Gourgues écrit *Labatut*. La Carte I.G.N. Terrasson n° 5-6 porte fallacieusement *La Battue*. Coordonnées Lambert III de l'enclos : X = 503,77 Y = 3300,90 et Z = 110 environ. Il existe aussi un abri Labattut dans le vallon des Roches de Sergeac (Delluc B. et G., 1982-1983, 1991 ; Delluc S., 1987).

10. « Le jeudi avant la Noël de l'année 1275 » (Goineaud-Bérard, 2002). L. Dessalles et A. de Gourgues donnent la date de 1280.

11. Les préceptories périgordines étaient : Andrivaux, Combéranché, Lempzours, Le Soulet, Saint-Paul-la-Roche et Sergeac, avec toutes leurs possessions annexes (Goineaud-Bérard, 2002).

12. Il confirme la vente de la haute justice sur le bourg et la paroisse de *Sarjac* en décembre 1295 (Fournioux, 2000).

13. Les gravures et graffiti de Domme ont été publiés en 1970 par P.-M. Tonnelier (*Archéologia* n° 32 et 33). Ses étonnants « estampages » mériteraient d'être contrôlés avec les moyens modernes de relevé. Les sculptures murales des oubliettes du donjon de Bourdeille ont été publiées (Delluc, 1989, *La Sculpture rupestre*, suppl. au BSHAP, tome 116).



**Planche 3** : *Aspects actuels de la préceptorie.* A : vue d'ensemble. B : l'angle sud-ouest de l'enceinte. C : L'amas des décombres des bâtiments. D : Le puits. E : La croix dite des templiers (XVIII<sup>e</sup> siècle).

Au printemps de 1593, le seigneur d'Aubeterre, « partant de Carlux et s'en retournant au bas Périgord, [prend] les forts de Pelvézy, Saint-Quentin et de Sergeac, sans aucune résistance, lesquels il fit partie abatre et partie mettre hors de deffence » (Tarde, édit. de 1887, p. 323). C'est donc la deuxième fois que la commanderie est dévastée ou détruite. Ce commandant de l'armée royale n'est autre que François Bouchard d'Esparbès de Lussan, seigneur d'Aubeterre, compagnon d'Henri IV, futur maréchal de France et gouverneur du Périgord (mort en 1628) (Penaud, 1999). En juillet de la même année 1593, Henri IV abjure le calvinisme. Tout s'apaise...

Puis, selon M. Dannery, « les procès-verbaux de visite des années suivantes ne mentionnent plus le château de Sergeac », mais seulement les fous seigneuriaux et le port. En 1741, Jean Lussagnet, curé de Sergeac, est reconnu coupable, avec deux complices, de la séduction et de l'assassinat de sa servante, Isabeau Lacombe. Il est condamné, par contumace, à faire amende honorable en chemise et la corde au cou, puis à être pendu et étranglé, non sans avoir payé diverses amendes (Brugière, vers 1890) <sup>14</sup>.

Enfin, le 25 avril 1793, toutes ces terres et immeubles des commandeurs de Condat sont vendus comme biens nationaux à l'adjudicataire Antoine Ferregaudie pour 3 125 francs (*ibid.*) <sup>15</sup> : l'enceinte et les bâtiments, déjà bien démantelés, sont utilisés, semble-t-il, comme carrière de pierre pour les maisons du village.

A la veille de la Révolution, la carte de Cassini (feuille de Sarlat) porte la mention *Com. Royale*, indiquant avec un symbole (une église sommée d'une croix pattée brisée) cette commanderie ruinée, à l'orient du bourg ; celle de Belleyme (feuille 23), y place un dessin analogue avec la mention *Comandie Re*. L'une indique *la Batut* et l'autre *la Battut* (planche 1). Les ruines ont disparu des cartes actuelles.

## Les ruines actuelles

Les auteurs de la présente note ont pu visiter les lieux vers 1972, guidés par René Castanet (planche 2, en haut). Le propriétaire Seyral venait de faire couper la plupart des arbres et buissons qui avaient poussé à l'intérieur de l'enceinte fortifiée. L'enclos avait repris son aspect ancien, sauf l'angle sud-est, où s'amoncelaient des moellons éboulés, couverts de buissons et d'arbres <sup>16</sup>. Nos clichés les plus anciens datent d'avril 1989 <sup>17</sup>. La

14. H. Brugière cite comme source : A.D.D., B 1628, 1738. 1741. Un autre jugement condamne ce prêtre assassin à être roué vif (Maubourguet, 1968).

15. H. Brugière cite comme source : A.D.D., a 593 n° 18.

16. Le propriétaire voulait y faire pousser des pommiers et des topinambours. Il vendit ensuite l'enclos à un pied-noir qui souhaitait y faire bâtir une maison. Ces projets n'aboutirent pas.

17. Clichés présentés le 3 mai 1989, au cours de la réunion mensuelle de notre compagnie.

vue aérienne été prise, lors d'une mission de l'Institut géographique national, l'année suivante (planche 2, en bas) <sup>18</sup>. Depuis, la végétation a beaucoup repoussé, formant un bosquet touffu, limité par l'enceinte, et l'exploration des lieux est plus difficile, surtout dans l'angle sud-est.

La préceptorerie n'occupa jamais une position stratégique. Elle est bâtie sur un modeste épaulement compris entre la rive gauche de la Vézère, à l'ouest (avec une belle plantation de noyers dans les alluvions), et, à l'est, un étroit et profond vallon boisé, au fond duquel serpente un chemin de terre, non porté sur la carte. Au nord, court, d'est en ouest, le petit vallon de la Seignolle, ruisseau affluent de la Vézère, longé par la route descendant du château du Masnègre. Au sud, la colline coniacienne, dite *Sur les Battues*, s'élève rapidement à plus de 200 mètres d'altitude <sup>19</sup>.

L'enceinte est à peu près quadrangulaire, mesurant environ quarante mètres de côté, avec un pan coupé à l'angle sud-ouest (planche 3 A). Les vestiges des murailles, épaisses d'un mètre environ, sont conservés sur presque toute leur longueur, atteignant parfois deux mètres de haut voire un peu plus. La maçonnerie est faite de moellons de calcaire coniacien local, assez bien épannelés, d'environ vingt à quarante centimètres de largeur sur une quinzaine de centimètres de hauteur, formant des assises régulières (planche 3 B). La superficie totale dépasse un demi-hectare.

La vaste cour était située dans toute la partie nord et ouest de l'enclos. Les bâtiments se trouvaient dans l'angle sud-est, là où l'enclos domine le creux du vallon boisé. Il n'en demeure que des tas de décombres (planche 3 C), difficiles à analyser, mais ils apparaissent, sur la vue aérienne, comme un bosquet très dense. Ils semblent correspondre à une ou à deux constructions, suivant un plan en L inversé, avec peut-être une tour à l'angle sud-est. Dans la partie nord de l'enclos, l'orifice d'un puits, fort bien maçonné, est conservé (planche 3 D). Son diamètre est de 1,50 mètre. Il devait être peu profond, creusé dans les alluvions de la vallée, et il est aujourd'hui bouché à 1,30 mètre de profondeur <sup>20</sup>.

A une centaine de mètres au nord, sur le bas-côté sud de la petite route du Masnègre, au croisement avec le chemin conduisant à l'enclos, a été érigé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une croix (planche 3 E). Appelée localement « croix des templiers », elle était destinée, selon la tradition, à marquer l'entrée du domaine des templiers. Cette croix, sous une petite voûte maçonnée en cul de four, porte gravée la date de 17.. <sup>21</sup>.

18. Mission 1990/IFN 24/20000/P, cliché n° 988.

19. Carte géologique au 1/50 000, Terrasson, n° 784.

20. L'orifice d'un deuxième puits, non maçonné, nous avait été indiqué par R. Castanet.

21. Entre la ferme de Laporte et le moulin de la Farouchie. Carte IGN Terrasson n° 5-6. Coordonnées Lambert III : X = 503,83 Y = 3301,01 et Z = 106 environ. Cet édicule rappelle un peu la fontaine du port de Sergeac.

Il est probable que l'entrée de l'enclos se trouvait au nord de l'enceinte, là où aboutit le sentier montant depuis cette croix : le mur est interrompu en ce point, mais ne conserve latéralement aucun vestige de porte.

A Sergeac, outre quatre gisements préhistoriques (Blanchard, Castanet, Labattut et Reverdit), l'église Saint-Pantaléon et la croix hosannière sont classées parmi les monuments historiques (1921 et 1929) et le manoir inscrit (1926) <sup>22</sup>. On ne sait ce que deviendra l'ensemble des ruines de la préceptorerie-commanderie de Labattut. Faut-il les laisser en l'état, les protéger, souhaiter qu'un propriétaire construise une maison ou effectue des plantations dans cet enclos qui fut celui des moines chevaliers ? Tout aménagement nouveau mériterait une surveillance archéologique. C'est dans ce but qu'a été rédigée la présente note.

B. et G. D. <sup>23</sup>

### Bibliographie et sources

- BARBEYRON et STÉPHANT P., 2002 : Sergeac (Dordogne). Église Saint-Pantaléon, *in* : Chronique des fouilles médiévales en France en 2001. Répartition régionale des chantiers, *Archéologie médiévale*, 32, CNRS, Paris, p. 306-307.
- BERNARD A., 1987 : Des sarcophages à gogo, *Sud Ouest*, 29 décembre, édition Dordogne, page A.
- BLONDIN A., 2002 : Saint-Pantaléon de Sergeac, *in* : De quelques églises relevant de l'abbaye de Sarlat au Moyen Âge. 1<sup>ère</sup> partie : le canton de Montignac, *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 90, p. 95-98.
- BRUGIÈRE H., s.d. (vers 1890) : *Notice sur Sergeac*, manuscrit multigraphié, coll. de la Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux.
- DANNERY M., 1928 : Sergeac et son église, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 55, p. 85-90, 1 plan (Maxime Dannery était architecte des Monuments historiques). À propos de l'intervention de Hélié Rudel en 1280, cette publication fait référence aux archives des Basses-Pyrénées, E 611, fol. 65-67 et aux A.D.D., E, Hautefort, n° 17.

22. La base Mérimée ([www.culture.gouv.fr/documentation/merimee](http://www.culture.gouv.fr/documentation/merimee)) propose un dossier photographique de l'église. Toutes les nombreuses informations fournies par Internet sur Sergeac sont de nature touristique et/ou commerciale.

23. USM 103 - FRE 2676 du CNRS. [dellucbg@wanadoo.fr](mailto:dellucbg@wanadoo.fr).  
Site : <http://monsieur.wanadoo.fr/delluc.prehistoire>.

- DAUZAT A. et ROSTAING C., 1963 : *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de France*, Larousse, Paris.
- DELLUC B. et G., 1978 : Les manifestations graphiques aurignaciennes sur support rocheux des environs des Eyzies (Dordogne), *Gallia-Préhistoire*, 21, p. 213-438.
- DELLUC B. et G., 1982-1983 : La main négative gravettienne de l'abri Labattut à Sergeac (Dordogne), *Antiquités Nationales*, n° 14-15, p. 27-33.
- DELLUC B. et G., 1991 : *L'Art pariétal archaïque en Aquitaine*, XXVIII<sup>e</sup> suppl. à *Gallia-Préhistoire*, éditions du C.N.R.S., Paris.
- DELLUC S., 1987 : Les galets gravés de l'abri Labattut (Sergeac, Dordogne), in : *Sarlat et le Périgord* (Actes du 39<sup>e</sup> congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, Sarlat 1986), Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux, p. 201-223.
- DESSALLES L., 1885 : *Histoire du Périgord*, Delage et Joucla, Périgueux, tome 2.
- FOURNIOUX B., 1989 : Un dispositif de protection territoriale et de défense des populations rurales en Périgord au XIII<sup>e</sup> siècle, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 116, p. 119-134.
- FOURNIOUX B., 2000 : Le paysage agraire de la châellenie de Montignac et son environnement humain à la fin du Moyen Age, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 127, p. 139-176.
- GENDRY S., 1971 : Andrivaux, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 98, p. 159-219.
- GIRARDY-CAILLAT C., 2002 : À propos des fouilles effectuées autour de l'église de Sergeac, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 129, p. 18.
- GOINEAUD-BÉRARD A., 2002 : *Templiers et hospitaliers en Périgord*, éditions Pilote 24, Périgueux.
- GOURGUES A. de, 1873 : *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne...*, Imprimerie nationale, Paris.
- HIGONNET-NADAL A., 1988 : Ce que fut la maison des templiers d'Andrivaux, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 115, p. 153-156.
- MAUBOURGUET J., 1926 : *Le Périgord méridional des origines à l'an 1370. Étude d'histoire politique et religieuse*, Imprimerie Coueslant, Cahors.
- MAUBOURGUET J., 1968 : *Chemins du Périgord noir*, Atelier artisanal d'arts graphiques, Sarlat.
- PELEGRIN J. et WHITE R., 1999 : Sergeac, Castelmerle, in : D.R.A.C. Service régional de l'archéologie, *Bilan scientifique 1998 Aquitaine*, p. 37.

- PENAUD G., 1996 : *Dictionnaire des châteaux du Périgord*, Sud Ouest, Bordeaux.
- PENAUD G., 1999 : *Dictionnaire biographique du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- ROULLAND A., 1996 : *De la préhistoire à nos jours, Sergeac en Périgord, village témoin*, imprimerie du Carrefour, Terrasson.
- ROUMEJOUX A. de, 1897 : L'église de Sergeac, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 24, p. 93-95, avec 1 h.-t.
- SECRET J., 1952 : Les églises des templiers et hospitaliers du Périgord. Simples études statistiques, *Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest*, La Réole, p. 237-238.
- SECRET J., 1966 : *Le Périgord, châteaux, manoirs et gentilhommières*, Tallandier, Paris.
- SECRET J., 1969 : Églises et chapelles disparues d'après la carte de Belleyme, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 96, p. 107-117.
- SECRET J., 1977 : *Itinéraires romans en Périgord*, Zodiaque, Saint-Léger Vauban.
- TARDE J., édition de 1887 : *Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire général de Sarlat...*, annotées par Gaston de Gérard, Oudin et Picard, Paris.

## **TRAVAUX UNIVERSITAIRES**

# Les peintures murales du XVI<sup>e</sup> siècle au château de Bannes

par Pascal RICARRERE \*

### **Introduction**

La Dordogne est célèbre pour sa parure castrale, aussi riche que variée. Le Beaumontois, en particulier, offre de beaux exemples de fortifications. Parmi celles-ci, le château de Bannes se distingue, outre son architecture, par une ornementation peinte remarquable. Elle est le souvenir d'un usage seigneurial traditionnel au Moyen Âge, celui de traduire un message fort par le biais de l'image peinte monumentale.

---

\* L'auteur est étudiant en D. E. A. d'histoire de l'art du Moyen Âge, à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3. Ses recherches, dirigées par Michelle Gaborit (†), concernent les peintures murales de la fin du Moyen Âge en Dordogne, avec une prédilection pour celles ornant les édifices civils. Dans ce cadre, il a réalisé, en 2004, un mémoire de maîtrise traitant des peintures murales du château de Bannes. Voir P. RICARRÈRE, *Les peintures murales du château de Bannes (Dordogne)*, 2 t., T. E. R. de maîtrise réalisé sous la direction de Michelle Gaborit, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, juin 2004, 264 p. Il nous présente, ici, les résultats de son étude, qui ont, par ailleurs, fait l'objet d'une première communication, en séance, au sein de notre société, le 1<sup>er</sup> septembre 2004. L'auteur est intéressé par toute information pouvant enrichir ses recherches sur les peintures murales de Dordogne.

Le lieu-dit de Bannes, situé dans le canton de Beaumont, s'est développé sur un promontoire rocheux dominant la vallée de la Couze. Le château s'élève sur l'extrémité de cet éperon naturel, d'une manière que l'on pourrait qualifier d'intime, tant il épouse les contours variés du lieu et semble ainsi pénétrer dans la vallée à la manière d'une proue de navire.



*Le château de Bannes depuis le sud.*

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'histoire de Bannes fut marquée par deux grandes familles. Tout d'abord, le lieu fut acheté, le huit novembre 1510<sup>1</sup>, par Brandelis de Gontaud-Biron, frère cadet de Pons (seigneur de Biron) et d'Armand (évêque de Sarlat). L'état dans lequel le monument arriva aux mains de Brandelis n'est pas connu par les textes. Néanmoins, l'étude architecturale que nous avons réalisée nous conduit à penser que l'intégrité des lieux n'avait pas été considérablement entamée. Pourtant, le nouveau propriétaire effectua d'importants travaux qui donnèrent à l'édifice son allure actuelle, caractéristique du gothique tardif en Périgord. Parmi ces aménagements, on compte notamment la construction de la tour sud, qui accueille les décors faisant l'objet du présent article. Bannes passa ensuite successivement dans les mains des deux fils de Brandelis : François et Armand. Le premier étant mort, en 1544, à la bataille de Cérisolles, ce fut son

1. Darrinè (Jean), « Bannes - Le château », *Les feuillets du Beaumontois*, n° 9, Beaumont, La Pierre Angulaire, avril 2002, p. 18. Nous n'avons pas eu accès à la source citée.

frère qui récupéra le château <sup>2</sup>. Puis, le cinq juillet 1571 <sup>3</sup>, ce dernier le vendit à Jean II de Losse, qui le fit entrer dans sa famille pour une durée quasi ininterrompue de trois siècles.

## Les peintures

Bannes accueille plusieurs ensembles peints, situés en divers endroits du château et dont la majorité a été mise au jour lors des récentes restaurations entreprises par Philippe Oudin (architecte en chef des monuments historiques). Bon nombre d'entre eux ne nous retiendront pas ici car, trop communs ou trop fragmentaires, ils ne permettent pas d'entreprendre une étude scientifique poussée. Nous nous préoccupons donc uniquement des grands décors, peints dans deux pièces adjacentes situées au deuxième niveau d'habitation de la tour méridionale, à l'écart du reste des logis.

La première pièce mesure environ cinq mètres de côté. Elle est voûtée d'arêtes reposant sur quatre culots taillés en pyramide inversée. Nous la nommerons « cabinet », dans un souci de clarté du discours et parce que nous pensons, comme nous le montrerons plus bas, que telle fut sa fonction à partir du moment où elle reçut son décor. Elle est parfaitement orientée pour recevoir un maximum de luminosité et pour être rapidement chauffée : on y entre par une porte ouverte au nord ; elle est éclairée, au sud, par une grande baie à croisée précédée d'un profond et large ébrasement ; à l'ouest, se trouve une cheminée incorporée, dont les dimensions sont adaptées à la pièce. Enfin, le mur oriental est, lui, percé d'une porte donnant sur la seconde salle peinte.

Cette dernière, assimilable à un oratoire, est également de plan carré, mais plus petite que le cabinet, puisqu'elle mesure environ trois mètres de côté. Elle est plafonnée relativement haut. Son mur nord est percé d'une niche, dont l'ouverture ronde d'un diamètre approximatif de quinze centimètres, ouvre sur un espace parfaitement aménagé, régulier et cubique, d'une capacité d'environ cinquante litres. Le mur oriental, lui, est percé d'une baie à lancette polylobée, placée dans l'axe de la porte donnant sur le cabinet. Sur ce mur, également, se trouve une imposte certainement destinée à supporter une statue. Dans ces deux pièces, la composition générale des décors peints, malgré les importantes lacunes actuelles, montre que ces derniers couvraient originellement l'ensemble des parois, y compris les plafonds et le voûtement.

---

2. Anselme (Père), *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne et de la maison du roy...*, t. IV, Paris, éditions du Palais Royal (Paris, Compagnie des Libraires, 1728), p. 130. Jean Darriné, *op. cit.*, p. 18.

3. Nous n'avons pas eu accès à la source citée par J. Darriné.

Les sources étant totalement muettes au sujet des décors que nous présentons ici, notre approche restera au plus près de l'œuvre elle-même. Concernant les quelques textes anciens mentionnant les peintures de Bannes, nous renvoyons le lecteur vers les articles parus à ce sujet dans les *Bulletins* de la Société historique et archéologique du Périgord <sup>4</sup>.

### Peintures du cabinet

Ici, le décor apparaît sous un badigeon de propreté rose datant du XIX<sup>e</sup> siècle. La restauration opérée par Jean-Marc Stouffs (restaurateur des monuments historiques), en 1997, sur le mur occidental, comprenant le dégagement des peintures, le comblement de lacunes et une restitution partielle, permet de faciliter la lisibilité de la composition d'ensemble : chaque mur est divisé en deux registres superposés, par un bandeau architecturé feint, qui repose sur des colonnettes, aux angles, et sur une cariatide ou un atlante, au centre. Chaque paroi est donc divisée en trois zones distinctes, étant conçues comme des vignettes, des superficies libres destinées à recevoir chacune un motif. Le programme est éminemment symbolique ; chaque groupe figuré forme une unité de sens qui, associée aux autres, donne une signification à chaque paroi. Cette organisation stricte est cependant perturbée sur le mur sud. A cet endroit, elle est interrompue par l'embrasure de la baie qui reçoit, de manière habituelle, un décor différent, composé ici de personnages masculins, que des sondages font apparaître sous le badigeon du XIX<sup>e</sup> siècle. D'autres sondages permettent de reconnaître un décor ornemental vraisemblablement simple, sur les voûtes, tandis que l'altération du badigeon de propreté moderne laisse apparaître des médaillons sur le plafond de l'embrasure de la baie.

L'état de conservation moyen ainsi que l'altération des couches picturales, allant parfois jusqu'à la disparition des couleurs au profit du trait de composition, permettent de pencher pour l'emploi de la technique à la détrempe, plus instable aux altérations atmosphériques que la fresque <sup>5</sup>. L'emploi de ce procédé dans ce type d'édifice et, de façon générale, au Moyen Âge et au début de la Renaissance, était extrêmement fréquent. Les pertes picturales se manifestent ici majoritairement par la disparition des rehauts et des détails, donc de leur corollaire, le volume. La gamme chromatique est ainsi relativement restreinte en comparaison de ce qu'elle

4. Fayolle (marquis de), « Troisième excursion de la Société archéologique », *BSHAP*, 1890, t. XVII, p. 479. Verneilh (baron Jules de), « Causeries archéologiques. La porte de Bannes – la cheminée de Rognac », *BSHAP*, 1896, t. XXIII, p. 207.

5. Gaborit (Michelle), *Des Histoires et des couleurs - Peintures murales médiévales en Aquitaine XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Bordeaux, éditions Confluences, 2002, p. 35-47. Rudel (Jean) (sous la direction de), *Les techniques des arts*, Paris, Flammarion (coll. Tout l'art), 1999, p. 102 et 129.

devait être originellement, si l'on en juge par les quelques vestiges de bleus, de brun, de vert, qui persistent sur les grands aplats ocres, rouges et orangés. Mais, nuancions tout de même notre propos, puisque l'atlante du mur nord porte un grand manteau dont le bleu presque turquoise est si bien conservé que nous pensons pouvoir le rapprocher de celui employé au prieuré du Paravis, à Feugarolles (Lot-et-Garonne), notamment dans le manteau de saint Matthieu ; ce décor est datable de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>6</sup>. Ceci nous mène à évoquer la bonne qualité des proportions des figures, malgré les décolorations, déjà évoquées, qui modifient leur perception et rendent parfois maladroitement les attitudes. Nous pensons pouvoir rapprocher certains visages (ceux de l'embrasure), de celui de saint Pierre, au Paravis.

Dans le cabinet, comme dans l'oratoire, des graffiti anciens <sup>7</sup>, peints ou gravés directement sur la couche picturale et se servant des traits de sa composition, comme de lignes sur un cahier, permettent de constater, d'une part, que les peintures sont restées longtemps à l'air libre, d'autre part, le désintérêt croissant qui leur a été porté dès le XVII<sup>e</sup> siècle.

Des analyses physiques sont en cours de réalisation par le centre de recherche en physique appliquée à l'archéologie (CRPAA) <sup>8</sup>, qui permettront de caractériser certains pigments présents dans cette pièce, notamment au niveau du cou et de la chevelure d'un personnage au visage noir, peint sur le mur est, mais également dans les carnations des atlantes des murs est et nord. La recherche de ce laboratoire est destinée à compléter notre connaissance des pigments utilisés à cette époque, et plus particulièrement à définir la couleur originelle des pigments employés ici, ceci afin d'enrichir notre approche iconographique de l'œuvre. Cette dernière variant s'il s'agit bien d'un visage noir ou s'il s'agit d'une altération de la carnation, comme c'est souvent le cas avec l'emploi de certains pigments tels que le minium ou la céruse.

L'interprétation iconographique de l'ensemble est complexe, notamment du fait de la disparition de certains détails, personnages ou inscriptions peintes sur les phylactères. Néanmoins, nous pensons que chaque paroi doit avoir un sens propre qui, confronté aux autres unités de sens, constitue un programme d'ensemble érudit, dont la compréhension nous échappe malheureusement en grande partie. La paroi occidentale est la seule qui possède encore l'intégralité de son programme. Elle semble traiter du

6. Crozet (René), « L'ancien prieuré du Paravis », *Congrès Archéologique de France, 127<sup>e</sup> session, 1969, Agenais*, Paris, S. F. A., 1969, p. 138-141. *Dossier de protection du prieuré du Paravis*, Service départemental de l'architecture et du patrimoine du Lot-et-Garonne. [www.culture.gouv.fr/documentation/mémoire/](http://www.culture.gouv.fr/documentation/mémoire/)

7. « 1696 », « 1783 », « 1824 », « de Losse », marques de comptabilité, etc.

8. Centre de recherche de l'Université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3.

thème de la vertu terrassant le mal, par le biais notamment de la dualité qui s'exerce, chez l'homme, entre ces deux forces. Le satyre encerclant un foyer, situé dans la partie gauche du premier registre, est cet être hybride dont la nature animale le mène à confondre le soleil avec un feu, si l'on en juge par l'emblème dont cette représentation nous paraît être tirée<sup>9</sup> ; cette source nous permet, par ailleurs, d'approcher la datation de la réalisation du décor peint.



Cabinet, peintures du mur occidental.

Le second groupe de ce registre, montrant deux arbres, l'un en feu, l'autre en fleur, entourés d'un phylactère portant l'inscription « HIC FURIT I[—] [QUAN]TIUS URIT »<sup>10</sup>, semble correspondre à un avertissement vis-à-vis de la colère ; le jeu de balancement entre les deux propositions de la devise, caractéristique des goûts animant les commanditaires humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle, semble nous prévenir du risque de se consumer qu'il y a à s'emporter, à délirer.

Enfin, l'hydre placée dans le second registre, accompagnée d'une inscription « VIRTUS » placée à ses pieds, semble montrer l'issue du combat présenté dans le registre inférieur, grâce au lien implicite qui associe le monstre au mythe d'Hercule<sup>11</sup>. Du point de vue strictement formel, ce type

9. Aneau (B.), *Imagination poétique*, Lyon, Macé Bonhomme, 1552 (première édition), p. 37-38.

10. Malgré les lacunes du texte, on choisit de traduire cette devise par « On se consume autant qu'on délire ».

11. Hygin, *Fables*, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1997, p. 37-38 ; Hall (James), *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Paris, Gérard Monfort Éditeur, 1994 (1974), p. 194.

de représentation est à rapprocher d'emblèmes tels que celui intitulé « Faincte Religion » chez André Alciat <sup>12</sup> ou celui de l'imprimeur Hieronymus Bartolus <sup>13</sup>, mais reste assez conventionnel pour le XVI<sup>e</sup> siècle <sup>14</sup>.



*Cabinet, peintures du mur oriental.*

Les lacunes des autres parois empêchent de compléter l'analyse iconographique du décor de cette pièce ; certaines figures sont tout de même identifiables : un cheval encerclé par des flammes, dans la lunette du mur nord, un personnage assis dont l'activité reste inconnue ainsi que ce qui semble être un patriarche, sur le registre inférieur du mur oriental, des personnages parmi lesquels l'un est vêtu d'un long manteau bordé d'hermine, dans l'embrasure de la baie. Enfin, d'autres représentations permettent de préciser la datation du décor, leurs sources datant des années 1550. Nous en voulons pour preuve notamment l'oiseau du second registre du mur oriental, dont les caractéristiques physiques le rapprochent des coqs que l'on retrouve, à cette époque, chez Barthélemy Aneau <sup>15</sup> ou Conrad Gesner <sup>16</sup>. Les costumes, eux, lorsqu'ils sont

12. Alciat (A.), *Emblèmes d'Alciat de nouveau translatez en françois, vers pour vers, juxte les latins, ordonnez en lieux communs avec briefves expositions et figures nouvelles appropriées aux derniers emblèmes*, Lyon, M. Bonhomme, 1549, p. 24.

13. Marque citée par Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane - Dictionnaire d'un langage perdu (1450-1600)*, Genève, Librairie Droz, 1997 (1958-1964), p. 263-264.

14. Tervarent (Guy de), *op. cit.*, p. 263-264.

15. Aneau (B.), *op. cit.*, p. 82.

16. Gesner (C.), *Historiae animalium, qui est de avium natura*, liber III, 1555, p. 379.



*Cabinet, peinture de l'embrasement, visage.*

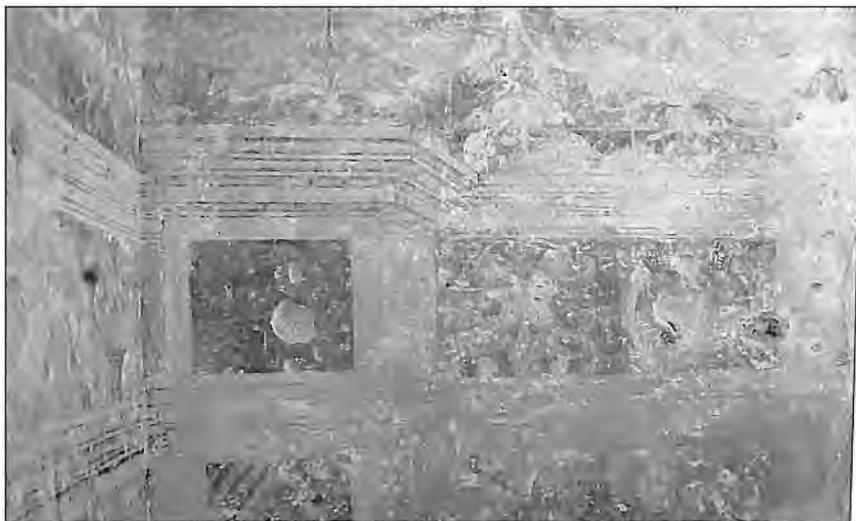
perceptibles, sont difficilement datables, tant leurs caractéristiques se retrouvent, par exemple dans les livres d'emblèmes, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle et même au siècle suivant <sup>17</sup>.

### **Peintures de l'oratoire**

Le décor de l'oratoire est très différent du précédent, puisqu'il est presque exclusivement composé d'éléments purement décoratifs. Il fut restauré et entièrement dégagé par Hervé Langlois (restaurateur des monuments historiques), en 2000. Le premier registre est constitué d'une architecture feinte, de conception relativement traditionnelle, à forte saillie, peu canonique et utilisant une perspective axiale. Il permet d'agrandir virtuellement l'espace.

Cette ornementation illusionniste continue, faite pour être observée depuis le centre de la pièce, est seulement interrompue en deux endroits. D'une part, dans l'angle sud-ouest, où devait être plaqué du mobilier

17. Le lecteur pourra notamment le constater en consultant les livres d'emblèmes numérisés et présentés sur le site de la B. N. F. (<http://gallica.bnf.fr>). Baudouin (Jean), *Iconologie ou les principales choses qui peuvent tomber dans la pensée, touchant les Vices et les Vertus, sont représentées sous diverses figures*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989 (1643) ; dans ce fac-similé, chaque page est illustrée de différents costumes du genre de ceux que nous étudions ici.



*Oratoire, peintures du mur sud, architecture feinte du registre inférieur.*

aujourd'hui disparu, d'autre part, sur le mur oriental, par un groupe dédicatoire composé d'un cartouche nu, entouré d'un buste d'homme, à gauche, et d'un buste de femme, à droite. Leurs costumes sont proches d'une réalité contemporaine du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'inverse de ceux utilisés dans la pièce précédente : plastron rouge à colletin, pour l'homme, robe jaune à



*Oratoire, peintures du mur oriental, registre inférieur.*

décolleté carré, épaules bouffantes et manches courtes sur manches longues, pour la femme. On peut dater ces costumes, avec prudence, entre la fin du règne de François I<sup>er</sup> et celle du règne de Charles IX, soit, entre la fin des années 1540 et 1574<sup>18</sup>.

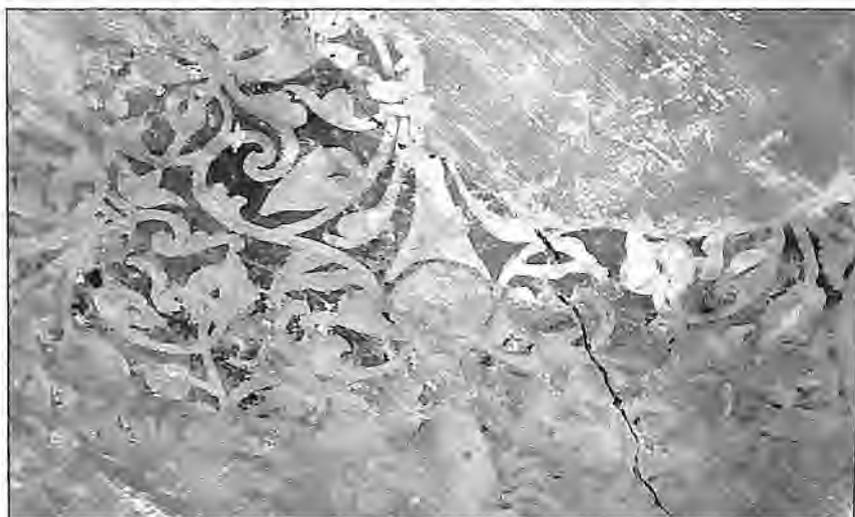
Le second registre est orné de rinceaux et de feuillages variés qui recouvrent également le plafond ; l'évidente volonté de feindre ici une tapisserie est néanmoins atténuée par l'absence de plis qui, ordinairement et dans la réalité, animent et donnent du modelé aux tentures. Notons aussi que la frontalité et l'absence de modelé de ce registre tranchent violemment avec les velléités du registre inférieur.



*Oratoire, rinceaux du registre supérieur.*

Ces décors sont en meilleur état de conservation que ceux du cabinet, mais il est vrai que le volume est ici davantage représenté par l'usage de la perspective que par celui des valeurs et des rehauts de couleur. Autrement dit, le trait est très présent, indispensable soutien à la composition d'un décor géométrique de cette sorte. Néanmoins, certaines couleurs vives, absentes du cabinet, telles que le vert et le jaune, laissent imaginer la richesse et l'exubérance originelle de l'ensemble, conçu pour un espace pourtant si confiné !

18. Aubry (Viviane), *Costumes – Sculptures de l'éphémère 1340-1670*, t. II, Paris, Rempart-Desclée de Brouwer, collection Patrimoine vivant, 1998, p. 35-69. Enlart (Camille), *Manuel d'archéologie française depuis les mérovingiens jusqu'à la Renaissance – Le costume*, t. III, Paris, Auguste Picard éditeur, 1916, p. 123-130. Renan (Ary), *Le costume en France*, Paris, Alcide Picard et Kaan éditeurs, 1890, p. 136-168.



*Oratoire, peintures du plafond.*

## Conclusion

Les analyses iconographique et stylistique ainsi que les rapprochements que nous avons pu faire avec des estampes, permettent de situer la réalisation de ces deux ensembles à une même époque, le troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous pensons donc que leur commanditaire fut Armand de Gontaud-Biron ou Jean II de Losse.

La réalisation de ces décors a dû changer la fonction des deux pièces qui les accueillent. Leur configuration initiale semble, en effet, les avoir destinées à être les parties privées d'un appartement isolé du château, certainement une chambre et un oratoire. Avec leur nouvelle ornementation, elles sont devenues des espaces plus appropriés aux nécessités d'un humanisme renaissant, caractéristique du XVI<sup>e</sup> siècle en France. Nous pensons ainsi, d'après l'analyse iconographique des décors, qu'elles devinrent des salles réservées aux collections, à la réflexion et à l'exaltation des qualités humanistes du propriétaire. En effet, le caractère symbolique des peintures, qu'il s'agisse des murs du cabinet ou du groupe dédicatoire de l'oratoire, est à rapprocher des thèmes traités dans les cabinets de curiosités et les *studioli* italiens, qui furent ramenés en France à la suite des guerres d'Italie. Ces décors se situent ainsi dans un courant directement issu des travaux de la Galerie de François I<sup>er</sup> à Fontainebleau, menés de 1534 à 1539,

de la galerie du grand écuyer au château d'Oiron, en Poitou-Charentes <sup>19</sup>, ou encore de la tour nord-ouest du château de Chareil, dans l'Allier <sup>20</sup>.

Malheureusement, nous n'avons pas réussi à déterminer précisément les thèmes représentés à Bannes. Cependant, nous pouvons supposer que le commanditaire de ces œuvres était, d'une part, au fait des goûts artistiques du moment, d'autre part, d'une érudition indispensable à la conception de la composition du décor. Les rapprochements avec certains livres d'emblèmes, que nous avons proposés, permettent de penser que la bibliothèque de cet homme du XVI<sup>e</sup> siècle était riche d'ouvrages de son temps ou que l'atelier qui réalisa le décor avait accès à des estampes tirées de ces ouvrages si ce n'est aux livres eux-mêmes.

Les différences de thématique et de composition entre les peintures des deux salles sont évidentes ; celles de l'oratoire sont empreintes d'une tradition encore médiévale, alors que les autres sont déjà renaissantes. Néanmoins, leur étude stylistique montre une unité qui nous permet de proposer un atelier unique, certainement régional, et une datation approximative du troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle.

Notre étude permet de mieux comprendre les peintures murales du château de Bannes et, à travers elles, un comportement seigneurial caractéristique du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette parure n'était pas seulement ornementale, mais permettait aussi à une élite sociale d'affirmer son érudition, de présenter ses préoccupations et de faire passer un message proprement lié au pouvoir seigneurial. L'approche de la physique, appliquée aux œuvres d'art, nous permettra, peut-être dès cette année, d'avancer encore dans la compréhension de ces deux ensembles peints. Mais beaucoup de questions resteront en suspens tant que le dégagement total du cabinet n'aura pas été fait.

P. R.

*Les photographies sont de Pascal Ricarrère.*

---

19. Ces travaux datent de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir Guillaume (Jean), Brochard (Bernard) (avec une contribution de), *La galerie du Grand Ecuyer : l'histoire de Troie au château d'Oiron*, Editions Patrimoines et Médias, 1996 ; Brochard (Bernard) et Riou (Yves-Jean) (sous la direction de), *Les peintures murales de Poitou-Charentes*, Saint-Savin, Centre International d'Art Mural, 1993, p. 112-117.

20. Ces décors datent des années 1560-1570. Voir Regond (Annie), *La peinture murale du XVI<sup>e</sup> siècle dans la région Auvergne*, fascicule 23, Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1983, p. 112-146.

## VIENT DE PARAÎTRE

Norbert Aujoulat, *Lascaux : le geste, l'espace et le temps*, Paris, éditions du Seuil, 2004, 274 pages, ill., 45 €.



C'est à un voyage quasi-initiatique que nous convie Norbert Aujoulat lorsque l'on ouvre ce grand livre. Au-delà d'un titre qui pourrait faire croire à un contenu abruptement scientifique, cet ouvrage richement orné se lit avec tant d'aisance que l'on perçoit le plaisir éprouvé par l'auteur lorsqu'il transmet la connaissance intime qu'il a de la grotte de Lascaux au plus large public possible. Ne nous y trompons pas, Norbert Aujoulat est un

scientifique reconnu, expert des questions liées au milieu souterrain et au monde des peintures pariétales, qui n'a cependant pas hésité à utiliser l'énorme travail fourni lors de l'élaboration de son doctorat dans une œuvre destinée au grand public. Mais il est facile de deviner que son désir, de la première à la dernière page, fut d'exposer autant que de faire découvrir, de transmettre autant que de faire réfléchir, de donner à voir autant que de faire comprendre.

Norbert Aujoulat n'est pas un savant ordinaire. Dans la lignée des vulgarisateurs de talent, il accompagne le lecteur à travers la grotte en faisant découvrir tout d'abord le milieu dans lequel elle se situe. Le contexte géologique est traité en quelques pages illustrées de photographies et de croquis pertinents, de quoi permettre au novice de comprendre le pourquoi du si particulier relief de cette partie du Périgord. Tout à fait logiquement, l'auteur évoque ensuite le milieu souterrain, le présentant dans toutes ses variétés, avant d'aborder l'objet principal de l'ouvrage, la grotte de Lascaux. L'auteur décrit abondamment la complexe architecture de la grotte et propose immédiatement un plan de l'ensemble du réseau sur lequel sont repérées les principales figures pariétales. Aux pages suivantes, la topographie de la caverne se

voit décrite pas à pas, de manière à bien fixer dans l'esprit du lecteur l'espace dans lequel évoluaient déjà les hommes du paléolithique supérieur. Une étude des différents aspects du support rocheux, dont les profondes différences sont illustrées par plusieurs photographies qui nous en donnent une idée très précise, clôt ce chapitre. Norbert Aujoulat s'intéresse ensuite aux hommes qui ont marqué leur passage dans la grotte en étudiant les restes archéologiques qu'ils ont pu laisser. Outils d'os et de pierre, coquillages utilisés comme bijou, mais aussi foyers attestent d'une présence humaine industrielle et hardie. Selon ces données, nuancées par les critères formels des représentations, cette présence serait datable d'une période allant de la fin du Solutréen au début du Magdalénien, soit il y a entre 18 000 ans et 17 000 ans.

C'est en plus de 120 pages que l'auteur nous emmène à la découverte des figures pariétales de Lascaux. Le recensement opéré en a dénombré 1 963, et Norbert Aujoulat nous fait découvrir les plus importantes, les plus spectaculaires, ou les plus... entremêlées avec une précision de géomètre. Après un bref exposé de la fréquence des types représentés selon les secteurs de la grotte, Norbert Aujoulat nous fait découvrir la Salle des taureaux animal par animal, à commencer par la célèbre licorne, qui semble être à l'origine du mouvement d'ensemble des êtres de la salle, et ne néglige pas les formes disparues ou actuellement dissimulées derrière des représentations ultérieures. Dimensions, proportions, type de trait utilisé, utilisation de la perspective, donnent la mesure du temps passé dans la grotte pour réaliser ce travail. La Salle des taureaux contient en effet des figures très variées, mais surtout les plus grandes de l'art pariétal : ses taureaux sont en effet représentés en grandeur réelle, et leur taille est rendue encore plus imposante par les autres animaux figurés dans les espaces vides. Le Diverticule axial s'ouvre ensuite dans toute sa complexité. Vaches rouges et chevaux chinois rythment la voûte et les parois de la première partie dans une farandole dont les détails sont montrés avec richesse et qualité. Sur le panneau du grand taureau noir, Norbert Aujoulat, à l'aide d'un traitement d'image, peut présenter au lecteur plusieurs avant-trains de taureaux jaunes dissimulés sous la grande peinture. Enfin, la vache tombant domine un ensemble composé de figures d'une grande variété chromatique, reproduite par des photographies d'une qualité exceptionnelle.

La complexité de l'étude est manifeste, et cet ouvrage est dans cette optique marqué par une autre qualité : il est certain qu'il est de but en blanc difficile au non-initié de faire le lien entre le plan général de la grotte et la position des figures. Cependant, plusieurs fins relevés des panneaux, élaborés dans un esprit très didactique, nous aident au cours de la découverte à comprendre l'emplacement et la position des représentations les unes par rapport aux autres. Ainsi le lecteur se représente-t-il beaucoup plus facilement l'espace de la grotte, qui devient ainsi plus familière. Cet aspect prend toute son importance lorsque l'auteur aborde les secteurs qui n'étaient pas visitables dans la grotte originelle et qui n'ont pas été reproduits à Lascaux II.

Lorsque nous traversons le Passage se présentent des gravures remarquables : l'un des exemples étudiés est un cheval dont le membre postérieur droit est retourné,

comme si l'animal allait au trot. Plus avant, le cheval barbu annonce les gravures de la Nef. Mais c'est dans l'Abside, qualifiée avec raison par l'auteur de « palimpseste », que la densité des gravures défie l'imagination. Il suffit d'observer les photographies ou les relevés pour se rendre compte que l'homme préhistorique a superposé plusieurs séries de traits dont l'étude a certainement été ardue. Dans le Puits se trouve une scène saisissante, le combat de l'homme et du bison, que l'auteur détaille avec extrême finesse. Plusieurs doubles pages illustrent ensuite les peintures et les gravures de la Nef, et notamment le panneau de l'Empreinte et le panneau de la Vache noire. Ces compositions sont méticuleusement étudiées et illustrées, et l'auteur n'est pas avare de détails lorsqu'il en montre les diverses composantes, y compris les signes quadrangulaires aux couleurs semblables (à l'exception du mauve) à celles que l'homme a utilisé pour réaliser les animaux. Après avoir vu les bisons adossés et les cerfs nageant, nous atteignons le tréfonds de la grotte et le Diverticule des félins, où un lion semble rugir alors qu'un cheval nous regarde bien en face.

Après cette fine description de la grotte et des figures qu'elle abrite, Norbert Aujoulat passe à la pièce maîtresse de sa démonstration. Il se lance en effet dans une étude de la faune représentée sous l'angle d'une comparaison entre la manière dont les animaux sont représentés et l'aspect d'animaux de race proche vivant de nos jours. La conclusion qu'il en tire est surprenante à plusieurs points de vue, et témoigne d'une étude longue et studieuse digne des grands naturalistes : les divers animaux dessinés, gravés ou peints dans la grotte présentent, en fonction des races, des caractéristiques liées aux saisons ! Ainsi les chevaux sont-ils figurés dans leur vêture de saison froide et de début de printemps, alors que les aurochs arborent une toison d'été et les cerfs leur ramure d'automne. Cette observation déterminante nous prouve que les artistes de Lascaux n'ont pas croqué les animaux au hasard, mais ont choisi des circonstances déterminées, liées à la période des amours des diverses espèces. Ainsi l'auteur évoque-t-il à juste titre, lorsqu'il parle de l'ensemble pictural, une véritable « ode à la vie ».

Nous pourrions croire que l'étude de Norbert Aujoulat se serait conclue ici, mais la réalité est toute autre. Il manquait un volet à cette remarquable démonstration, celui qui concerne les techniques employées, la chronologie des figures et l'art lié à leur élaboration. Le défi est magistralement relevé, car l'auteur passe en revue les matières utilisées pour dessiner ou peindre avant d'envisager leur mode d'application sur les parois, par projection, tampon, pinceau ou pochoir. Il étudie ensuite les diverses utilisations de ces techniques selon le support concerné ainsi que les combinaisons rencontrées dans la grotte, puis s'attarde sur la construction des figures pariétales. Il nous fait ainsi découvrir le mode de réalisation d'un cheval à partir de tracés successifs : les relevés d'esquisses sur les parois permettent de proposer le *modus operandi* de la réalisation d'une figure complète, et Norbert Aujoulat observe que si l'artiste (ou les artistes) révise(nt) parfois le trait, il ne s'agit pas d'un phénomène fréquent : la main qui a tracé ces figures était rompue à l'exercice. Les pages suivantes en apportent une preuve supplémentaire, car elles détaillent l'art de la perspective conçue et utilisée par les hommes préhistoriques. S'il est par exemple possible d'observer que, sur nombre d'animaux représentés, les membres opposés à

notre regard ne sont pas directement attachés au corps, ou que les animaux situés au second plan ne sont pas tracés aussi précisément que ceux du premier plan, il est moins évident d'imaginer qu'une perspective a pu être créée en fonction de la physionomie accidentée du support rocheux ou de la situation des figures sur les parois : certaines ont en effet été délibérément grossies, allongées ou déformées afin que le non-initié, au regard, ne décèle aucun défaut de la représentation. Norbert Aujoulat donne plusieurs exemples de ces techniques qui permettent de se convaincre que l'homme préhistorique était loin de tracer ses dessins au hasard. Il s'intéresse ensuite à l'utilisation des parois dans la conception de l'œuvre, puis à la construction des panneaux et propose une chronologie comparative des peintures, présentée en quatre figures par la succession des peintures de la Rotonde. À travers l'iconographie, il illustre la chronologie de la réalisation fondée sur la trilogie chevaux-taureaux-cervidés et démontre ainsi le fait que cette chronologie est en étroite adéquation avec les phénomènes des saisons.

Une conclusion serrée analyse l'ensemble des éléments qu'il nous a été donné d'évoquer et les intègre dans un discours plus ample, fruit, notamment dans sa dernière partie, de l'observation des mœurs des sociétés primitives. Sans jamais surinterpréter les données, Norbert Aujoulat se plaît avec prudence à évoquer l'existence de lieux sacrés liés aux croyances élémentaires, organisées autour de la création de la vie, et à voir en Lascaux ce qui fut peut-être, pour l'homme préhistorique, l'un de ces sanctuaires.

Le titre de l'ouvrage, *Lascaux : le geste, l'espace et le temps*, est donc lié à un contenu aisément lisible, parfaitement compréhensible, et où l'on devine que le premier souci de l'auteur a été de faire comprendre sa démarche et ses conclusions au lecteur ; celui-ci est accompagné tout au long de sa découverte et, peu à peu, succombe à la poésie qui se dégage indiciblement de ces pages, poésie toutefois teintée de nostalgie. Nous avons en effet l'impression que nous sommes à deux pas de comprendre les racines d'un monde disparu, mais l'idée demeure que notre impression est au moins aussi fragile que les peintures de la grotte de Lascaux, restées intactes durant 18 000 ans, et qu'un sort contraire aurait pu faire disparaître.

Alors, un autre livre sur Lascaux, me direz-vous ? Certes, on ne compte plus les ouvrages, bons ou moins bons, liés à l'art de cette grotte. Mais ce qu'a vu, écrit et montré Norbert Aujoulat est exceptionnel, car le scientifique s'est étroitement confondu avec le technicien, l'homme de l'art, l'individu respectueux de cette caverne qu'il connaît bien. C'est à chaque page que l'on sent la connaissance acquise sur un long laps de temps, que l'on perçoit aussi l'estime qu'éprouve l'auteur pour les hommes qui ont réalisé ces œuvres, mais aussi pour la grotte, qui prend dans cet ouvrage la dimension d'un personnage de premier plan. Lorsque, tout au long de l'ouvrage, Norbert Aujoulat évoque un « sanctuaire », le lecteur ne peut se méprendre : il est profondément conscient que ce terme touche effectivement à la réalité de la grotte telle que se la concevaient les hommes de la préhistoire.

François Michel

Guy Penaud, *La « Das Reich », 2<sup>e</sup> SS Panzer Division*, Périgueux, éditions La Lauze, 2005, 558 p., ill., 32 €.

Après *Les crimes de la division Brehmer*, Guy Penaud nous offre un cinquième ouvrage sur la Résistance, plus particulièrement consacré à *La « Das Reich »*. Cet ouvrage est préfacé par Yves Guéna, ancien ministre et ancien combattant des Forces Françaises Libres. Dans l'introduction, Roger Ranoux, ancien lieutenant-colonel FFI, rappelle que « dans la mémoire collective, l'évocation de ce que fut la division SS Das Reich est synonyme des crimes les plus odieux ».

Personne n'avait jusque-là songé à retracer dans le détail la reconstitution et le réarmement de cette division de la Waffen SS dans le Sud-Ouest de la France en 1944. Et c'est ce que nous propose Guy Penaud avec la rigueur historique qu'on lui connaît.

Après avoir étudié en détail le cursus militaire du général Lammerding, puis dressé un tableau de la composition complète de la « Das Reich » au moment où elle entre en action d'abord contre les « terroristes » puis contre les troupes alliées, l'auteur aborde le problème des « malgré-nous », ces Alsaciens enrôlés de force dans la division, ainsi que le très jeune âge moyen des soldats de cette division.

A chaque étape, et dans le souci d'appréhender ce qui s'est passé, Guy Penaud reprend les directives écrites et analyse dans le détail les raisons données par les autorités allemandes pour leurs interventions.

Puis le lecteur est entraîné dans le sillage meurtrier de la « Das Reich » du 30 avril à juin 1944, « des Pyrénées au front de Normandie, par la Dordogne, Tulle, Oradour, Argenton... et tous les autres lieux martyrs ». Avec une grande précision, chaque passage de la division dans un village, dans un hameau est évoqué avec son lot de pillages, de tueries, de massacres et de déportations... Le nom des victimes est systématiquement précisé.

Toutefois le débarquement de Normandie n'arrête pas cette course meurtrière et sanguinaire puisque la « Das Reich » fut dépêchée juste après le débarquement dans la région de Tulle. Limoges et Clermont-Ferrand pour lutter contre les « terroristes ».

Pour conclure avec cette douloureuse période de l'histoire, Guy Penaud évoque les suites judiciaires de cette épopée meurtrière, les nombreux procès qui ont suivi jusqu'à la réconciliation en 2004 entre l'Alsace et le Limousin à Oradour-sur-Glane.

Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à la liste nominative des victimes civiles et des résistants tués par la « Das Reich », comme pour souligner d'avantage l'horreur de ces tueries.



Les recherches sur ces faits dramatiques étaient aujourd'hui nécessaires et Guy Penaud a retracé le parcours particulièrement tragique de la division SS « Das Reich » depuis son arrivée en France au début de l'année 1944 jusqu'à sa fuite vers l'Est de l'Europe, fin août de la même année.

Il a voulu cet ouvrage comme un livre d'histoire chargé de rappeler qu'il y a plus de 60 ans des hommes ont commis au nom d'une idéologie les pires crimes, tandis que d'autres se sont mis au nom d'un idéal commun, la Résistance, au service de l'essentiel.

Anne Bécheau

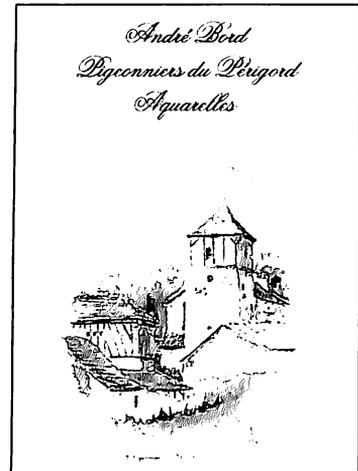
André Bord, *Pigeonniers du Périgord, aquarelles*, Saint-Colombe-de-Duras, éd. Alise, 2004, 98 p., en coul., 42 €.

C'est à une promenade culturelle et poétique que l'aquarelliste André Bord nous convie, essentiellement dans la moitié sud du Périgord.

Ces aquarelles d'une étonnante fraîcheur représentent 44 pigeonniers aussi variés qu'originaux. Que ces derniers soient isolés ou intégrés à un corps de bâtiments, à colombage, sur piliers, en forme de tour ronde ou carrée, ils témoignent d'une civilisation presque oubliée. De cette peinture légère à l'effet de transparence se dégage une sérénité qui nous incite à notre tour à parcourir ces lieux, à nous arrêter, à poser un regard attentif sur ces édifices rustiques au charme certain, sans oublier d'observer les épis de faîtage.

C'est un vrai bonheur que de feuilleter ce livre de facture très soignée. Tout d'abord, André Bord fait une brève évocation de l'historique des pigeonniers. Puis, vis-à-vis de chaque aquarelle, il en présente le site et la construction, mentionne le nom des propriétaires et les armes d'une famille.

Notre collègue, par son talent, a su mettre en valeur la richesse de cet attachant patrimoine architectural car, à ses yeux, mais aussi aux nôtres, les pigeonniers sont « poèmes de pierre, havres de paix ».



Jeannine Rousset

Michel Moreau, *Pont Lasveyras, nouveaux témoignages. Sœur Philomène, histoire vraie*, Périgueux, éditions Fanlac, 2004, 192 p., 12 €.

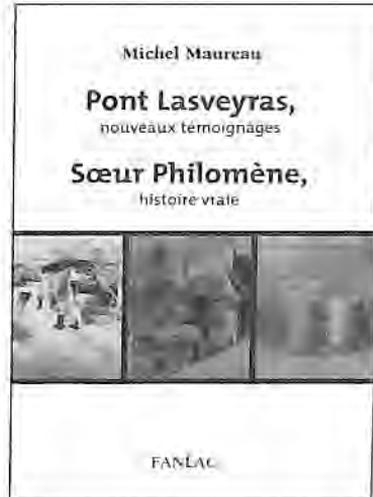
Avec cette nouvelle livrée, Michel Maureau apporte ici un indispensable complément à son ouvrage *Pont Lasveyras un drame de la résistance en Dordogne Nord* paru en 2004 chez le même éditeur.

Ce tragique épisode d'un des pans de la Résistance périgordine a nourri les rumeurs les plus folles. L'auteur a ainsi pu recueillir avec impartialité de nouveaux témoignages et documents qui éclairent certains points et tentent de rétablir une vérité jusqu'alors incertaine.

La seconde partie du livre a pour but de faire connaître la véritable histoire de sœur Marie-Philomène et de comprendre la relation entre son exécution et le massacre de Pont Lasveyras. L'incroyable aventure de la religieuse et de sa passion avaient été présentées au grand public sous la forme d'un roman historique.

Comme pour le drame du moulin, trop de questions sont restées sans réponses. Nombreux ont été les lecteurs à interroger Michel Maureau sur ces deux événements intimement liés. C'est son important travail de recherche qui vous est présenté aujourd'hui.

Jean-Marie Deglane

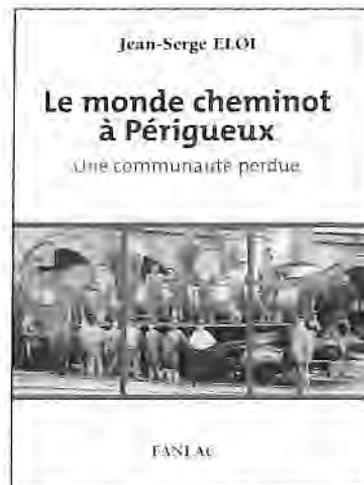


Jean-Serge Éloi, *Le monde cheminot. Une communauté perdue*, Périgueux, éditions Fanlac, 2005, 128 p., 11 €.

Tous les Périgourdins connaissent le quartier du Toulon avec ses ateliers S.N.C.F. Ce quartier, dont l'histoire est étroitement liée à la vie du rail et aux cheminots.

Dans son ouvrage, Jean-Serge Eloi permet au lecteur de se souvenir ou de découvrir le passé si riche de « cette ville dans la ville ».

A l'heure actuelle, nous avons du mal à imaginer en empruntant la rue Pierre-Sémard (Périgueux) qu'en 1920 les ateliers employaient



pas moins de 2 600 personnes. C'était leur apogée. Et toute l'histoire de la communauté cheminote vient de là !

L'auteur relate de fait l'origine des ateliers en évoquant l'ouverture de la ligne Coutras-Périgueux en 1857, ligne exploitée par la Compagnie Paris-Orléans. On imagine aisément le flux d'ouvriers que cette innovation drainait. Ce qui explique la « colonisation » de ces lieux de friche en lieu de vie. Un tissu social important s'organise au fil des années.

Jean-Serge Eloi, après avoir fait l'historique de cette implantation, nous révèle à travers le témoignage de quatre anciens – Clément « le seigneur du rail », mécanicien ; Gaston, l'ajusteur-monteur ; Abel, l'aiguilleur ; et Gabriel, le sellier garnisseur – la vie de ce microcosme.

Il n'y avait pas que des travailleurs mais également leurs familles. Cette population s'est construite autour du travail bien sûr mais aussi par la famille qu'il fallait loger, nourrir et vêtir. Ainsi est apparue une activité sociale multiple et variée depuis les fanfares et harmonies jusqu'au club de sports. Le C.O.P.O., club omnisport avec sa piscine, son stade, fait encore partie du patrimoine culturel périgourdin.

On y découvre que l'on pouvait y vivre en huis clos : les ateliers possédaient leur économat où les familles pouvaient s'approvisionner.

Pour l'auteur, le déclin et la transformation en « monde invisible » débutèrent en 1960. Les raisons en sont multiples et la première est liée à la montée de l'individualisme au sein de cette communauté.

Ce fut aussi un lieu d'agitation sociale. Notons la participation aux mouvements sociaux qui agitèrent la France, la grande grève de 1920, où la participation des ouvriers de Périgueux fut remarquée. Plus avant, les ouvriers refusèrent de livrer aux Versaillais des wagons de canons destinés à réprimer la Commune.

Tout encore rappelle l'origine cheminote de ce lieu de vie. Prenons pour exemple la rue Sévène, la rue Forquenot, noms d'ingénieurs en chef de la compagnie Paris-Orléans. Il existait également des rues « corporatistes » comme la rue des Mécaniciens, la rue des Chauffeurs appelée aujourd'hui rue Michel-Roulland (jeune cheminot tué au combat en 1944).

A l'heure actuelle, les effectifs représentent environ 650 personnes. Leur avenir est toujours fragile.

Jean-Serge Eloi a su extraire l'essentiel de sa thèse de doctorat en sociologie pour offrir au lecteur la singulière épopée de cette « communauté perdue ».

Philippe Janot

## **NOTES DE LECTURE**

Dominique Audrerie, *La vallée de la Dronne*, Le Bugue, P.L.B. éditeur, 2004, 32 p., ill.

C'est une promenade au fil de l'eau à laquelle nous invite notre collègue dans cette modeste brochure. D'amont en aval, il présente au lecteur les villages traversés par la Dronne et les hommes illustres qui les ont fréquentés.

Christian Bourrier, *Issigeac*, Le Bugue, P.L.B. éditeur, 2004, 36 p., ill.

L'auteur nous résume ici l'histoire d'Issigeac, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Village d'origine gallo-romaine, Issigeac s'est développé grâce à l'implantation d'un monastère au X<sup>e</sup> ou au XI<sup>e</sup> siècle. Ville close, elle a su conserver ses vieilles maisons et son cachet médiéval. Signalons l'intéressante transcription de la Coutume de la ville.

Hervé Lapouge, *Les maires de Nontron ou deux siècles de vie municipale*, Nontron, éditions Deltaconcept, 2005, 278 p., ill., 27,50 €.

A travers l'évocation de la trentaine de maires qui s'est succédée à la tête de la ville de Nontron, depuis la Révolution et jusqu'à aujourd'hui, c'est toute l'histoire politique de cette ville qui défile. Plus particulièrement,

l'urbanisation de la ville, ses équipements, ses écoles, ses routes et chemins... Patiemment, Hervé Lapouge, ancien administrateur de notre Société, a su dépouiller, exploiter et collationner les archives municipales pour nous offrir cet indispensable travail de recherche.

Collectif, *Tombes et cimetières privés du pays de La Force*, La Force, éd. de l'A.R.A.H., 2005, 175 p. ill., 15 €.

Après les croix de carrefours en 2003, l'ARAH propose ici une liste – avec localisation précise, photographies, noms des défunts (si possible) et résumé historique – des tombes et cimetières privés du pays de La Force qui comprend les douze communes du canton de La Force, ainsi que Gardonne et Lamonzie-Saint-Martin. Si on trouve quelques sépultures catholiques, les tombes sont essentiellement protestantes et toutes sont postérieures à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Certaines sont abandonnées, d'autres sont encore entretenues par les descendants, d'autant que quelques inhumations dans ces lieux privés ont eu lieu très récemment !

Un travail indispensable, précieux pour les générations futures, et un exemple à suivre pour les cantons environnants.

La rédaction

## **LES PETITES NOUVELLES**

par Brigitte DELLUC

### **VIE DE LA SOCIÉTÉ**

- Nos prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : le 20 juillet et le 14 septembre 2005. Les programmes seront annoncés au cours des réunions mensuelles et par voie de presse.

- Notre sortie d'été aura lieu le 2 juillet. Son programme comprend : la visite guidée du musée national de préhistoire des Eyzies, l'église de Tayac, le château du Roc et une très belle demeure de Saint-Cyprien.

- Journées du Patrimoine les 17 et 18 septembre 2005. Le programme de notre participation est en cours d'élaboration : exposition sur les pigeonniers du Périgord (aquarelles d'André Bord), exposition de dessins de Léo Drouyn, accueil à la bibliothèque, vente de livres, dédicaces d'ouvrages, visites...

- Notre sortie d'automne aura lieu le 1<sup>er</sup> octobre dans le Ribéracois.

### **COURRIER DES LECTEURS**

- De la part de Jean-Pierre Bitard (rue de l'Aurence, 87170 Isle), voici un rectificatif concernant son article intitulé « Que reste-t-il de la bibliothèque de Chancelade ? », (*BSHAP*, 2002, tome 129, p. 606). A la rubrique *Castaing*, on lit un essai d'explication du mot *liguriensis*, placé après le nom de *Castaing*. Le mot signifie tout bonnement « de Ligeux ». Voir à ce sujet le *Dictionnaire des noms de lieux du Périgord* de C. Tanet et T. Hordé (Fanlac, 1994).



Fig. 1.

Gilles Delluc y explora un puits artificiel profond de plus de vingt mètres, sans eau, aujourd'hui bouché. Une visite récente lui a montré que la belle allée de charmes du château demeure encore parfaitement visible, juste au sud du Centre de revalorisation des déchets (fig. 1 en haut).

- M. Jean Batailler (Hôtel de ville, 24260 Le Bugue) nous envoie trois beaux documents concernant Paul Loubradou. « Ce peintre décorateur, né à Cahors en 1883, habitant au Cingle, fut le premier député communiste de la Dordogne [avec G. Saussot]. Il démissionna lors de la signature du Pacte germano-soviétique en août 1939 », en même temps que son camarade, le député



Fig. 2.

- Gilles Delluc (place de l'Église, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) envoie une note concernant le domaine de la Rampinsolle (Coulounieix-Chamiers). Le château a été totalement détruit et le domaine est devenu au siècle dernier un terrain militaire. Il est destiné aujourd'hui à des entreprises d'intérêt général. « Il ne reste plus rien de ce manoir si ce n'est le fronton orné (fig. 1 en bas) [...], entré en 1913 au musée du Périgord et une dalle sculptée » (Penaud, *Dictionnaire des châteaux*, Fanlac, 1996). Vers 1950,



Fig. 3.

communiste Gustave Saussoy. Les deux premiers documents se rapportent à l'inauguration des salons peints par Paul Loubradou à Saint-Sébastien (Espagne) en juillet 1922. Le premier est une carte postale adressée à Mme veuve Barret, la mère d'Albert Barret, ancien maire communiste du Bugue (fig. 2). Sur le deuxième : « Le roi d'Espagne Alphonse XIII [le plus grand au centre], à Saint-Sébastien, visite les salons peints par Paul Loubradou » (fig. 3). Enfin, le troisième document représente un tableau signé *Paul Loubradou* *Le Bugue 1911*, appartenant à M. Norbert Marty (fig. 4). Paul Loubradou, qui avait épousé Marie-Louise



Fig. 4.

Barret (Guy Penaud, *Dictionnaire biographique du Périgord*), fut élu député de la Dordogne aux législatives de 1936, dans la circonscription de Bergerac, avec 56,68 % des voix (J.-M. Galy, *Le Périgord dans la course au parlement*, autoédition, 1987).

**AGRICULTEURS !**  
**VITICULTEURS !**  
**PLANTEURS !**

Le candidat radical-socialiste

**C'est un médecin**

Le candidat radical-socialiste dissident

**C'est un médecin**

Le candidat progressiste

**C'est un médecin**

Le candidat socialiste S.F.I.O.

**C'est un liquoriste**

Le candidat communiste

**C'est un artiste-peintre**

Ils ne peuvent comprendre vos revendications, car ils ne comprennent pas la voix de la terre

**Agriculteurs, Viticulteurs, Planteurs !**

Si vous voulez être écoutés,  
 Si vous voulez être défendus,

**VOTEZ POUR UN des VOTRES**  
**VOTEZ POUR UN TERRIEN**  
**VOTEZ POUR Ch. MARY**

Fig. 5.



Fig. 6.

Il reste deux questions. Les peintures des salons de Saint-Sébastien existent-elles toujours ? Quel est ce militaire (en deuil) peint par Paul Loubradou ?

- Nous devons à Jacques Lagrange (au siège) la reproduction de l'affiche électorale de Charles Mary (Démo­cratie populaire) aux législatives des 26 avril et 3 mai 1936, d'où devait naître le gouvernement de Front populaire. L'artiste-peintre cité est, bien entendu, Paul Loubradou (fig. 5).

- Brigitte et Gilles Delluc se sont intéressés au gisement préhistorique de la grotte de Crabillat à Sireuil (Les Eyzies-Sireuil). Il est situé en rive droite de la Beune, en amont des Combarelles, et a fourni à D. Peyrony un outillage lithique abondant, comparable au Magdalénien II de Laugerie haute (D. et E. Peyrony, *Bull. de la S.P.F.*, 1941, 20 pages ; D. de Sonneville-Bordes, *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Delmas, 1960, p. 294-396). Il est signalé que l'outillage en os est « très pauvre » (une baguette, un poinçon, quelques fragments de sagaie à rainure centrale, avec des incisions transversales ou obliques). B. et G. Delluc ont trouvé, au muséum d'Histoire naturelle de Lyon, provenant de la collection Côte, un lot de dix pièces osseuses remarquables dont plusieurs à incisions parallèles, en particulier une belle pendeloque de 8 cm de long (fig. 6).

- Le père Pierre Pommarède (au siège), après lecture de l'article de notre *Bulletin* sur « Le Louvre à Périgueux », signalant les ressemblances architecturales entre la façade est du pavillon de l'Horloge au Louvre et la façade sud de la préfecture de Périgueux, inaugurée en 1864 (Delluc, 1995, p. 743-745), observe que la façade nord-est du château de l'Étang à Abjat-sur-Bandiât, construit de 1846 à 1850, s'inspire également de ce monument parisien du début du XVII<sup>e</sup> siècle (fig. 7).



Fig. 7.

- Parmi les aviateurs célèbres de la dernière guerre, le Bergeracois Jean Rey (1920-1943) occupe une place particulière, selon G. Delluc. Cet aspirant, d'abord incarcéré au Maroc par Vichy, puis libéré par les Alliés, rejoint le 3 août 1943 le régiment *Normandie* (qui deviendra *Normandie-Niemen*). Peu de jours après, au cours de l'offensive d'Iel'nia, au sud-est de Smolensk (U.R.S.S.), le 28 août, son pilote, un aviateur plus tout jeune, se trompe de direction et part tout droit survoler les lignes ennemies, malgré les observations de son navigateur Rey. L'avion est criblé d'éclats par la *Flack* et Jean Rey tué : il avait eu le temps de se poser un garrot à la cuisse, mais un autre éclat l'a à demi décapité. L'avion était le petit biplan en bois *U2* de Jean de Pange, alors en mission à Moscou. Jean Rey a été fait Compagnon de la Libération à titre posthume (par décret du 11 avril 1944). Jean-Marie-Paul, comte de Pange (1917-1999), pilote de liaison du *Normandie-Niemen* (fig. 8 à droite), a été propriétaire du château de Mareuil durant les années soixante-dix et a laissé des Mémoires, où il raconte la « fin lamentable de Rey [...] ».



Fig. 8.

passager d'un imbécile » (*Nous en avons tant vu... 1940-1945*, éditions Serpenoise, 1990). Cet épisode malheureux a été conté par Y. Courrière en 1979 dans son ouvrage sur le *Normandie-Niemen* (Presses de la Cité). La photo de G. Delluc montre un dixième de la Loterie nationale de 1967 (série Les Ailes brisées) avec le visage de Jean Rey (exposé au musée du *Normandie-Niemen* aux Andelys dans l'Eure) (fig. 8 à gauche). Huit Compagnons de la Libération sont nés dans le département de la Dordogne. Outre Jean Rey, ce sont Jean Ballarin, Jacques Beaudenom de Lamazé, Jean Coupigny, Pierre Cournarie, Noël Palaud, Jacques Rouleau et Maurice Sarzac (dont le nom s'écrit bien avec un seul *r*, contrairement à l'indication fournie dans la précédente livraison, p. 173).

- M. Michel Léchelle (route de l'Aérodrome, 24330 Bassillac) nous précise que l'avion devant lequel pose Jacques Lagrange sur la photographie illustrant la couverture de la 4<sup>e</sup> livraison 2004 de notre *Bulletin* (Mélanges Jacques Lagrange) et qu'il utilisa pour prendre les photos du *Périgord à vol d'oiseau* de Jean Secret (Fontas, 1957) n'est pas un *Morane* mais bien le *Stampe*, de l'Aéro-club de Bassillac, célèbre avion biplan d'école de pilotage et de voltige.

- Pour faire suite à une excursion récente de notre compagnie à Lamonzie-Montastruc, B. et G. Delluc rappellent que les souterrains de cette forteresse conservent deux sculptures pariétales qui sont parmi les plus belles

de l'art rupestre du Périgord : un canidé tenant un oiseau et une femme nue (fig. 9). Ces bas-reliefs sont contemporains du creusement de cette galerie située à l'est de l'ensemble castral. L'ensemble troglodytique a fait l'objet d'une description avec une topographie minutieuse de P. Perry (*Spéléo-Dordogne, Bulletin du S.C.P.*, n° 38, p. 31-35). On peut consulter aussi : Delluc B. et G., 1975 : Graphismes rupestres non paléolithiques du Périgord, in : *Cluzeaux et souterrains du Périgord 1* par S. Avrilleau (Archéologie 24, Saint-Astier).



Fig. 9.

- Mme Marie-F. Latreille-Ménéchal (152, allée de la Pièce du Lavoir, 91190 Gif-sur-Yvette) écrit en réponse à la question de M. et Mme Gibon concernant l'identification d'une carte-photo (*BSHAP*, 2005, p. 179) : « Il me semble douteux que le bureau de tabac en question corresponde au numéro 4 de l'actuel square André Maurois, dans la mesure où un café/bureau de tabac - aujourd'hui à l'enseigne du *Lutetia* - se tient au numéro 2 depuis plus d'un demi-siècle, à ce que j'en sais. D'autre part, mon père, Henri Latreille, a tenu, en ce même numéro 4 de la rue Mouchy (devenue place du Théâtre, puis place de la Libération, avant de revenir à André Maurois), de 1945 à 1971, son salon de coiffure pour dames. J'ai, en ma possession, des actes notariés, dont l'un stipule qu'en 1913 un sieur Léonce Chazeau, coiffeur, a vendu son salon à un certain Monsieur Valentin Roche (suivant acte reçu par M<sup>e</sup> Barret, notaire à Périgueux, substituant M<sup>e</sup> Léon Deschamps, aussi notaire à Périgueux) ».

## DEMANDES DES MEMBRES



Fig. 10.

barque. Les détenteurs de ce meuble sont convaincus que les panneaux sculptés sont l'œuvre d'un artiste local. Peut-on en savoir plus ? »

- M. Marcel Vergeade (24600 Saint-Pardoux-de-Drôme) recherche toutes informations sur Antoine Authon, présumé né au château des Bernardières vers 1500 et qui aurait été pacha d'Alger vers 1546, sous le nom de Barberousse II.

À propos de ce personnage, dont parle Brantôme et dont la véritable vie est si discutée, Brigitte Delluc propose de consulter un ouvrage très récent : *Ce Saintongeais qui devint Barberousse* par Jean Lavallée, 1997, éditions Le Croît vif, Paris, 184 pages avec un tableau généalogique. Elle a vu récemment, à Alger, la statue moderne de Barberousse, érigée non loin de la vieille prison Barberousse. Voici la photo d'une médaille moderne (3,5 cm de diamètre) gravée en l'honneur du grand Barberousse, *alias* Khaïr-el-Din, amiral de la flotte de Soliman le Magnifique puis pacha d'Alger : *Barbaros Havreddin Paşa*, avec, au revers, une devise en turc (musée naval d'Istanbul, cliché Delluc) (fig. 11).

- M. Jacques Lagrange (au siècle) cherche à identifier un sculpteur : « Un meuble en forme d'armoire-bibliothèque, réalisé vers 1940 (?), est conservé dans une famille périgordine. En bois de noyer (2,50 m sur 1,50 m environ), avec deux portes, il présente six panneaux sculptés (fig. 10). Les dessins sont des évocations de scènes de vie d'hommes anciens (sans prétendre aux temps préhistoriques, mais, peut-être, comme certains les voyaient en 1940). On distingue une mise à l'eau de canoës, un labour par traction humaine, une attaque d'ours avec les humains suspendus à des hamacs fixés à des arbres très exotiques, une chasse au fauve à l'aide d'une sagaie (?) et de pierres, des humains allumant un feu, une pêche aux poissons en



Fig. 11.

### AUTRES DEMANDES

- Mme Annie Jarry (La Font de l'Auche, 24350 Mensignac, tél. 05 53 04 01 44 et l.jarry@wanadoo.fr) recherche « la signification du mot *joelle*, trouvé inscrit sur des parcelles d'un plan cadastral de 1808, au même titre que pré, vigne, friches, terre, taillis, châtaignes, bruyères... ».

G. Delluc fournit quelques éléments de réponse. Émile Littré (1873) cite *jouelle* : « Espèce de joug dont on se sert pour rattacher la vigne. Mettre une vigne sur la jouelle. Dresser une vigne en jouelle ». Lucius Junius Moderatus Columella (Lucius Columelle), agriculteur et auteur romain, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, écrivait, dans *De Agricultura* (édition Errance, 2002) : « La vigne destinée au joug s'élève d'autant mieux que les fosses sont plus profondément creusées [...]. Il sera bon que ce joug ne s'élève pas jusqu'à quatre pieds tant que la vigne n'aura pas pris beaucoup de force ». Des vignes romaines reconstituées sont présentées au Mas des Tourelles à 30300 Beaucaire (vignes sur oliviers, vignes rampantes, vignes à joug...).

- Mme Yvette Sourd (B.P. 23, 31830 Plaisance-du-Touch, tél. 05 61 86 44 93 et 06 81 33 23 48. Courriel : ysourd@wanadoo.fr) s'intéresse à l'église de Sarlande. Cette église lui paraît avoir une origine pré-romane, avec un plan basilical romain. Elle souhaite entrer en relation avec un étudiant en histoire de l'art susceptible de faire l'étude de l'édifice, dans le but d'aider la municipalité à obtenir le classement de l'église dans son entier.

Jean Secret notait à propos de ce monument : « Église de fond roman, maintes fois retouchée (en 1971, on a coupé en deux la nef pour abandonner à la ruine la moitié est de l'édifice). Clocher IMH » (Secret in : *Guide de l'art et de la nature, Dordogne*, 1979, BNP).

## INFORMATION

- Le colloque de Cadouin aura lieu le samedi 20 août 2005. La matinée (de 9h30 à 12h30) sera consacrée aux communications et l'après-midi aux découvertes dans l'abbaye (charpente, bas du clocher, chambre du prieur, salle des archives ou du trésor). Un déjeuner-buffet sera servi à l'Auberge de la Jeunesse. Inscriptions à l'accueil à 9 heures. Dans l'après-midi, sera présentée, à titre exceptionnel, la peinture murale de la salle du Trésor (Crucifixion), habituellement occultée par un placard. Elle paraît dater du XIII<sup>e</sup> siècle et n'a jamais été montrée au public.

## CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », dans les meilleurs délais, écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Les illustrations photographiques et autres documents figurés peuvent être communiqués sous forme d'un tirage papier ou sous forme numérisée en format JPG. Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

---

**La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot**  
**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD**  
**16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux**  
**tél. / fax : 05.53.06.95.88**  
**courriel : shap24@yahoo.fr**

Commission paritaire n° 63667

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE  
N° 0605-9760

## TARIFS 2005

Cotisation (sans envoi du Bulletin).....	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin) .....	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin .....	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple .....	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations .....	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents).....	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

*Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).*

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures **sur rendez-vous**.

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)

Site internet : [www.shap.asso.fr](http://www.shap.asso.fr)

***Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.***

## SOMMAIRE DE LA 2<sup>ème</sup> LIVRAISON 2005

- Compte rendu de la séance  
du 2 février 2005 ..... 187  
du 2 mars 2005 ..... 192  
du 6 avril 2005 ..... 196
- Editorial : Ce patrimoine multiforme ..... 201
- Les figurations masculines pariétales en Périgord-Quercy (Marie  
Brosset-Clercq) ..... 203
- Histoire d'un site : Malut (Les Graulges) (Alain Ribadeau Dumas) ..... 213
- Un disciple de Malebranche en Périgord (Jean-René Dujarric  
de la Rivière) ..... 231
- Henri Léon Vigier dit Vignal (1818-1862) officier de santé à Miremont  
(Philippe Rougier) ..... 243
- Il y a 60 ans, témoignage sur l'alimentation en carburant de la Brigade  
RAC (Hubert de Paysac †) ..... 253
- Dans notre iconothèque : Les ruines de la préceptorerie des templiers  
à Labattut (Sergeac) (Brigitte et Gilles Delluc) ..... 261
- Travaux universitaires : Les peintures murales du XVI<sup>e</sup> siècle au château  
de Bannes (Pascal Ricarrère) ..... 273
- Vient de paraître : Lascaux, le geste et l'espace, de N. Aujoulat  
(François Michel) ; La division Das Reich, de G. Penaud (Anne Bécheau) ;  
Les pigeonniers, de A. Bord (Jeannine Rousset) ; Pont Lasveyras,  
nouveaux témoignages. Sœur Philomène, histoire vraie, de M. Maureau  
(Jean-Marie Deglane) ; Le monde cheminot. Une communauté perdue,  
de J.-S. Éloi (Philippe Janot) ..... 285
- Notes de lecture : La vallée de la Dronne (D. Audrerie) ; Issigeac  
(C. Bourrier) ; Les maires de Nontron ou deux siècles de vie  
municipale (H. Lapouge) ; Tombes et cimetières privés du pays de  
La Force (collectif, A.R.A.H.) ..... 293
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) ..... 295

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

**Photo de couverture :** Décor peint du XVI<sup>e</sup> siècle sous un badigeon rose datant du XIX<sup>e</sup> siècle, embrasure de la baie, visage masculin, cabinet du château de Bannes (photo Pascal Ricarrère).